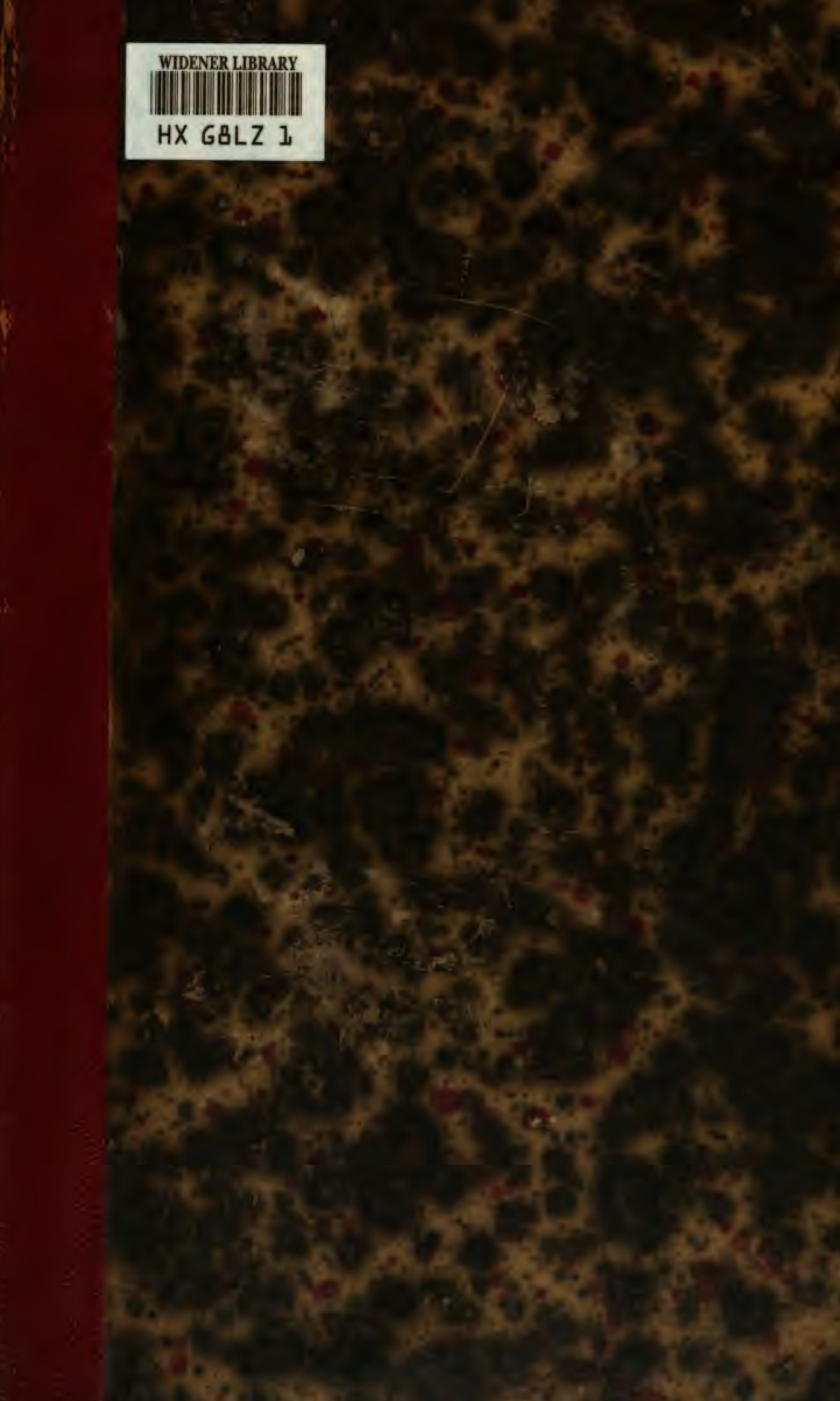
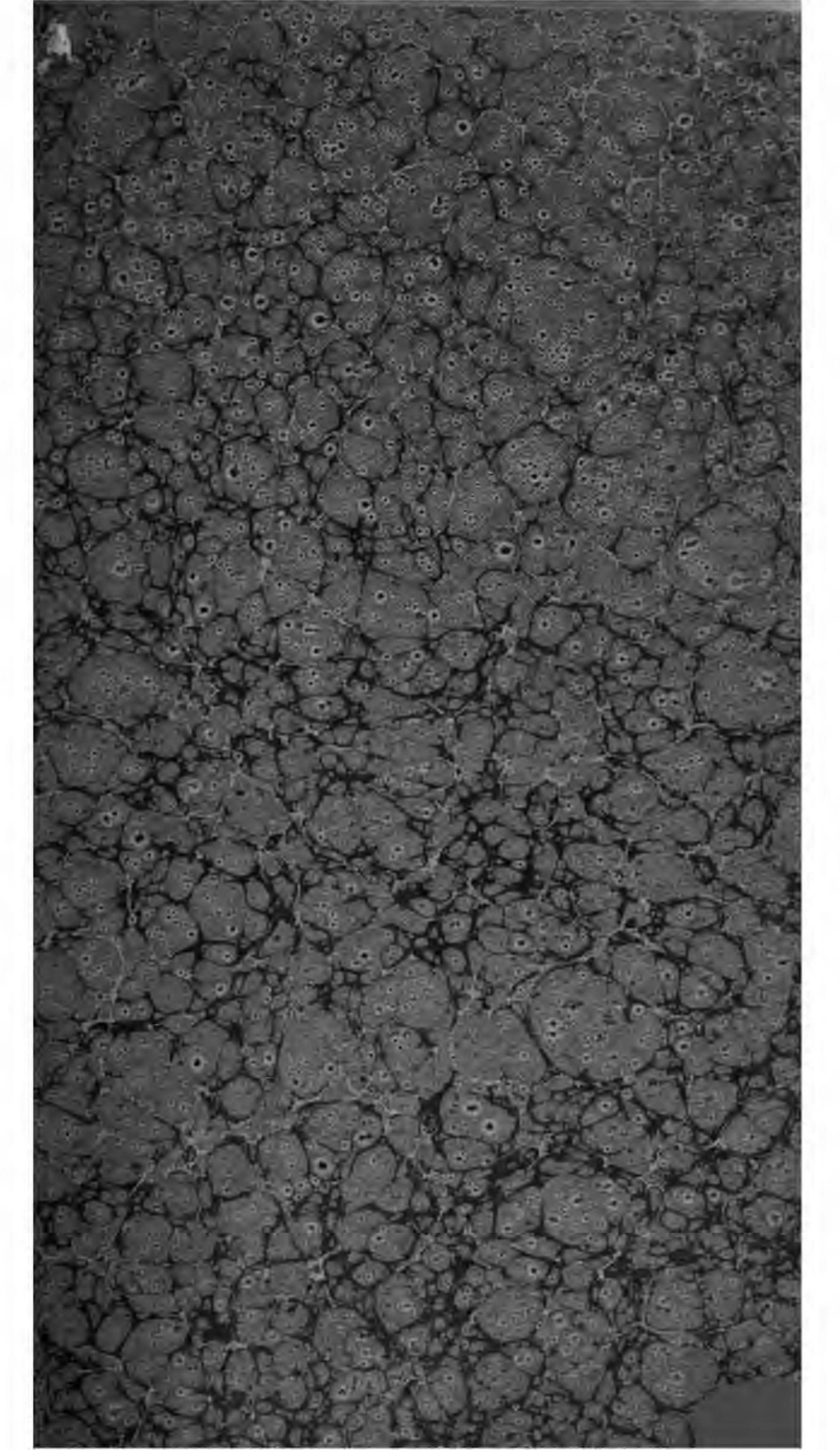

WIDENER LIBRARY
HX G8LZ 1



# HISTOIRE
## CHEVALERESQUE
# DES MAURES
# DE GRENADE.

De l'Imprimerie d'Ant. BERAUD,
rue Mazarine N°. 20.

# HISTOIRE
## CHEVALERESQUE
DES
## MAURES DE GRENADE,
TRADUITE DE L'ESPAGNOL
## DE GINÈS PÉREZ DE HITA,
PRÉCÉDÉE
DE QUELQUES RÉFLEXIONS SUR LES MUSULMANS D'ESPAGNE,

Avec des Notes historiques et littéraires;

PAR A. M. SANÉ.

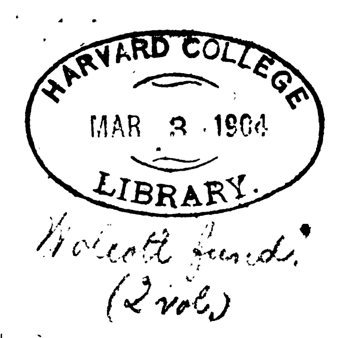
> Le Donne, i Cavalier, l'Arme, gli Amori,
> Le Cortesi, l'audaçi emprese io canto.
>
> ARIOST.

TOME PREMIER.

PARIS,

Chez { CÉRIOUX jeune, Libraire, quai Malaquais n°. 13;
H. NICOLLE, Libraire, rue de Seine n°. 12.

1809.




*Deux Exemplaires du présent ouvrage ont été déposés à la Bibliothèque impériale, conformément à la Loi.*

# QUELQUES RÉFLEXIONS SUR LES MUSULMANS D'ESPAGNE, LES ANCIENS ESPAGNOLS, ET SUR CET OUVRAGE.

Cette traduction a été entreprise pour amuser les courts loisirs d'une vie très-occupée : nous osons nous flatter qu'elle pourra plaire à ceux que séduit encore le charme des anciennes moeurs, qu'elle ne sera pas sans attraits pour ces esprits curieux et studieux qui aiment à se nourrir d'une érudition élégante, puisée aux sources de l'antiquité vénérable ; pour ceux aussi qui, las de copies et d'imitations,

préfèrent des choses originales, franches, ayant un caractère, des beautés et des défauts *sui generis*. Ce livre est original en effet; non que nous le croyions fait pour devenir modèle; mais sous des formes que l'on croirait romanesques, il peint naïvement et fidèlement des mœurs intéressantes, et la couleur locale y est d'une extrême vérité.

Un esprit observateur s'attachera peut-être à ce spectacle singulier d'une nation qui périt au sein des jeux; qui, dévorée au-dedans par les discordes civiles, accablée au-dehors par de puissans ennemis, toujours armée, et toujours en habits de fête, joue, pour ainsi dire, avec la fortune et la mort, passe avec une mobilité merveilleuse, des sanglans débats des factions, à la pompe des solennités publiques; comme si elle eût voulu se dérober à elle-même le sentiment de ses malheurs, et décorer au moins sa défaite de tout l'éclat d'une vaine magnificence: peuple né grave et froid, devenu léger et passionné, qui banni tout

à l'heure de ses autels et de sa superbe patrie, se couronnait de fleurs comme les victimes, s'énivrait de délices aux bords de la tombe; pareil, en quelque sorte, à ces criminels condamnés qui s'arment du secours des liqueurs fortes contre les apprêts et la terreur du supplice. Sous un point de vue plus grave, ce spectacle mérite encore l'intérêt du philosophe; c'est la chute d'une empire célèbre, l'irrévocable fin d'une nation généreuse et vaillante; c'est le dernier soupir de la chevalerie Européenne, dans ce même siècle de prodiges où d'autres Musulmans renversaient le trône des Constantins, où Colomb découvrait le nouveau Monde, Gama les Indes, et Guttemberg l'Imprimerie.

Oserons-nous ajouter que nous voudrions placer cet ouvrage sous la protection des Dames? Elles s'intéresseront peut-être à ce peuple galant, voluptueux et guerrier, qui éleva le beau sexe sur le trône, lui soumit ses mœurs, ses lois même et ses

destins : il l'aima d'un amour enthousiaste et sans bornes ; cet amour fut un culte, et le *Paradis de Grenade* était véritablement le paradis des femmes. Ce beau pays, où leur vie s'écoulait dans l'enchantement des fêtes, attira pendant deux siècles les regards de l'Europe. On voit avec surprise le Musulman si fier, l'Arabe impérieux, vaincus par elles et par un doux climat, se soumettre à l'empire des grâces, violer leurs propres lois pour rendre les femmes plus heureuses, briser les liens d'une religion réprimante et sévère qui les condamnait à une éternelle réclusion, les aimer enfin, les estimer assez pour les faire passer de la solitude des harems dans la société. Dès-lors elles comprirent parfaitement tous les priviléges de leur nouvelle destinée, et elles en usèrent : la galanterie naquit avec tous ses aimables mensonges ; la coquetterie parut armée de tous ses prestiges, et le despotisme des hommes cessa d'être, ou n'osa se montrer que pour provoquer l'indignation et le ridicule. Reines et maî-

tresses, tout se fit par elles et pour elles; esclaves couronnées qui régnaient sur leurs prétendus maîtres, divinités suprêmes qui tout à-la-fois défendaient l'empire en faisant des héros de tous leurs amans, et le perdaient par la mollesse qu'elles introduisirent dans les mœurs, et par l'abandon des maximes antiques.

Ce n'est pas le phénomène le moins remarquable de la destinée des Musulmans Espagnols, que cette révolution profonde dans l'état des femmes ait été consommée par un peuple à qui son éducation, ses préjugés, son orgueil, et, avant tout, ses dogmes religieux faisaient un principe sacré de leur étroite captivité. Chose étrange! On voit dans les mêmes tems, et presqu'aux mêmes lieux, une nation voisine, vivant sous l'empire d'une religion qui déclare la femme la compagne et l'égale de l'homme, qui n'accorde à ce dernier d'autre droit sur elle que celui d'une tendre protection, la condamner à la retraite, à la retenue la plus austère, la tenir sous la garde la

plus vigilante, l'aimer sans doute avec la même ivresse, mais lui prouver moins d'estime, puisqu'elle se montrait plus méfiante et plus jalouse que les Orientaux. Combien les belles Castillannes durent envier la liberté, les honneurs, les plaisirs, l'existence fortunée des filles et des épouses des Maures ! La brillante destinée des Axa, des Cohaïde, des Fatima et des Galiane, beautés célèbres dont la renommée remplissait les villes d'Espagne, dut exciter souvent la jalousie des Chrétiennes, et leur arracher un soupir au fond de ces véritables harems où elles étaient confinées.

Tous ces détails sont exactement historiques. Une galanterie passionnée forme, plus que l'amour même de la gloire, le trait principal de la physionomie moresque. Quand les tems de décadence furent arrivés, quand l'heure fatale sonna, qu'il fallut tomber enfin sous l'épée des factions et des Espagnols, ce peuple agonisant, pour ainsi dire, multipliait ses hommages envers le sexe qu'il adorait. C'est un fait incon-

testable que jamais les solennités publiques ne furent plus fréquentes et plus pompeuses à Grenade ; les carrousels, les festins, les sérénades nocturnes, les danses et les jeux plus animés et plus brillans ; qu'il n'y régna jamais une plus noble élégance de moeurs, des soins plus empressés envers les femmes, un plus vif désir de plaire, que dans ces jours malheureux où le *Grand Capitaine* (1) et Xéménès étaient aux portes de la cité, où l'empire tombait, où la patrie allait périr, où le nom Maure allait être effacé pour toujours sur le continent Européen. On eût dit qu'émus d'une tendre pitié pour ce sexe doux et faible qui, dans cette grande catastrophe, avait tant de bonheur à perdre, les généreux Grenadins voulaient prolonger encore quelques instans, pour ces êtres chéris, l'ivresse des plaisirs et ces illusions qui allaient s'éteindre,

---

(1) Gonsalve de Cordoue.

leur dérober sous l'appareil des fêtes, la chûte imminente d'un si doux empire et le terme d'une vie si brillante et si fortunée.

Tels furent les aimables et vaillans Maures. Introduits en Espagne par un crime semblable à celui qui perdit les Tarquins, et délivra Rome de la tyrannie des Décemvirs (1), ils parurent ; et les deux peuples se couvrirent de leurs armes pour ne les plus quitter. Le combat dura huit siècles; lutte généreuse qui attachait à une si noble cause l'inimitié des deux nations, où l'un et l'autre parti se battait pour les sentimens *les plus doux qui soient entre les hommes*, ses autels, sa patrie, ses foyers. Pélage ouvrit cette grande querelle ; héros accompli dont la destinée fut si belle et la gloire si pure ! Il venait d'assister, dans les plaines de Xérès, à la chûte de l'empire

(1) L'aventure de la fille du comte Julien violée par le roi Roderic.

des Goths que n'avaient pu sauver ni son bras ni ses vertus; empire malheureux, qui succombait encore moins sous l'ascendant d'un peuple enthousiaste et vierge, que sous les vices de son dernier Roi. Pélage rallia les vaincus, et, peu de jours après le désastre, il proclama sur les débris même de la nation Espagnole, la fondation du nouvel empire Espagnol; assit son trône au sommet des Monts Asturiens, barrière terrible que les conquérans ne franchirent jamais; et, dédaignant les pompes royales, ne voulut porter d'autre couronne qu'un cercle hérissé du fer des lances arrachées aux guerriers Maures qu'il avait fait tomber sous ses coups. Cette couronne *si simple, mais si glorieuse*, dit un élégant écrivain (1), était considérée, sous les anciens rois de Léon, comme le Palladium de l'État. On la conservait avec vénération à la cathédrale d'Oviédo, et dans

(1) Le comte de Tressan.

les solennités publiques, on entrelaçait ses rayons de palmes et de fleurs.

Après l'immortel Pélage brillèrent de grands rois, héritiers de son esprit comme de sa puissance, qu'ils accrurent rapidement par les alliances et par la guerre; monarques vigoureux qui ne dormirent point sur le trône, et auxquels les héros ne manquèrent jamais. C'était encore un bienfait des Maures : leurs grands hommes créèrent et formèrent de grands hommes parmi les Castillans. C'est l'enthousiasme militaire des conquérans Arabes, qui fonda l'esprit militaire chez leurs rivaux; et l'on peut dire, sans être démenti par l'histoire, que l'Espagne dût à ses vainqueurs cette foule de guerriers illustres qui, trempés par la dure et mâle éducation des revers, lui enseignèrent à vaincre à son tour, cette école belliqueuse dont les élèves firent, sous Charles-Quint, la conquête de l'Europe. Les Abdérames, les Hakkham, les Almundir, les Youzef-Almoravide, les quatre Mohammed-Elmahady, Alhamar,

El-Nazir, et Abouhadjad, les Ismaël-Farady, les Benhoud, les Muley-Hazen, brillaient sur les trônes Moresques; ceux des Castillans montraient avec orgueil les trois Alphonses, le *Noble*, le *Batailleur* et le *Vengeur*, Sanche-*le-Fort*, et Sanche-*le-Brave*, Saint-Ferdinand de Castille, vaillant et pieux comme notre Louis IX, dont il était cousin-germain, Jacques I[er] et Pierre II d'Aragon, deux rois-chevaliers, le profond Ferdinand, et la virile Isabelle. C'étaient de beaux champs de bataille que ceux où l'on voyait aux mains, du côté des Maures, les impétueux Abencerrages et les fiers Zégris; du côté des Castillans, les chevaliers de Calatrava et d'Alcantara: dans les rangs des premiers, ce grand Almanzor avec qui périt la fortune des Arabes, à la bataille de Medina-Cœli, les Malik, les Mahomet-Ali, les Gazul, les Almoradi, les Muça, les Abénazis, les Réduan, et les Albayaldos; dans les rangs opposés, Bernard del Carpio, les *bons* Guzmans, les *affables* Mendozes, les *terribles* Man-

riques, les *graves et austères* Tolèdos (la postérité leur a conservé ces glorieux surnoms), un Alphonse de Guzman, nouveau Romain, qui aima mieux voir rouler aux pieds des remparts de Tariffa la tête de son fils captif de Musulmans, que de leur rendre cette ville confiée à sa fidélité, un Gomez-Garcias, le défenseur de Xérès, qui, resté seul de toute sa garnison exterminée par les assiégeans, combattait encore, et reçut les hommages de l'armée ennemie, le vieux Giron Tellez, grand-maître de Calatrava, les Gonsalve et les Ferdinand de Cordoue, les Ponce de Léon, les Alonzo d'Aguilar, les Juan de Chacon, les Lara, les Nunès, et ce grand-maître d'Alcantara, Martinho Barbuda, qui fit tête avec ses 300 chevaliers à une armée de 50,000 Maures, leur tua des milliers de soldats, et périt avec tous les siens.

Dans cette foule de héros on voit avec intérêt quelques héros français que leur zèle pour la foi, l'esprit chevaleresque, et la renommée des Maures conduisirent dans les

rangs Espagnols : deux princes du sang de France, Raymond et Henry de Bourgogne, dont le fils Alphonse Henry fut le vainqueur des *Champs-d'Ourique*, et le fondateur du royaume de Portugal ; le célèbre Raymond de St.-Gilles, comte de Toulouse, et plusieurs autres chevaliers.

Mais entre ces guerriers, et bien au-dessus de tous, apparaît, au XI[e] siècle, cette grande figure du Cid, héros qui n'eut point d'égal dans ces tems d'héroïsme, et le plus beau caractère des âges chevaleresques ; ce terrible *Campeador* (1), dont le nom réveille toutes les idées de tendresse et de vaillance, *irréprochable en guerre, en amour, en amitié*, et que notre grand Corneille n'a pas fait plus grand qu'il ne l'est dans l'histoire ; soldat sans commandement et sans titres, dont la lance levait

(1) Surnom du Cid. Ce mot ne serait point rendu par celui de *Champion*. *Campeador* exprime l'ami des camps, l'homme qui passe sa vie dans les camps.

des armées; conquérant sans autre mission que son courage et sa haine pour les ennemis du nom Castillan. Il aurait pu, dans le profond désordre de l'anarchie féodale, se faire roi du beau territoire de Valence qu'il avait soumis, et où l'on ne voulait reconnaître d'autre autorité que la sienne; il demeura sujet fidèle et serviteur dévoué, n'ayant qu'une passion, son Dieu, la gloire, ses rois, et sa *Chimène*: car toutes ses affections se confondaient dans une seule. Victime et jouet de l'ingratitude de deux rois, elle ne lassa jamais sa vertu, toujours le défenseur obstiné, le sauveur et le plus ferme appui de leur trône. Il sortait de cette race des Bivar, que les anciens Castillans, très-amoureux de sobriquets, avaient surnommés *Testarrudos*, têtus, entiers. En effet, le Cid avait une franchise inexorable, et la vérité lui semblait d'un prix auquel il fallait tout immoler. Guerrier sublime, et courtisan mal-adroit, il passa quelques jours de sa longue et glorieuse vie à la Cour, et le

reste dans les camps. Les jaloux le persécutaient ; on le bannissait du royaume de Castille : il allait en demander raison aux Maures. Cette grande ame se montra supérieure à la fortune, à la disgrace, à la faveur même ; car le Cid n'en usa jamais que pour donner d'austères leçons qui le perdaient toujours, et il ne se vengea de la disgrace que par de nouvelles victoires au profit de ses maîtres. C'est en envoyant au pied de leur trône des étendards conquis sur les Musulmans, les clés de vingt-cinq villes, et des essaims de captifs, qu'il leur commandait en quelque sorte le repentir et la paix : « *Le meilleur des hommes, disent les historiens nationaux, le plus déterminé de tous les guerriers, le plus fidèle ami de sa patrie, le plus inflexible ennemi des traîtres, le plus pauvre et le plus fier conseiller de ses rois.* » Les Castillans l'appelaient la *Fleur des Batailles*, et les Maures, *le cruel* Cid. Mais les Maures l'auraient calomnié si, par ces expressions, ils avaient pu entendre autre chose que sa

terrible exécution dans les combats : après la victoire, le Cid était le plus clément, le plus doux et le plus généreux des hommes. Les Maures furent dignes de combattre le Grand Cid : comme guerriers, c'est leur plus magnifique éloge.

Nos lecteurs trouveront dans le *Précis historique* qui précède le *Gonsalve* de Florian, de longs et intéressans détails sur le règne orageux des Musulmans occidentaux, leurs phases de grandeur et de décadence, jusqu'à leur retour en Afrique. Ni la littérature Arabe, ni l'Espagnole ne possèdent un tableau si bien fait, et nous n'avons rien d'aussi complet dans notre langue. Florian n'avait encore montré qu'un talent aimable, doux et pur. Dans ce beau Précis il déploie plus d'élévation, de force, de chaleur et de jugement qu'on ne pouvait s'y attendre. On y distingue une tête capable d'embrasser un sujet vaste, d'en bien disposer les masses, de serrer et de colorier habilement les détails, digne enfin d'écrire l'histoire : il y règne par-tout une noble

élégance, et toujours de la grâce. Ce judicieux écrivain a fort bien assigné les causes générales de la ruine des Maures ; mais il nous semble qu'il en a négligé quelques-unes, et n'a pas suffisamment approfondi les autres.

Après une domination de près de huit siècles, cette grande et terrible loi de la décadence qui est la véritable fatalité des empires, s'était manifestée aux Musulmans d'Espagne par des caractères lents et successifs, mais profonds et certains. Depuis long-tems l'influence de ce beau ciel, les délices de ce doux climat avaient commencé la vengeance des Indigènes, en amollissant les mœurs fières de ces étrangers. Chez les premiers, l'enthousiasme religieux était toujours au plus haut degré d'exaltation ; il s'était attiédi chez leurs rivaux. Ce n'étaient plus ces tems de ferveur et de zèle où l'émir Akhbé, après avoir conquis à l'Islamisme toutes les régions de l'Afrique occidentale, jusqu'aux bords de l'Océan, précipitait son coursier dans les

flots, et brandissant son cimeterre, s'écriait avec un enthousiasme digne des premiers compagnons du Prophète : « Tu le vois, grand Allah ! Sans cette mer qui m'arrête, j'irais faire adorer ton nom chez des nations nouvelles. . . . » Les Maures n'avaient pas impunément violé la loi sacrée de la clôture des femmes : quand ces houris terrestres apparurent dans la société, le dogme religieux fut sapé dans ses bases, et le Koran cessa d'être le livre divin, la règle irréfragable. Une innovation si hardie, mais si douce, les fit sortir violemment de leurs mœurs ; et de ces mœurs primitives, qu'elles soient relativement bonnes ou mauvaises, dépendent toujours le caractère et la force d'une nation vouée aux armes. Ce relâchement en amena et en excusa beaucoup d'autres ; les anciennes maximes se perdirent ; la vénérable autorité des traditions héréditaires tomba dans le mépris. Le philosophe vraiment digne de ce nom, sait bien qu'il est des préjugés dont la puissance mystérieuse est l'ame et toute l'existence

Le philosophe

des peuples. Les Maures d'Espagne périrent parce qu'ils cessèrent d'être de Francs Maures, pour devenir des *Métis*, demi-Africains, demi-Européens. On verra ci-après, dans la conduite des Abencerrages, si opposée à celle des Zégris, un exemple funeste de ce relâchement du ressort religieux que nous regardons comme la principale cause de leur ruine.

Les grandes journées de Medina-Cœli, de Tolosa, de Salado, si glorieuses pour les successeurs de Pélage, avaient appris aux descendans des Abdérames qu'ils n'étaient pas invincibles. Chacun de ces désastres fut signalé par la chûte d'un des trônes Moresques. Les royaumes de Cordoue, de Tolède, de Valence, de Sarragosse et de Séville, avaient successivement passé sous le joug. Les Musulmans perdirent ainsi, de bataille en bataille, toutes les couronnes que celle de Xérès leur avaient données. La prise de Cordoue, en 1236, porta le premier coup à leur fortune, et ce fut le plus funeste. Cordoue était, depuis plus de

cinq siècles, la *Ville Sainte*, la Médine des Arabes occidentaux, consacrée encore à la vénération des peuples par le grand nom et la cendre des quatre Abdérames. Des flots de pélerins remplissaient le sanctuaire de sa magnifique mosquée : il en venait même de Maroc, de Fez, et de toutes les contrées de l'Afrique situées en-deçà de l'Atlas, pélerinage aussi méritoire que celui de la Mekke. Ce monument célèbre qu'avait élevé la piété et la politique des Khalifes d'Occident, était regardé comme un *Palladium* auquel la multitude attachait les destinées de l'Empire : il fut conquis, profané par les Infidèles ; l'étendard de la croix flotta sur ses hauts minarets, Cordoue devint chrétienne, et cet événement consterna les Maures : il leur parut un coup du sort, un arrêt de la fatalité ; et ce dogme terrible qui, dans les beaux jours de la jeunesse des nations, les précipite vers les grandes choses, les énerve, les réduit à une molle résignation dans l'adversité, fut de tous leurs points

de croyance celui auquel ils eurent le malheur de croire le plus persévéramment.

Le beau royaume de Grenade s'était formé des débris de cinq monarchies florissantes : il avait recueilli une opulente portion de leur héritage ; il s'était enrichi sur tout des restes encore nombreux de ces vaillantes tribus qui avaient succombé sous l'ascendant Espagnol. Grenade acquit beaucoup de force par ces précieux avantages, et l'on voit qu'elle devint respectable dès sa naissance ; mais elle y puisa en même tems un principe de faiblesse, en ce qu'elle recueillit aussi tous les germes des factions. Disséminées jadis sur un vaste territoire, affaiblies par l'isolement des villes, par l'indépendance de ces divers royaumes dont les intérêts séparés ne pouvaient devenir ennemis que par des guerres purement politiques, les factions entrèrent en foule et tout-à-la-fois dans les murs d'une seule cité, avec leurs rivalités d'origine, de famille et de rang, leurs prétentions, leurs haines, prêtes à dévorer cette dernière patrie des Maures.

avec d'autant plus de violence que, serrées dans une étroite enceinte, elles se voyaient, se touchaient, se menaçaient de plus près. A la fin de quelques règnes glorieux, dont un seul fut paisible (1), et ne dura que treize années, la fureur des partis éclata sous des monarques faibles. Trente-deux familles, trente-deux factions disputaient le pouvoir à ces prétendus despotes qui n'étaient que de lâches tyrans et ne constataient plus leur existence que par quelques actes d'une cruauté féroce sur des individus obscurs. Les fiers Zégris, descendans des maisons royales de Maroc et de Fez, les illustres Abencerrages, issus des anciens rois de l'Yemen, présidaient aux troubles. La malheureuse Grenade offrit enfin le spectacle aussi douloureux que bizarre de trois rois régnant, ou feignant de régner dans une même cité : C'étaient le vieux Muley-Hazen, dont les premières années avaient été heu-

(1) Celui de Mohammed VIII Aboul'adjadi.

reuses et glorieuses ; l'ambiteux et fourbe Abdilli son frère, qui finit par se vendre aux Espagnols ; le lâche et cruel fils du premier. Un ennemi patient, brave et puissant, était à leurs portes : les Rois Catholiques leur enlevaient chaque jour des villes et des provinces ; et cette énergie, cette vaillance dont ils avaient un si pressant besoin, les malheureux Maures la consumaient dans la guerre intestine, ou l'énervaient dans ces folles voluptés si célèbres en Espagne, sous le nom de *Délices de Grenade.* Le soleil ne se levait plus sur cette ville dévouée que pour éclairer de nouvelles fêtes et de nouveaux désastres. Les rois, les chevaliers, les dames, tout le peuple, emportés par une inconcevable frénésie, ne se rassasiaient pas de carrousels, de quadrilles, de jeux de cannes, de courses de bagues. Très-souvent des duels féroces ensanglantaient leurs *Zambras*, leurs sérénades et leurs amours nocturnes. Le sang coulait; mais c'était le sang Grenadin. L'esprit de chevalerie régnait encore ; le royaume

possédait de braves guerriers; mais pas un seul grand-homme; tandis que les Castillans avaient un grand roi dans Isabelle, deux politiques audacieux et rusés dans Ximénès et Ferdinand, des militaires accomplis dans plusieurs de leurs principaux chevaliers.

Cet Empire divisé devait périr : c'est encore une de ces invisibles lois qui président au gouvernement des choses humaines; et quand apparut l'heureux Ferdinand, soutenu par la grande ame de son épouse, cette magnanime Isabelle qui osa seule ne point douter de Christophe Colomb, par l'épée de Gonsalve, et le génie de ce Ximénès qui se vantait de *mener les Espagnes avec son cordon*, il trouva Grenade à moitié vaincue par ses propres fureurs et par cet incroyable vertige que nous venons d'esquisser.

Jamais peuple banni ne regretta, ne pleura plus amèrement la perte de ces foyers qu'il avait si mal défendus. L'histoire a peint en traits attendrissans la profonde tristesse des

Maures; elle ne les a pas flétris; on a vu que ce ne fut point par lâcheté qu'ils périrent : à les supposer même aussi sages, aussi prévoyants qu'ils étaient braves, ils n'auraient pu que retarder de quelques années la fin de leur domination. L'Afrique les avait indignement abandonnés; l'ascendant des Espagnols était devenu décisif, irrésistible; enfin, dans la progression des empires, il y a une force des choses qui se joue de tous les calculs, et accable toute prudence humaine. L'histoire a aussi conservé ce grand trait du caractère de la sultane Axa, mère de Boadillin : banni pour toujours de sa capitale, il contemplait cette ville superbe du sommet du Mont-Padul, et fondait en larmes : « Oui, pleurez! lui dit l'austère matrone; vous avez bien raison de la pleurer comme une femme, puisque vous n'avez pas su la défendre comme un homme (1)! » Reproche trop mérité, paro-

(1) « Pues no aveys Sido para defender-la como hombre, hazeys bien de llorar-la como muger. »

les dignes d'une Lacédémonienne, mais bien dures dans de tels momens et dans la bouche d'une mère.

La belliqueuse tribu des Zégris est impitoyablement sacrifiée dans notre ouvrage et dans tous ceux qui traitent de Grenade et de ses factions souveraines. On les représente comme des soldats ambitieux, féroces à la guerre, sauvages et turbulens dans la cité, des hommes indomptables en qui la physionomie Africaine avait gardé toute sa rudesse native; et la preuve en est qu'ils furent extrêmement braves, et capables pourtant de chercher leur vengeance dans des piéges atroces, et de frapper leurs ennemis par derrière. L'assassinat des trente-six Abencerrages, ourdi et executé par eux, réunit en effet tous ces odieux caractères: mais aucun écrivain ne leur a rendu cette justice qu'ils ne furent traîtres ni à leur foi, ni à leur patrie. On ne peut leur contester l'honneur d'avoir été meilleurs citoyens que leurs rivaux, dans ces jours de désastres. Les Zégris ne se soumirent qu'à la force, et le plus grand nombre d'entr'eux, dédaignant une

capitulation qui depuis fut indignement violée, repassèrent le détroit et portèrent dans leur patrie primitive tous leurs amers souvenirs, leur irréconciliable haine, leur besoin de vengeance et leur génie altier. « Souvenez-vous de Grenade et de la foi violée! » devint leur cri de guerre dans les combats acharnés qu'ils livrèrent aux Espagnols de Tétuan, de Ceuta, d'Oran et de Tanger. Il y eut des traîtres à Grenade, et (l'impartialité de l'histoire ordonne de le dire), ce furent les Abencerrages. On est affligé de voir ces aimables guerriers surpassés en vertu par leurs féroces émules. Transfuges de leur patrie, ils se mirent contre elle en colère, lui tournèrent le dos quand on l'accablait, abjurèrent leur foi, échangèrent leurs noms contre des noms Castillans; et, ce qui fut le comble de l'impiété, on les vit combattre avec toute la ferveur des Néophytes dans les rangs de leurs mortels ennemis. C'était imiter en tout, et sans le justifier, ce comte Julien qui donna l'empire à leurs ancêtres par une

semblable défection, ce Julien cruellement outragé sans doute, mais dont la postérité a flétri la mémoire pour s'être vengé de son pays. On voit de même avec peine et dégoût la belle et intéressante reine Alfaïma déserter la cause de son peuple et la religion de ses pères. Notre vieil Auteur en triomphe, et cela était parfaitement dans l'esprit de son siècle; mais quoi qu'il en dise, ce n'est point d'une telle faiblesse et d'une perfidie si coupable que nous louerons les Abencerrages et leur Sultane. L'honneur ne marche point dans de telles voies; c'était sur les Espagnols qu'il fallait venger la fourbe des Zégris, la tyrannie de Boadillin, et l'exécrable attentat *de la Cour des Lions*.

Nous devons justice aux Espagnols comme nous l'avons faite à leurs ennemis: sans doute ils eurent le droit de ressaisir leur terre-natale, quand ils en eurent la force, et nulle guerre ne fut plus légitime; elle se termina par la victoire, mais aussi par un traité, et ce traité garantissait

aux Maures la jouissance paisible de leurs mosquées, leur religion, leurs biens, leurs juges, leurs coutumes. Ils pouvaient disposer de leurs propriétés, rester en Espagne, ou repasser la mer. Il faut l'avouer, une capitulation si glorieuse allait évidemment contre l'objet même de la conquête et l'intérêt des Castillans; aussi n'était-elle qu'un piége : mais ce piége était une bassesse, un crime. Ce que l'Espagne exécuta réellement, ce fut cette loi féroce : « Malheur aux vaincus ! » Les plus fiers et les plus prévoyans retournèrent en Afrique. Ceux qui demeurèrent, eurent bientôt à gémir, comme les malheureux habitans de ce nouveau Monde que Colomb allait nous révéler, sous la double tyrannie des soldats et des moines. Dans leur désespoir, ils coururent aux armes; Ferdinand les accabla et donna le baptême de sang à cinquante mille Grenadins. Alors l'Espagne se débarrassa du masque; les vexations, l'oppression n'eurent plus de bornes. Les édits persécuteurs de Charles-Quint et de Phi-

lippe II achevèrent d'écraser ce peuple infortuné. L'Inquisition s'empara des enfans, et convertit les pères sur le bûcher. Enfin Philippe III les chassa tous de la péninsule. On sait quelle hospitalité généreuse notre Henri IV exerça envers plus de 150,000 de ces bannis, quand ils traversèrent nos provinces méridionales pour rentrer en Afrique. Etrange destinée des nations! Bientôt la France elle-même devait imiter un si fatal exemple. Elle en fut cruellement punie; mais l'Espagne paya plus cher encore cette politique inhumaine et fausse. Sa décadence date de l'expulsion des Maures, et la raison en est simple, dit très-bien Florian: Les Maures, vainqueurs des Espagnols, ne persécutèrent point les vaincus; les Espagnols, vainqueurs des Maures, les ont persécutés et chassés. »

La mémoire des vaillans Maures n'a point péri; les excès des Castillans l'ont encore moins immortalisée que les blessures profondes qu'ils se firent à eux-mêmes en se privant de sujets si précieux; les trophées de Charles-Quint, de Philippe II n'ont pu

les cicatriser. La dépopulation fut énorme, et l'émigration vers le nouveau monde acheva de rendre incurable cette cruelle plaie; les arts tombèrent en langueur; l'agriculture et l'industrie en éprouvèrent une mortelle atteinte. C'est une chose merveilleuse et bien digne de remarque que cette facilité avec laquelle de rudes Africains se prêtèrent à la civilisation et la rapidité de leurs progrès dans cette carrière si nouvelle pour eux. Sans accorder au climat cette action toute puissante et exclusive qui, par son exagération seulement, est une des brillantes erreurs où se fourvoya le génie d'un de nos plus grands hommes, on ne peut guère se défendre de la reconnaître une fois, quand on voit les Musulmans sortir barbares de leur brûlante Afrique, devenir en Espagne le plus galant, le plus civilisé des peuples, retomber à leur retour dans une profonde barbarie; sans que la forme du gouvernement eût jamais changé. Dans les premiers tems de la conquête où les mœurs étaient dures et les ressentimens très-exaltés, la guerre avait été

cruelle : cette guerre était sainte ; on ne savait que se haïr, se combattre et mourir. Peu à peu les Maures farouches se policèrent dans la paix, ou plutôt dans les trèves. Les Maures et les Espagnols se craignaient ; ils se virent sans armes, et plus ils se connurent, plus ils apprirent à s'estimer, à s'admirer. Les cours Moresques et Castillannes s'invitèrent mutuellement à des fêtes ; les deux nations se mêlaient dans les tournois, où chaque parti luttait d'élégance et d'adresse, de luxe et de galanterie, d'hospitalité sur-tout ; le Maure naissait, pour ainsi dire, avec cette noble vertu : elle était un des grands traits de ces moeurs patriarchales qu'ils avait héritées des Arabes ses ancêtres ; le Castillan trouvait aussi dans la simplicité des siennes et dans l'élévation de son ame, des motifs pour l'apprécier et la pratiquer. Souvent même on vit, à la suite de ces communications pacifiques, *la fraternité d'armes* unir le Chrétien et le Musulman ; et, dans ces siècles d'honneur et de franchise, ces mâles amitiés ne furent

jamais trahies ; la guerre les suspendait sans les rompre. Il y eut des époques où l'inimitié native des deux peuples parut attiédie à ce point que des rois Castillans firent des alliances politiques avec des rois Maures, que ces monarques épousèrent réciproquement des princesses Musulmanes et Chrétiennes ; mais ces alliances, dénaturées en quelque sorte, n'avaient point un aussi noble principe que la fraternité d'armes ; la mauvaise fortune, la vengeance, un intérêt passager, les formaient et les dénouaient avec une égale violence.

Ce fut dans ces tems où les batailles, les plaisirs, une galanterie romanesque, composaient toute la vie des Maures, qu'ils inventèrent, pour ainsi dire, ou devinèrent tous les arts. Ils n'allèrent presque point au-delà de l'astrologie, de l'alchymie, de la cabale, et autres sciences barbares ; mais l'Europe chrétienne était-elle plus avancée, et possédait-elle à cette époque un plus grand médecin qu'*Abenzoar*, un plus vaste génie que cet universel Averroès

qui traduisit Aristote du grec en arabe ? Les Maures eurent des historiens nationaux qui nous font mieux connaître les Espagnols et leur siècle que les écrivains même de ces derniers, et qu'aucun autre ne saurait encore remplacer. Ils excellèrent dans la poésie ; et par eux l'Espagne devint *le doux pays de la romance*, comme l'appelle Addison. Certes ce n'est point chez les Espagnols de ce tems qu'ils purent trouver des modèles poétiques et une littérature à imiter ; ils ont eu au contraire l'honneur de créer la littérature Castillane. Tarik et Muça étaient à coup sûr des soldats aussi grossiers que la multitude qui les suivait : leurs descendans puisèrent le goût des lettres et des arts dans la sécurité de la victoire et de la possession, dans les influences de ce climat fortuné. L'académie de Fez, cette *Athènes* de l'Afrique, héritière des écoles de Bagdad et de Samarcande, répandait alors une vive lumière ; elle s'éclipsa trop vîte, mais elle avait rempli toute l'Espagne Moresque. Les poètes de Cordoue firent les délices de

l'Orient, et les règnes de ces grands *Abdérames*, dont le nom n'aurait point dû périr, furent pour eux les siècles des Auguste et des Médicis. On répète encore, sous les tentes du Désert et dans les harems d'Asie, les tendres chansons de la belle *Alphaizouli*, la Sapho des Maures, la maîtresse infortunée du féroce *Mohammed-Abénazar*, le 15e roi de Grenade, et les élégies que le malheureux *Bénadab*, précipité du trône de Séville, composa dans sa prison pour consoler ses filles réduites à se nourrir du travail de leurs mains, et pour charmer ses regrets.

Les amis des sciences, des lettres et des arts, maudiront à jamais le fanatisme politique de Ximénès qui livra aux flammes, après la conquête de Grenade, un nombre immense des livres en prose et en vers, composés, depuis 700 ans, par des poètes et des savans Africains. On vit les Espagnols du 15e siècle renouveler l'exemple de cette prodigieuse barbarie tant reprochée à un Musulman du 1er siècle de l'hégire, le

farouche Omar. Cependant on put sauver quelques-uns de ces précieux restes du génie Oriental ; on les conserve, ou plutôt on les oublie dans les bibliothèques de l'Escurial, de l'académie de Madrid, des universités, et sur tout dans celles des monastères. Déjà les papiers publics ont appelé l'attention des gens de lettres sur ces débris vénérables : espérons que, sous le gouvernement éclairé du Prince qui a transformé en un temple l'humble demeure où naquit *Le Tasse*, des mains habiles et patientes exhumeront ces trésors d'une littérature vierge, originale, et qui a jeté autrefois trop d'éclat dans une partie du monde, pour ne pas exciter parmi nous autant de curiosité que d'estime.

Sous un point de vue général et politique, l'invasion des Maures fut certainement une profonde calamité pour les Espagnols; ils perdirent leurs foyers, et l'étranger se partagea leur terre natale ; mais, chose étonnante! leur expulsion ne fut pas un moindre fléau pour l'Espagne.

L'histoire leur devra toujours cette justice qu'ils ne laissèrent sur cette terre que des traces glorieuses et utiles de leur passage. Les grands et mémorables travaux qu'ils exécutèrent, sont encore pour elle un bienfait public : ils la couvrirent des merveilles de leur architecture. Les monumens de Cordoue, de Tolède, de Séville, de Grenade, ces mosquées superbes, ces palais qu'on dirait bâtis par les Fées, ces hauts et légers portiques dont la durée semble éternelle, les restes de ces tableaux qui représentaient les batailles livrées aux Chrétiens, ces mosaïques aux couleurs indestructibles, ces bains de marbre, ces jardins de la nature embellis de tous les prodiges de l'art, ces ponts aériens, ces aquéducs, ces fontaines d'albâtre, ces citernes fameuses, ces villes qu'ils fondèrent attesteront à tous les siècles que les Maures ne furent point des Barbares. Ces majestueux témoins de la grandeur moresque font encore l'orgueil de l'Espagne, quoiqu'elle les doive à ses revers; et par eux

elle est devenue pour les amis des arts une terre classique que l'on visite encore avec enthousiasme après la Grèce et l'incomparable Italie. Les Maures étaient pasteurs et laboureurs, marins et soldats : ils créèrent, en quelque sorte, les célèbres bergeries de l'Espagne, en croisant les belles races de Barbarie avec les troupeaux indigènes : ils rendirent le même service aux haras par l'importation d'une immense colonie de chevaux arabes : ils exploitèrent des mines, entretinrent un commerce actif et florissant avec l'Afrique, et tout l'Orient paya de riches tributs à leur industrie. Comme laboureurs, l'Espagne leur doit une éternelle reconnaissance. Ils défrichèrent le sol, y naturalisèrent un grand nombre de végétaux Africains, plantèrent des forêts, et apprirent aux Castillans l'art d'arroser les terres. Les auteurs contemporains ne parlent qu'avec admiration de la culture merveilleuse des plaines de Grenade, de Murcie et d'Andalousie. Les Musulmans portèrent le soc et la bêche jusqu'à la

cime aride des Monts Alpuxarras et de la Sierra-Morena. *Le Paradis de Grenade*, comme ils l'appellent encore dans leurs éternels regrets, était une ruche dont les abeilles diligentes ne se reposaient jamais. Tandis que l'Espagnol indolent et fier, s'estimant trop noble pour travailler, n'arrosait de ses sueurs que sa pesante armure, le Maure industrieux les prodiguait à cette terre féconde, qui les payait au centuple. Voilà ce que firent les Arabes pour leur nouvelle patrie, et la mémoire en est impérissable. Conquérans, ils ne versèrent le sang espagnol que sur le champ de bataille; vainqueurs, ils furent tolérans et miséricordieux: les vaincus gardèrent leurs autels, leurs lois et leurs foyers. Toujours leur gouvernement se montra doux et généreux; ils ne séparèrent point les enfans des pères, et si des captives Chrétiennes furent quelquefois unies à des époux Musulmans, ces unions étaient de leur choix; c'était l'amour qui les formait, et non la violence. Dans ce long période où ils

occupèrent tous les trônes de l'Espagne ; les historiens de leurs ennemis ne leur imputent pas un seul trait de cruauté froide envers les Castillans soumis et désarmés. Souvent ils furent cruels, mais de Maure à Maure. Aucune loi d'état ne réglait la succession au trône, et ce fut une des causes principales de leur ruine, observée par l'estimable Florian. Les compétitions au pouvoir souverain amenaient des scènes sanglantes ; les animosités des tribus rivales ; un point d'honneur, qui n'était pas plus féroce que le nôtre, multipliaient les duels et épuisaient le plus pur sang de l'Etat.

En un mot, si l'on en excepte la valeur et la courtoisie, qualités brillantes par lesquelles les deux nations furent égales et dignes l'une de l'autre, elles présentent dans tout le reste un contraste parfait. D'un côté, c'est un peuple patient et sobre, d'un caractère sérieux, fier et viril, devenu politique, connaissant bien ses intérêts, et marchant d'un pas ferme à son but ; de l'autre, une nation mobile et emportée,

galante jusqu'à l'enthousiasme ; ardente aux voluptés : singulier mélange de vertus mâles et généreuses, de mollesse et d'incurie, accomplissant sa vie dans le présent, sans rien calculer, sans rien prévoir au-delà. On voit chez les Orientaux, nés si graves, les passions brûlantes, l'activité, la politesse, la tolérance, l'industrie, l'extrême civilisation avec ses souples mœurs, ses lumières, ses arts, ses agrémens et ses vices ; chez les Européens, un faste de gravité, la hauteur dédaigneuse, la jalousie sombre, la rudesse, une littérature à peine ébauchée, les ténèbres des siècles gothiques, un fanatisme inexorable et des *auto-da-fé*.

Un excellent et profond littérateur anglais du 18e siècle, *Williams Hayley*, trouvait dans l'histoire des Musulmans d'Espagne le sujet de deux épopées magnifiques, et formait des vœux pour qu'il s'élevât parmi les nations Européennes deux poètes dignes d'une si haute destinée (1) : il y

(1) Notes de *an essay on epic poetry in five epistles*.

découvrait des oppositions de mœurs d'un admirable effet, un merveilleux imposant, neuf et d'une extrême fécondité, cette action *une et grande* qu'exigent les maîtres de l'art. Quelle gloire en effet n'ont pas conquise le Tasse, le divin Arioste, et le trop ignoré Camoëns, en traitant ces superbes sujets où les mœurs orientales contrastent d'une manière si noble avec la féerie de nos siècles gothiques et la chevalerie Européenne ! Glorifions-nous de posséder *la Henriade ;* mais qu'on suppose un Voltaire se vouant, dix ans plus tard, à chanter l'invasion des Maures, ou la fin de leur empire ; quel poème nous aurions ! L'Europe aux prises avec l'Afrique, le voluptueux Roderic et ses fatales amours qui perdirent la monarchie des Goths, la malheureuse *Florinde*, autre Hélène qui mit en feu l'Ibérie, le coupable et intéressant comte Julien, le vaillant Tarik, l'enthousiaste Muça, leurs intrépides compagnons, et ce grand Pélage qui fonde un empire nouveau sur un empire détruit ;

dans l'autre perspective, cette plaine fameuse de Grenade, dont aucune langue ne pouvait décrire la beauté, où coula tant de sang, où combattirent tant de héros, cette ville superbe aussi poétique que la *poétique cendre d'Ilion.* Quelles magnifiques oppositions de culte, de cérémonies, de fêtes, de lois, d'usages, d'intérêts, de passions et de vertus dans ces deux sujets! Quelles grandes mœurs, et toujours en contraste! Ici, la simplicité du siècle des patriarches, l'antique foi, l'hospitalité primitive, et tous les arts d'un peuple extrêmement avancé dans la civilisation; là, tout ce que l'esprit chevaleresque a de plus exalté, l'esprit religieux de plus fervent, les longues amours et les nobles amitiés. Quelle pompeuse variété d'images! Quelle mine pour le génie! A quels objets le merveilleux du Christianisme pourrait-il mieux s'adapter? Quel peuple fut plus croyant, plus religieux, plus ferme dans la foi que les anciens Castillans? Et le merveilleux de l'Islamisme est plus neuf encore et plus riche qu'on ne s'est jamais avisé

de le penser. Les grands hommes que nous venons de citer ne l'ont pas épuisé; ils en ont à peine usé. Le Koran et les traditions religieuses qui le complètent, sont, comme la Bible, le polythéisme, l'Edda et les livres sacrés des Indiens, une source intarissable de poésie. Les dogmes des Musulmans sur la Fatalité, le Paradis, l'Enfer, les Anges protecteurs et vengeurs, les bons et les mauvais Génies, les dispensations de la Justice divine, la résurrection des Morts, donneraient un caractère aussi neuf que grandiose aux fictions de l'épopée; et c'est peut-être aujourd'hui la seule carrière où elle puisse marcher avec un air de nouveauté. En un mot, il y a pour *une tête épique*, dans les théogonies orientales, des trésors d'invention et d'imagination.

Cette poétique fécondité de l'histoire des Maures paraît n'avoir été sentie chez aucun peuple de l'Europe : elle n'a produit en Espagne même, où le génie des lettres a jeté depuis trois siècles une si vive

lumière, que des romans, des nouvelles qu'on ne lit plus; une foule de *romances* historiques, chants de guerre et d'amour qui charmaient les anciens Castillans, et dont la naïveté, la *simplesse*, souvent la poésie, sont admirables; enfin *le Cid*, de l'heureux Guilhen de Castro, tragédie barbare, mais immortelle pour avoir inspiré *le Cid Français*. L'Espagne possède douze poèmes épiques bien dignes du profond oubli où ils sont tombés, à l'exception de *l'Araucana*, dont l'action n'est à la vérité ni *grande*, ni *une*; mais que de belles imitations homériques, de superbes ou touchans épisodes, et le style d'un vrai poète ont sauvé. On s'étonnera de ce qu'aucun de ces poèmes ne soit consacré à célébrer les deux époques fameuses que notre critique anglais a signalées aux amis des Muses.

Le peuple Maure remplit de sa gloire et de ses malheurs les pages du vieux livre que nous publions. Ce n'est point un roman, ce n'est point une histoire, s'il faut s'en tenir à la définition rigoureuse de ces deux

mots. Il est très-vrai cependant que le dernier lui convient infiniment mieux que l'autre. Le savant Pinkerton affirme, dans son Essai *sur la Poésie orale et traditionnelle*, que tous les grands traits de cet ouvrage ont l'évidence historique, et qu'il en est ainsi d'un grand nombre de détails. Les auteurs de *l'ancienne Bibliothèque des Romans* avouent qu'à quelques circonstancees près, *tout y est vraiment historique, et vraiment intéressant.* Florian qui doit faire autorité parmi nous, en littérature Espagnole, déclare que ce livre lui a fait beaucoup mieux connaître les deux nations, que tout ce qu'il en a pu lire dans les historiens Castillans les plus graves et les plus estimés. Nous dirons donc que la *Historia de los Vandos, de los Zegries, y Abencerrages, cavalleros Moros de Granada, etc.*, est une suite de tableaux où sont peints avec une fidélité naïve les vicissitudes, les guerres, les mœurs, les passions, les vices et les vertus d'un des peuples les plus singuliers qui aient passé sur le globe. Comme

elle abonde en récits d'amours, de fêtes et de jeux, en *romances*, en descriptions animées, elle en reçoit une physionomie romanesque: mais ces romances, ces amours et ces fêtes, sont des choses historiques; et tous les personnages qui y figurent, ont existé. Cet ouvrage a été, en France, le type de quelques imitations imparfaites qui n'ont point le charme du vieil original, d'une foule de romans plus ou moins faibles, et tous également oubliés, dont les Maures ont fourni les sujets. Tels sont *l'Histoire des guerres civiles de Grenade*, par Mlle de la Roche-Guilhem; *les Galanteries Grenadines*, de Mme de Villedieu; *l'Almahide*, de l'inépuisable Scudéry; et *l'Histoire de la conquête de Grenade*, par Mme de Gomez. La fameuse *Zayde*, de Mme de la Fayette, revue par Ségrais, et le *Gonsalve* de Florian, seraient les seuls dont ont pourrait dire avec justice qu'on les a trop dédaignés. Ces deux auteurs ont eu le secret de la grâce, l'art de créer d'heureuses fictions, d'exciter et de graduer l'intérêt. Le roman

appartient à la littérature et y tient un rang, lorsqu'il peint avec talent, dans quelque genre que ce soit, des moeurs nobles, vraies, et des caractères naturels. Florian sur tout a orné son ouvrage d'élégantes poésies qui le font sortir de l'ordre commun. Dès le 16[e] siècle, le licencié Juan Bautista de Villégas avait tiré de notre vieux livre le sujet d'une tragi-comédie fort bizarre, sous le titre d'*El buen cavallero maestre de Calatrava*, *D. Rodrigue Giron de Tellez*. Au 3[e] acte, le Néophyte Muça, baptise, avec toutes les paroles et les cérémonies du rituel, le Maure Albayaldos expirant sur le champ de bataille.

Les biographes Espagnols attribuent unanimement cet ouvrage à un Maure de Grenade qui se retira en Afrique après la conquête. *Argutaafu h*, son petit fils, hérita du manuscrit, et en fit présent à *Rabbi-Santo*, savant juif de ce tems qui le traduisit en hébreu, et donna l'original arabe à D. Rodrigo Ponce de Léon, comte de Baylen. Ce seigneur qui comptait un de

ses plus illustres aïeux parmi les héros du siége de Grenade, prit un vif intérêt à cette production, la fit d'abord traduire en Castillan par le Rabbin, ensuite par *Ginès Pérez de Hita*, dont la version est aujourd'hui la seule qu'on lise en Espagne où, depuis 1610, elle a eu de nombreuses éditions. On en publia même une à Paris, en 1660, et le texte de Ginès Pérez y est très-correct. Le triomphe du *Cid* exaltait encore cette espèce de fanatisme qui, sous les règnes des derniers Valois, et de leurs trois premiers successeurs, avait rendu classique la langue Castillanne, et sa littérature un objet de vénération pour les beaux-esprits de ce tems. Cet engouement s'éclipsa devant le génie naturel et vrai des Racine et des Boileau; mais s'il était excessif, le dédain que cette littérature inspira depuis, et l'oubli profond où elle est tombée, ne le sont pas moins.

Chaque épisode, chaque incident, une bataille, un duel, une sérénade, un carrousel, une querelle d'amans, fournissent

à Ginès Pérez le sujet d'une romance; et il semble la présenter comme un témoignage de l'évidence du fait qu'il raconte. Ces traditions poétiques n'étant à beaucoup d'égards que la répétition d'un récit précédent, nous les avons presque toujours détachées du texte pour ne les donner qu'en notes. Nous les nommons *traditions poétiques*, parce qu'elles ne sont pas toutes de l'invention de Ginès Pérez; plusieurs de ces chants ont été réellement composés à différentes époques pour célébrer les guerres et les amours des deux peuples. Nous jetterons un coup-d'œil sur ces vieux et vénérables monumens de la poésie Castillanne, qui peut-être en sont encore les chefs-d'œuvre, en dépit de toutes ces productions modernes.

La *romance*, c'est-à-dire, ce genre de poëme à-la-fois lyrique, élégiaque, pastoral et descriptif, qui se renferme dans le cercle borné d'un récit de guerre ou d'amour, naquit aux premiers siècles du monde, sous les tentes du Désert; elle fait encore les délices

des Arabes dans leur antique patrie. Les recherches du savant Huet ; les travaux si intéressans et trop ignorés en France, de Sir Williams Jones, sur la littérature Orientale ; les témoignages de tous les voyageurs, celui sur-tout de notre illustre Volney, donnent à cette circonstance une certitude historique. Des solitudes de l'Arabie la romance passa dans les villes, et fut bien accueillie à la cour des Kalifes de Bagdad, où l'idiôme Ismaélien, adouci par une élégante politesse de mœurs, lui prêtait un plus doux langage et des accens plus mélodieux. La belle langue Persane, devenue bientôt universelle et classique dans tout l'Orient, acheva de l'embellir. Les Musulmans d'Espagne, nourris de la lecture des poètes de Schiraz et d'Ispahan, cultivèrent avec passion cette littérature aimable ; et comme les Espagnols semblaient destinés à tout devoir à leurs ennemis, jusqu'à leurs plaisirs et leurs moyens de plaire, ce fut des Maures qu'ils apprirent l'art des romans et de la romance : comme

eux, ils la consacrèrent à la religion, à la gloire, à l'immortalité des grands hommes, aux amours, aux fêtes, aux héroïques passe-tems de la chevalerie. Telle fut la première mission de la poésie chez tous les peuples. La romance prit, selon les sujets, le ton auguste de l'ode, les tristes accens de l'élégie, la simplicité de l'églogue; on doit même l'élever jusqu'à la hauteur des monumens historiques : « Car, disent les élégans écrivains que nous avons déjà cités, ces romances sont autant de débris de l'histoire contemporaine, et renferment presque toutes un fait, une anecdote authentique.» Il en est qui sont de magnifiques chants de guerre, et ces chants seraient de véritables odes, des odes d'une élévation, d'une force et d'une originalité de pensées, d'une richesse d'images admirables; si une certaine naïveté, cette simplesse que nous nommerons *primitive*, ce qui suffira pour nous faire comprendre, ne leur imprimait un caractère fort différent. Dans ce dernier genre, les romances inspirées par le grand

nom du *Cid*, sont très-nombreuses; et il s'en trouve dont le mouvement est si extraordinaire, le mètre si impétueux, l'accent si guerrier, qu'on croit entendre le son de la trompette, en même tems que les pensées en sont si grandes, si neuves, ont une teinte si antique, qu'on ne serait point surpris de les rencontrer dans un cantique de Moyse, de Déborah, d'Asaph ou d'Isaïe, dans un chant du divin Homère et de l'audacieux Tyrtée. La conquête de Grenade fut pour les Espagnes un grand sujet de joie, et les poëtes Castillans ne négligèrent point cette brillante occasion de triompher à leur manière, de ces Maures si vaillans et si long-tems redoutés. Cette époque fut l'âge d'or de la romance, et l'on pourrait à peine compter celles qu'elle fit éclore. Rien n'égale pour la simplicité, l'absence totale des ornemens ambitieux, les sentimens naturels, les romances qui retracent les querelles et l'ivresse des amans : celles dont l'unique objet est de peindre une fête, un hymen auguste, un tournoi, un

combat de taureaux, contiennent des détails de mœurs qui sont encore un sujet d'étude pour les historiens les plus graves.

La romance Espagnole triomphe aussi dans les scènes tendres et pathétiques : elle arrache des larmes quand elle peint les misères de la captivité ; les plaintes des Chrétiens gémissant, à Maroc, Alger et Tunis, dans les liens des Maures ; leurs soupirs ardens vers la patrie ; leurs amantes, leurs mères et leurs épouses ; souvent leurs périlleuses amours avec de belles et compatissantes Sultanes qui toujours les consolent, et quelquefois brisent généreusement leurs fers. Quoi de plus neuf, de plus antique et de plus gracieux que les deux dernières strophes de cette romance (1), où le roi D. Juan Ier. de Castille, après s'être fait raconter par le Maure Abénamar les merveilles de Grenade, s'écrie : « Grenade ! Grenade ! Si tu voulais m'épouser, je te donnerais en dot Séville et Cordoue. . . . »

---

(1) Voy. pag. 39 et 40.

A quoi cette belle Cité, que le poète personnifie, répond avec l'orgueil naïf d'une jeune épouse heureuse et fière de ses liens : — « Je suis mariée, roi D. Juan ! oui mariée, et n'ai pas envie d'être veuve ; le Maure qui me possède, me chérit et me comble de bienfaits (1). » Où trouvera-t-on également une couleur plus antique, l'expression d'une douleur plus profonde et plus vraie que dans ce beau chant où le roi Boadillin déplore la perte de la ville d'Alhama, conquise par les Chrétiens qui faisaient alors les approches du siége ? Il parcourt les palais et les rues de Grenade, en s'écriant : « Ah ! qu'est devenue mon Alhama (2) ! » Les trompettes sonnent l'a-

(1) « Si tu quisiesses, Granada !
Comtigo me casaria,
Darète en arras, y dote
A Cordova, y à Sevilla. »

« Casada soy, Rei Don Juan !
Casada soy que no viuda ;
El Moro que à mi me tiene
Muy grande bien me queria. »

(2) « Ay de mi Alhama » ! . . . .

larme, ses troupes se pressent autour de lui ; et sa seule harangue, son seul cri de vengeance et de guerre, c'est : — « Ah ! qu'est devenue mon Alhama ! » Un vieillard austère ose lui reprocher les crimes de son règne, l'assassinat des Abencerrages, et lui présage la ruine prochaine de son empire : à ces reproches cruels, le malheureux monarque n'oppose que ces paroles plaintives : « Ah ! qu'est devenue mon Alhama ! » Auguste, pleurant le désastre de Varus et les légions Romaines, ne jète point un cri plus touchant.

Voici, dans une autre romance, une scène qui est tout-à-fait dans le goût d'Homère et de la Genèse : Un brave chevalier Castillan, D. Alonzo d'Aguilar, périt dans un combat livré sur les Monts Alpuxarras. Les filles et les épouses des Maures entouraient son cadavre, admiraient sa beauté, triomphaient insolemment de sa défaite. Une captive Chrétienne le reconnaît : elle l'avait nourri de son lait et élevé sur ses genoux ; elle embrasse ces tristes restes,

les couvre de baisers et de larmes, en s'écriant : — « Cher Alonzo! cher Alonzo! que Dieu ait merci de ton ame! car les Maures des Alpuxarras, les cruels Maures t'ont massacré (1)!....» A ces paroles si simples et si touchantes, tombèrent l'orgueil et l'insolente joie des femmes Moresques; elles fondirent en pleurs.

Ces exemples que nous pourrions multiplier infiniment, donneront une idée juste et complète de la romance Castillanne, dans le genre pathétique et gracieux. Elle conserve toujours ce charme de naturel et de vérité, même dans les sujets les plus élevés; elle n'est jamais parée, ne parle jamais avec pompe, et chez elle les sentimens les plus fiers, les élans de l'héroïsme ont une sorte de grandeur naïve dont on ne peut trouver de modèles que dans les écrits *des anciens jours*. C'est véritablement la *poésie primitive*.

(1) « Don Alonso! Don Alonso!
Dios perdone la tu alma!
Que tu mataron los Moros,
Los Moros del Alpujarra! »

Des hommes qui semblaient ne consacrer leurs beaux talens qu'à des sujets frivoles, et qui même alors se sont montrés des littérateurs profonds, pleins de goût et de savoir, éminemment doués de cette sagacité d'esprit qui éclaire et fortifie l'histoire civile et politique des nations par celle des mœurs et des antiques usages ; les Auteurs de l'ancienne Bibliothèque des Romans, ont parfaitement défini la romance Espagnole par une image aussi naïve qu'elle-même : « Elle a, disent-ils, une grâce particulière, en ce qu'elle est sans prétention, et qu'elle semble vous dire : *voilà ce que c'est, croyez-moi si vous voulez.* On ne pouvait caractériser par un trait plus vif son allure franche et libre, son ingénuité, son abandon, sa bonhommie, pour ainsi dire ; mais la bonhommie de Lafontaine, semant à pleines mains toutes les richesses du génie.

# HISTOIRE

## CHEVALERESQUE

# DES MAURES

# DE GRENADE.

## CHAPITRE PREMIER.

*Coup-d'œil sur la fondation et la monarchie de Grenade.*

LA ville célèbre de Grenade (1) reconnaît pour sa fondatrice une belle vierge, fille ou nièce du roi *Hispan*. Elle fut originairement

(1) Cardonne, dans son *Histoire de l'Afrique et de l'Espagne*, tome III, donne aussi sur Grenade les

bâtie dans une plaine aussi riante que spacieuse, près d'une montagne appelée *Illibéris* ou *Elvire*, du nom de cette princesse, à deux lieues du sol qu'elle occupe aujourd'hui. Après quelques années, ses nouveaux

---

détails suivans : « Grenade, dit-il, est bâtie sur deux collines, au milieu desquelles coule le Darro, petite rivière qui, après avoir traversé cette capitale, va se jeter dans le Xénil. Ces deux collines se terminent par une pente douce dans une vaste plaine qui est à l'occident de la ville. L'on voit s'élever à l'orient les monts Alpuxarras où jadis était située Illibérie ou Elvire. Cette chaîne de montagnes, dont les sommets élevés sont toujours couverts de neige, occupe un espace de dix-sept lieues de longueur au midi, jusqu'à la mer Méditerranée où elle se termine. Grenade était alors entourée d'une double enceinte de murailles fortifiées de distance en distance par mille trente tours, et présentait de tous côtés un front redoutable. Le côté de la ville qui regardait la plaine, comme le plus exposé, était celui où il y avait le plus d'ouvrages. Ce n'était que fortifications entassées les unes sur les autres, et que batteries qui ne permettaient point qu'on en approchât impunément. Deux citadelles, situées sur les deux collines, sur lesquelles était bâtie cette ville, contribuaient

habitans, ayant reconnu un site plus avantageux et plus pittoresque, s'y transportèrent et construisirent la ville dans son emplacement actuel, non loin de la Sierra Nevada (1), et entre deux belles rivières, le Xénil (2) et le Darro, qui viennent y prendre leur source. Grenade, telle qu'on la voit aujourd'hui, repose sur trois collines, dont les sommets sont défendus par autant de forteresses. La pre-

encore à sa défense. La plus grande, appelée l'*Alhambra*, renfermait dans son enceinte le palais des rois maures, et était si vaste qu'elle semblait former une seconde ville. Cette seconde ville était dans le faubourg, nommé *Albaysin*, qui était lui-même séparé du reste de la place par une muraille particulière. Telle était la situation de Grenade, lorsque Ferdinand IV en forma le siége. »

(1) Chaîne de montagnes ainsi appelée parce que le sommet est toujours couvert de neige.

(2) Le Xénil ou Génil prend sa source non loin de Grenade dans les monts Alpuxarras, et va se jeter dans le Quadalquivir, au-dessous d'Ecija, en Andalousie. Le Darro, Daro ou Rio de Oro, autre petite rivière du royaume de Grenade, qui se jette dans le Xénil près de Grenade. Elle charrie de l'or.

mière s'appelle *Antequerela* ou les *Tours-Vermeilles*, et domine la magnifique plaine de Grenade et le fleuve Xénil. Cette plaine, que traversent deux autres petites rivières, le Veiro et le Monachil, comprend huit lieues de long sur quatre de large. Elle commence depuis la Sierra Nevada, et finit à la Fontaine del Pino, en se prolongeant encore au-delà d'une grande forêt appelée *Soto de Roma*, ou le *Bois de Rome*. L'Alhambra (1), autrefois la résidence des rois maures, est le nom de la seconde forteresse. Près d'elle s'élève la troisième, connue sous le nom d'*Albaycin*. Dans le fond de la vallée, entre l'Albaycin et l'Alhambra, coule le Darro, dont les bords agréablement boisés offrent des vues très-romantiques.

Lors de sa seconde fondation, Grenade changea son nom primitif d'*Illiberis* en celui de *Granata*, et par corruption Grenade, dont

---

(1) Alhambra signifie rouge, soit parce que son fondateur portait le nom d'*Alhamar*, soit à cause de la terre rouge qui s'y trouve et qui se fait encore remarquer dans les édifices. (Extrait des *Délices de l'Espagne et du Portugal.*)

l'étymologie remonte, dit-on, à une jeune nymphe appelée de ce nom, que l'on trouva dans une caverne près du Darro. D'autres prétendent que cette ville emprunta aussi son nom de la grenade, à cause de la multitude et de la contiguïté de ses maisons, dont l'ensemble faisait allusion aux grains serrés de ce fruit (1). Dans la suite, elle devint très-considérable, et ne tarda pas à acquérir beaucoup de richesses et de célébrité. C'est ainsi qu'elle florissait à l'époque

---

(1) Garibay dit que cette ville fut fondée par une colonie de Juifs qui abandonnèrent Jérusalem, ou qui furent exilés en Espagne, sous l'empire d'Adrien, dans le deuxième siècle. Ils donnèrent à cette ville le nom de *Garnad*, qui en hébreu veut dire *pélerin errant, vagabond*, pour exprimer la situation d'une colonie sans asyle, sans propriété; et c'est de Garnad qu'on aura fait par altération Granada.

Le mot de Garnad est composé de deux mots hébreux, *gher*, qui veut dire un homme établi, fixé, et *nath*, errant, qui n'a point de domicile. Il semble que par Garnad on a voulu exprimer l'asile des gens qui n'en avaient pas. (Note extraite de l'ouvrage intitulé: *Recherches historiques sur les Maures.*)

même où le roi D. Rodrigue (1) vit toute l'Espagne envahie par les Maures. Sans nous étendre sur cet événement tout-à-fait étranger à notre sujet, nous nous contenterons de dire que, lorsque cette contrée tomba au pouvoir de ces peuples africains, commandés par deux braves généraux, Tarif et Muça (2), la cé-

(1) D. Rodrigue monta sur le trône d'Espagne au commencement du huitième siècle. Ce prince ne manquait pas de courage, ni de capacité; son corps était endurci à la fatigue, et capable de supporter les travaux de la guerre; il était d'un génie vaste et digne d'entreprendre les plus grandes choses; mais ces rares qualités furent obscurcies par les plus grands vices. Il était cruel, vindicatif, et le plus voluptueux de tous les hommes. Ce fut l'affront qu'il fit à la fille du comte Julien, nommée *Cava* ou *Florinda*, qui causa les malheurs de l'Espagne. (*Histoire de l'Afrique et de l'Espagne*, par Cardonne.

(2) Tarif ou Tarick était un officier d'un rare mérite, qui avait servi avec distinction sous Muça, dans les guerres d'Afrique. Les historiens arabes rapportent que Tarif, la première nuit après son embarquement, eut un songe mystérieux, dans lequel il lui sembla voir Mahomet suivi de tous ses compagnons; ils étaient revêtus de leurs cuirasses, et leurs

lèbre Grenade se rendit à ses vainqueurs, et vit flotter sur ses tours l'étendard mahométan. Il est bon d'observer que ce furent les chevaliers maures les plus distingués de la suite du gé-

---

mains étaient armées d'un fer étincelant. Il s'imagina entendre Mahomet qui lui dit d'une voix tonnante ; « Marche, Tarif, à une conquête assurée ; la victoire accompagne tes pas ; ressouviens-toi d'être fidèle à tes engagemens, et de traiter favorablement tes frères qui sont sous tes ordres. » A ces mots, le prétendu prophète et tous ses compagnons parurent prendre le chemin de l'Andalousie. Tarif se réveilla aussitôt, et fit part à ses soldats de cette vision extraordinaire, soit qu'elle fût un effet de son imagination échauffée, ou plutôt une invention de sa politique, afin de les encourager. Ses soldats ne manquèrent pas effectivement d'interpréter ce songe en leur faveur ; et de le regarder comme un heureux présage des conquêtes qu'ils allaient faire.

Muça ou Mousa-ben-Nasir était d'un génie vaste et entreprenant, et aussi capable de former un grand projet qu'habile à l'exécuter. Il était courageux, intrépide, et entendait parfaitement l'art militaire ; du reste, violent, féroce, faisant la guerre en barbare, et sans respecter aucune des lois de l'humanité. (*Idem.*)

néral Muça, qui choisirent Grenade pour leur séjour favori, tant à cause de la beauté et de la fertilité de son site, qu'en raison de la magnificence et de la richesse de ses édifices. Tarif se fixa à Cordoue, et son fils Balagir à Séville dont il devint roi. Quoi qu'il en soit, Grenade fut la seule ville qui eut l'avantage sur les autres cités, telles que Cordoue, Tolède, Valence et Murcie, de posséder dans son sein l'élite de la chevalerie moresque.

Grenade, ainsi peuplée de tant d'illustres chevaliers, dut peu-à-peu ses embellissemens à cette foule de somptueux édifices qu'y élevèrent la plupart de ses rois: car, non-seulement ils construisirent de vastes mosquées et de riches maisons de plaisance, mais encore ils défendirent la ville de remparts et de murailles qu'ils flanquèrent de tours et de forteresses, telles qu'on les voit aujourd'hui. Ils bâtirent aussi le château de Bitabambin avec ses fossés et ses ponts-levis, et élevèrent les tours de la porte d'Elvire, celles de l'Alcaçabe et de la place de Vibalbolut, ainsi que la fameuse tour de l'Olivier sur la route

de Guadix (1), et beaucoup d'autres fortifications, dont nous parlerons dans le cours de cet ouvrage.

Pour épargner au lecteur la nomenclature aride des rois maures qui ont régné à Grenade, et celle des califes qui leur succédèrent, nous indiquerons seulement les premiers d'après l'ordre chronologique de leur règne.

Le premier roi de Grenade fut Mahomet Alhamar qui régna vingt-six ans, et mourut en 1263.

Le second s'appela, comme son père,

---

(1) Ville ancienne et épiscopale du royaume de Grenade. Elle est située sur le penchant d'une colline, au milieu d'une grande plaine, environnée de tous côtés de hautes montagnes, et arrosée par quatre petits ruisseaux ou torrens. Les Maures s'étant rendus maîtres de cette ville, en chassèrent tous les chrétiens, et le mahométisme y fleurit jusqu'en 1252 qu'Alphonse le Sage la reprit et y rétablit la religion chrétienne; mais, peu de tems après, les infidèles s'en emparèrent une seconde fois, et s'y maintinrent jusqu'en 1489, que Ferdinand et la reine Isabelle son épouse les en chassèrent.

Mahomet Almuz-Melin. Ce fut lui qui bâtit le superbe château de l'Alhambra et qui le fortifia, tel qu'on le voit aujourd'hui. Il régna trente-neuf ans, et mourut en 1302.

Le troisième, Mahomet Aben-Halamar, fut dépouillé de la couronne par un de ses frères qui le laissa périr dans un cachot, l'an 1309, après un règne de sept ans.

Le quatrième, Mahomet Abenazar, fut détrôné par son neveu Ismaël en 1313; son règne ne fut que de six ans.

Le cinquième, Ismaël, régna neuf ans, et mourut en 1322, massacré par ses parens et par ses vassaux dont le crime ne resta pas impuni, puisque dans la suite ils furent décapités.

Le sixième, Mahomet, fut aussi victime de la trahison de ses proches; il régna onze ans, et mourut en 1343.

Le septième, Jousef Assem Hamet, éprouva le même sort, et mourut en 1354 après un règne de onze ans.

Le huitième, Mahomet Lagus, régna jusqu'en 1360, où il fut dépouillé de la couronne.

Le neuvième fut Mahomet Aben Halamar VII. Un jour que ce prince s'était rendu auprès du roi D. Pèdre pour implorer son amitié et sa protection, ce dernier le tua de sa lance, et donna ordre de faire main-basse sur tous les gens de sa suite. Non content de s'être souillé de ce forfait, il porta l'audace et la férocité jusqu'à envoyer au peuple de Grenade la tête du malheureux monarque. Cet événement tragique se passa en 1362. Mahomet n'avait régné que deux ans, lorsqu'il périt aussi cruellement.

Mahomet Lagus, son prédécesseur, remonta sur le trône dont il avait été dépouillé, et régna cette fois dix-sept ans. Sa mort arriva en 1379.

Le dixième, Mahomet Guadix, régna trois ans en paix, et mourut en 1392.

Le onzième, Jousef II, après avoir régné quatre ans, périt, en 1396, du poison que le roi de Fez lui avait envoyé dans une aljube ou marlotte (1).

---

(1) L'aljube et la marlotte, deux habillemens maures. Le premier était une espèce de jupe qui

Le douzième, Mahomet Abembalba, régna douze ans, et mourut en 1408 par le moyen d'une chemise empoisonnée.

Le treizième, Jousef III, régna quinze ans, et mourut en 1423.

Le quatorzième, Mahomet Abenazar, surnommé *le Gaucher*, fut chassé du trône en 1427, au bout de quatre ans de règne.

Le quinzième, Mahomet le Petit, régna deux ans, et mourut en 1430 de la main même d'Abenazar le Gaucher, qui, après s'être emparé du sceptre, lui coupa la tête par ordre de Mahomet Carraz, chevalier Abencerrage.

Le même Abenazar le Gaucher régna encore; mais il fut une seconde fois détrôné par Jousef Abenalmar, son neveu. Son règne ne dura cette fois que deux ans, et il mourut en 1445.

Le dix-septième roi s'appella Aben-Ozmin *le Boîteux*. Ce fut sous son règne et sous celui de D. Juan II de Castille, que se livra la sanglante bataille des Alporchones. Nous suspen-

---

descendait jusqu'aux genoux, et le second un vêtement à capuchon, tel qu'une capotte de sentinelle.

drons la nomenclature de nos rois Maures pour raconter cette journée célèbre.

Suivant les anciennes chroniques arabes et castillanes, le roi Aben-Ozmin avait à sa cour plusieurs chevaliers maures très-distingués. Grenade comptait en effet dans son sein trente-deux familles, dont les plus renommées étaient les Gomèles, les Maças, les Zégris, les Vanégas et les Abencerrages (1). La race de ces derniers était illustre. D'autres, tels que les Maliques Alabès, descendans des rois de Fez et de Maroc, et vaillans chevaliers, étaient particulièrement estimés des rois de Grenade, parce que les Maliques, en leur qualité d'alcaïdes (2) du royaume, avaient la garde

(1) Les Gomèles tiraient leur origine de Velez de la Gomera.

Les Zégris, les Vanégas et les Muças descendaient des rois de Fez.

Les Abencerrages descendaient de ce valeureux capitaine Abenraho, qui suivit Muça à l'époque de l'envahissement de toute l'Espagne par les Maures dans le huitième siècle.

(2) Alcaïde ou alcayde, chez les Maures, était le gouverneur d'une ville ou d'un château.

des frontières, et volaient, au premier signal, aux postes les plus dangereux. Véra (1) avait pour alcaïde Malique Alabès, chevalier d'une bravoure extraordinaire. Son frère, Mahomet Malique Alabès, occupait cette même dignité à Velez-el-Blanco (2). Dans Xiquena (3) et Tirieza (4), villes frontières de Lorca, se trouvaient encore deux Alabès pour Alcaïdes.

Il y avait encore à Grenade d'autres chevaliers très-distingués. On comptait parmi eux un certain Abidbar, de la maison des Gomèles,

---

(1) Petite ville ancienne, située sur les côtes du royaume de Grenade, à dix lieues de Carthagène, vers le couchant. Elle s'appelait jadis *Virgi*; de là vient que le golfe, qui est à la hauteur de Murcie et de Grenade, portait le nom de *Virgitanus sinus*.

(2) Bourg du royaume de Murcie, situé sur le Guadalentin, près des frontières de Grenade.

(3) Bourg du royaume de Valence, à quatre lieues d'Alicante, situé entre des montagnes et défendu par un fort château bâti au-dessus de la ville, auprès d'un défilé étroit.

(4) Autre bourg situé près de Lorca dans le royaume de Murcie.

chevalier valeureux et commandant des troupes, qui s'était souvent mesuré avec les Chrétiens. Il dit un jour au roi Aben-Ozmin :

« Seigneur, je désirerais que ta Hautesse me permît de faire une irruption sur le territoire chrétien, dans les champs de Lorca (1), de Murcie (2) et de Carthagène (3); je suis sûr

---

(1) Ville bâtie à six lieues de la mer sur une hauteur, au pied de laquelle coule le Guadalentin, petite rivière qui se jette dans la Méditerranée près d'Almacaran.

(2) Grande et belle ville, capitale du royaume de Murcie, située dans une plaine délicieuse de la Segura. Elle possède le tombeau d'Alphonse X, roi de Castille. Ce fut ce monarque qui, pour récompenser la fidélité que ses habitans lui avaient témoignée, lorsque toutes les autres villes lui avaient fermé leurs portes, changea le nom de la ville, et lui donna sept couronnes au champ de Gueules.

(3) Ville située sur les côtes du royaume de Murcie, à six ou sept lieues de la ville de ce nom, du côté du midi. Cette ville, fondée par les Carthaginois, et défendue par un bon château, a un port tout environné de montagnes, et qui passe pour le meilleur de l'Espagne. C'est dans ses environs

d'enlever beaucoup de prisonniers et de revenir chargé de dépouilles. »

ABEN-OZMIN.

« Je connais, Abidbar, ta valeur indomptable. Si je t'accorde ce que tu me demandes, c'est afin que mes gens de guerre s'exercent au maniement des armes, et ne restent pas oisifs. Cependant je ne suis pas sans quelque crainte sur le succès de ton expédition ; car ils sont redoutables ces Chrétiens qui habitent les pays que tu veux ravager. »

ABIDBAR.

« Que ta Hautesse se rassure ! je menerai avec moi des guerriers si braves, que je prétends envahir les champs de Lorca, et pénétrer même jusqu'à Valence (1). »

---

que l'on trouve une grande quantité de joncs, nommés *Sparte*, dont on fait des nattes et des cabats.

(1) Capitale du royaume de ce nom, située à trois milles de la mer, sur le Guadalaviar, dans une riante campagne, est surnommée *Valencia la hermosa*, Valence la belle. Les Maures, qui s'en étaient emparé, la perdirent dans le onziéme siècle.

ABEN-OZMIN.

« Puisque tel est ton dessein, je t'autorise à le tenter; pars. »

Abidbar se prosterne et baise les mains du monarque (1). De retour chez lui, il fait sonner ses anafins (2) et ses trompettes guerrières. A ce son belliqueux, les troupes étonnées se couvrent de leurs armes, et accourent

---

par la valeur du célèbre Rodrigue de Bivar, surnommé le *Cid*. L'an 1025, ils la reprirent et s'y maintinrent jusqu'en 1233 que Jacques I, roi d'Aragon, la leur enleva pour toujours.

(1) La coutume de baiser la main du prince est en usage dans presque toutes les cours de l'Europe, et sur tout en Espagne et en Portugal, où, dans les grandes cérémonies, les grands sont admis à baiser la main du roi. Cet usage pourrait bien leur être venu des Maures.

(2) Anafins, espèces de flûtes usitées chez les Maures.

Le Camoëns, dans la Lusiade, ch. 1. oct. 47, dit, en parlant des Maures de Mozambique :

*Anafis sonorosos vao toccando.* (Ils jouaient de leurs sonores anafins.

en foule. Abidbar, charmé de cette ardeur martiale, leur tint ce discours :

« Guerriers, mes amis! je médite une incursion dans le royaume de Murcie. Je connais votre bravoure extrême et vous ai choisis pour cette entreprise glorieuse. J'ai l'espoir que, sous les auspices d'Allah, vous reviendrez victorieux et chargés de butin. Ainsi que chacun de vous se tienne prêt à marcher sous mes ordres. »

Tous les Maures lui répondent par acclamation : « Nous le voulons ! nous le voulons tous ! c'est le plus grand plaisir que tu puisses nous faire. »

Abidbar, à ces mots, part soudain de Grenade à la tête d'un corps de cavaliers et de fantassins, et se rend à Guadix où il trouve l'Alcaïde de cette ville, le brave Almoradi, qui lui offre un grand nombre de troupes tant à pied qu'à cheval. Malique-Alabès, Alcaïde d'Almérie (1), imite son exemple et vient

(1) Petite ville sur les côtes du royaume de Grenade, à six lieues du cap de Gates, à l'embouchure d'une petite rivière, et dans un site assez commode.

aussi grossir avec ses légions aguerries la faible armée d'Abidbar, qui de là marche sur Baëça (1) où l'Alcaïde Abenazis lui envoie un autre renfort considérable. Il parvient en outre à rassembler à Baëça onze autres Alcaïdes des environs, qui étaient tous accourus au bruit d'une invasion dans les champs de Lorca et de Murcie. Abidbar, avec les différens corps de troupes, part ainsi pour Vera où l'attendait le brave Malique Alabès. C'est dans cette ville que se rallie toute l'armée des Maures, avec un grand nombre d'alcaïdes dont il est inutile de donner ici les noms. A la revue générale elle se trouve forte d'environ huit cents cavaliers et de deux mille fantassins.

Ce vaillant corps d'armée se met en marche (2) et pénètre aux frontières de Lorca. Après avoir longé la côte maritime, il se dé-

(1) Ville d'Andalousie, à une lieue du Guadalquivir, située dans une vallée qu'on nomme *Hoya de Baeça*, entre les villes de Jaen et d'Ubeda. Elle a une enceinte de vieilles murailles et un château qui tombe en ruine.

(2) C'était le 12 ou le 14 mars 1453.

ploie dans les champs de Carthagène, qu'il ravage entièrement jusqu'à St.-Ginès et Pinatar. Dans le cours de cette invasion, les Maures font beaucoup de prisonniers et enlèvent un grand nombre de bestiaux. Ils s'en revenaient orgueilleux de leurs succès, lorsqu'au détour de la pointe du mont Aguadéras, ils délibèrent entr'eux s'ils reviendront par le même chemin ou s'ils traverseront les plaines de Lorca. Les avis se partagent : les uns opinent pour côtoyer la mer, comme étant le passage le plus sûr ; les autres soutiennent qu'il y aurait de la lâcheté à ne pas couper à travers la plaine de Lorca où sont dressées les tentes espagnoles. Malique Alabès et tous les autres Alcaïdes ses parens se rangent à ce dernier sentiment. Les Maures, voyant leurs valeureux chefs résolus de traverser la plaine, s'empressent d'obéir et brûlent de combattre. Tout-à-coup leurs étendards sont déployés et flottent dans les airs : l'armée s'ébranle ; et s'appuyant aux flancs du mont Aguadéras, elle marche sur Lorca. Mais les habitans de cette ville étaient déjà prévenus de ses desseins hostiles et n'ignoraient pas les ravages qu'elle avait exercés dans les

environs. Alphonse Faxardo, alcade (1) de Lorca, informé de l'approche des Maures, envoie demander du secours à Diégo de Ribeira, corrégidor (2) de Murcie. Cet officier sort à la tête de soixante-dix cavaliers et de cinq cents fantassins, tous animés du plus grand courage, et se rend à Lorca où l'attendaient deux cents hommes de cavalerie et quinze cents d'infanterie. Alonse de Lizon, chevalier de St. Jacques (3), et alors châte-

---

(1) L'alcade, en Espagne, est un juge ou officier de judicature. Les Espagnols ont tiré ce nom de l'alcaïde des Maures.

(2) Officier de justice en Espagne. C'est le premier juge d'une ville, d'une province, d'une juridiction ; les conseillers et les avocats lui sont inférieurs.

(3) L'ordre de St.-Jacques de l'Epée. Ce ne fut que l'an 1170 que cet ordre militaire commença, sous le règne de Ferdinand II, roi de Léon et de Galice ; et ce qui y donna lieu, ce furent les courses des Maures qui troublaient la dévotion des pelerins qui allaient à Compostelle visiter le sépulcre de Saint-Jacques. L'institution de cet ordre fut confirmée, en 1175, par une bulle du pape Alexandre III, qui ne l'avait accordée qu'aux sollicitations du cardinal

lain de la forteresse d'Aledo, les joint aussi avec sa petite escouade, composée seulement de neuf cavaliers et de quatorze fantassins; c'était toute la garnison de son châtel. Déjà les Maures impatiens de combattre, marchent à pas précipités; et à peine sont-ils devant Lorca, qu'ils font prisonnier un chevalier chrétien, nommé *Quinonéro*, qui était sorti pour aller reconnaître les avant-postes enne-

---

Hyacinthe Bubo, son légat en Espagne, et qui fut depuis élu pape sous le nom de Célestin III. Le premier grand-maître fut D. Pèdre Ferdinand de Fuentes Encalada, qui mourut en 1184, après avoir gouverné l'ordre pendant 13 ans.

Cet ordre subsiste toujours en Espagne. L'habit de cérémonie consiste en un manteau blanc avec une croix rouge sur la poitrine. Cette croix a la forme d'épée et est fleurdelisée par le pommeau et les croisons. Les chevaliers de Saint-Jacques de l'Epée peuvent se marier; ils ne font que les vœux de pauvreté, d'obéissance et de chasteté conjugale; et, depuis 1652, ils en ont ajouté un quatrième, celui de défendre et de soutenir l'*Immaculée Conception* de la S. V. (*Hist. des Ordres monastiques religieux et militaires*, par Helyot.)

mis. Le signal est donné, les troupes de Lorca et de Murcie s'élancent de leur camp, pour arracher l'Espagnol des mains des Maures ; mais il n'était plus tems. Néanmoins, à la vue de tant de guerriers que Lorca vomit de ses murs, les Africains sont frappés d'étonnement; et l'Alcaïde de Vera, Malique Alabès, fait alors les questions suivantes à Quinonéro, auquel on avait déjà ôté son cheval et ses armes.

MALIQUE ALABÈS.

« Dis-moi la vérité, chretien captif! quel est ton nom? quelle est ta patrie? Si tu satisfais à mes questions, je te promets la liberté. »

QUINONÉRO.

« Mon nom est Quinonéro, et ma patrie Lorca. Je suis un des principaux chevaliers qui la défendent. La fortune me maltraite en ce moment, mais elle ne peut m'arracher une plainte, un murmure. Tel est le sort de la guerre ; aujourd'hui je suis ton prisonnier, demain tu peux être le mien. Parle cependant interroge-moi ; je te répondrai : je me sens inaccessible à la crainte ».

MALIQUE ALABÈS.

« J'entends sonner des trompettes, je vois flotter des étendards, j'apperçois près de ce champ planté d'oliviers, des troupes à pied et à cheval : dis-moi, Quinonéro, qui sont ces guerriers qui se présentent d'un air si fier, si déterminé ? »

QUINONÉRO.

« Cet étendard rouge sur lequel tu vois briller six couronnes d'or, c'est celui de Murcie dont la renommée ne t'est pas étrangère. Cet autre drapeau, sur lequel est peint un roi couvert de ses armes, c'est celui de Lorca, que ton maître connaît bien; car dans les combats il n'est jamais arboré le dernier. Sous ces enseignes marchent des troupes belliqueuses, avides de combattre; je vois mes compagnons accourir pour t'enlever tes dépouilles et te punir de ton insolence. »

MALIQUE ALABÈS.

« Qu'ils accourent! notre divin Koran, et notre grand Prophète ne permettront point

qu'ils passent jamais *la Rambla* ( 1 ); car malheur à nous si, contre mon attente, ils venaient à franchir cette barrière redoutable ! Aux armes ! aux armes ! les voilà qui se précipitent ! rien ne les arrête dans leur course impétueuse. Qúe les trompettes guerrières sonnent la Zambra ( 2 ) et que le bruit de nos exploits retentissent jusques dans l'Alhambra ».

---

(1) Rambla, mot espagnol d'origine arabe, qui signifie terrain sablonneux, creux, ou ravin formé dans les terres par suite de débordemens. C'est dans cette dernière acception qu'il faut entendre ce passage. Ce terme, par son allusion locale, se particularise ici à Lorca, et par conséquent devient aussi intraduisible en français, que le serait en toute autre langue le *Marais* employé pour désigner un des quartiers de Paris.

(2) Air guerrier sur lequel les Maures allaient au combat, et qui était aussi l'air d'une danse très-vive et très-agréable, encore connue en Espagne sous le nom de *zambra* ou danse moresque.

## CHAPITRE II.

*Sanglante bataille des* Alporchones (1) *entre les Maures et les Chrétiens.*

MALIQUE ALABÈS avait à peine cessé de parler, que les Espagnols font une vive attaque et franchissent la Rambla malgré la résistance opiniâtre des Maures. Ces derniers, loin de perdre courage, n'en combattent qu'avec plus de fureur. Quinonéro, au milieu de la mêlée, appelle un Chrétien et le supplie de couper la corde qui lui garotte les mains. Libre, il saisit sur le champ la lance et le bouclier d'un Maure étendu sur l'arêne et vole au combat où il se signale en héros. Dans le premier choc, les généraux maures, sur tout les Maliques Alabès, avaient déployé le plus grand courage. Ils étaient sur le point de passer la Rambla, quand

(1) Nom d'un petit hameau de Murcie, auprès duquel elle fut donnée.

Alonze Faxardo, Alonze de Lizon, Diégo de Ribeira et les chevaliers les plus distingués de Murcie et de Lorca chargent les Maures avec tant d'impétuosité qu'ils les enfoncent et les taillent en pièces. Les vaillans Alabès et Almoradis (1), capitaines de Guadix, parvenant à rallier leurs troupes, fondent à leur tour sur les Chrétiens avec acharnement et en font un grand carnage. Mais les Espagnols se battent comme des lions et se font jour à travers les bataillons maures.

Pareil à la foudre, Abenazis porte la terreur dans les rangs ennemis et frappe à outrance au plus fort de la mêlée. Un Chrétien venait de succomber sous son bras redoutable : Alonze de Lizon frémit et veut venger sa mort ; enflammé de colère, il s'élance sur Abénazis et lui crie de l'attendre. A cette voix terrible, le maure se retourne. La croix de St.-Jacques qui brille sur son bouclier, lui fait reconnaître un preux chevalier de cet ordre. Enivré de l'espoir de porter à Baëça de riches dépouil-

(1) Les Almoradis descendaient des rois de Maroc.

les, il l'attaque avec impétuosité. Le chevalier Lizon évite d'abord avec adresse les coups de son adversaire ; mais bientôt il se précipite sur lui, le harcèle vivement et le blesse deux fois. Abénazis sent ses blessures et devient plus furieux. Déjà dans sa pensée homicide, il semble avoir prononcé l'arrêt de mort de son rival : il ne sait pas l'infortuné ! que c'est lui-même dont l'heure fatale est venue. En effet Alonze de Lizon épie tous ses mouvemens, et lui porte au défaut de son bouclier, un coup si rude dans la poitrine, que sa lance y pénètre malgré l'épaisseur de sa forte armure. Abenazis tombe et expire. Le chevalier Lizon, blessé lui-même dans le combat terrible, monte alors l'excellent coursier du maure, en criant : *St.-Jacques ! St.-Jacques ! sur eux !* (1).

Faxardo et le corrégidor de Murcie se distinguent aussi par une bravoure étonnante. Ces troupes de Murcie et de Lorca se battent si valeureusement, qu'elles enfoncent encore

---

(1) Cri de guerre qui répond à notre *Mont-joie Saint-Denis*, mot fameux dans l'Histoire de France, et dont l'usage date du règne de Louis-le-Gros.

une fois les légions moresques. Les chevaliers grenadins, loin de plier, résistent et soutiennent ce second choc avec autant d'intrépidité que le premier. C'est alors que l'impétueux Alabès déploie toute sa valeur et parvient à railier ses bataillons épars. Il revient à la charge et recommence le combat. L'action devient alors des plus chaudes ; le sang coule de toutes parts : la terre est par tout jonchée de morts et de mourans. Le tumulte de la bataille, les cris du désespoir, les plaintes de la douleur, les nuages de poussière qui obscurcissent l'air, rien ne peut arrêter l'acharnement opiniâtre des deux armées rivales ; rien ne peut résister au glaive rapide du vaillant Alabès : il porte par tout après lui la désolation et la mort. Faxardo, surpris lui-même de la valeur de ce maure audacieux, fond sur lui si rapidement que l'Alabès s'étonne à son tour. Mais la peur n'avait aucun pouvoir sur son ame ; ferme comme une colonne, il soutient les efforts héroïques de Faxardo, il lui porte de grands coups de lance, dont l'alcaïde se serait ressenti sans son armure. A la fin Malique Alabès, après avoir épuisé toutes ses forces et s'être

couvert de gloire dans cette lutte mémorable, va succomber et reconnaître Faxardo pour son vainqueur. Mais l'invincible Espagnol dont la lance venait de se rompre, met soudain l'épée à la main et fond de nouveau sur son adversaire avec tant d'impétuosité qu'il ne lui donne pas le tems de brandir sa lance. Le maure saisit son cimeterre et le lève sur la tête de Faxardo ; mais le brave Alcade, aveuglé sur son propre danger, se couvre de son écu ; il attaque encore une fois Malique Alabès, lui décharge un coup vigoureux sur son bouclier qu'il échancre, et de sa main gauche le saisit avec tant de violence qu'il est presque désarçonné. Malique Alabès, le voyant si près de lui, vise son coup à la tête, et il aurait infailliblement tué Faxardo, si celui-ci n'eût eu la présence d'esprit de le parer. Le maure se sent alors chanceler sur son cheval blessé et que la perte de son sang affaiblissait de plus en plus ; il s'élance à terre : mais soudain il est cerné par les fantassins de Lorca qui le maltraitent. Faxardo, à la vue du guerrier maure réduit à cette extrêmité, saute de cheval, s'empare de sa personne et le fait enlever de la mêlée

qui se poursuivait toujours avec acharnement.

Les Maures n'appercevant plus leur capitaine, commencent à perdre courage et à fuir. Abidbar sort aussitôt du champ de bataille, monte sur une éminence, et promène ses regards sur les débris errans de son armée. Il descend et revole au combat, comme un lion en fureur. « Qu'attends-tu, lui disent quelques-uns de ses soldats ? Nous avons perdu tous nos chefs, et l'alcaïde de Vera, Malique Alabès est prisonnier. » Abidbar, perdant tout espoir, fait sonner la retraite. A ce signal de détresse, les Maures effrayés prennent la fuite avec leur général et se sauvent en désordre sur le mont Aguadéras. Les Espagnols se mettent à leur poursuite et les harcèlent jusqu'à la fontaine de Pulpi, près de Véra.

Ce fut le jour de St.-Patrice que les Chrétiens remportèrent cette victoire signalée dont Lorca et Murcie célèbrent depuis l'anniversaire. Les vainqueurs revinrent à Lorca chargés de trophées. Faxardo emmena avec lui le capitaine Malique Alabès : il voulait le faire entrer

par le guichet de son jardin ; mais celui-ci lui dit avec fierté : « Je ne suis pas un homme vil et ordinaire pour entrer par ce passage obscur : la porte royale de la ville doit s'ouvrir pour moi. » L'alcaïde de Véra s'étant obstiné à insulter son vainqueur, l'irrita au point que Faxardo lui donna la mort. Telle fut la fin de ce fameux chef. Il périt dans cette journée douze alcaïdès Alabès : huit cents maures restèrent sur le champ de bataille. Les espagnols ne perdirent que quarante hommes et n'eurent que deux cents blessés.

Abidbar avait pris la fuite avec les débris de son armée : en arrivant à Grenade, le roi le fit décapiter pour n'avoir pas eu le courage, en sa qualité de général, de mourir les armes à la main. Telle fut l'issue de la bataille des Alporchones. Pour perpétuer la mémoire de cette journée, on composa cette ancienne romance. ( 1 )

---

(1) Que d'instrumens belliqueux j'entends retentir à Grenade, dans les quartiers des Gomèles, à la porte d'Abidbar ! Ce vaillant capitaine, impatient de faire

Reprenons maintenant l'ordre chronologique des rois maures de Grenade. Aben-

---

incursion dans les champs de Lorca, fait assembler un grand nombre de Maures aguerris. Trois alcaïdes partent avec lui ; ce sont Almoradi de Guadix, issu du sang royal ; Abénazis, natif de Baëça, et le valeureux Alabès de Véra. Tous se rendent à Véra pour prendre un parti, et ils conviennent entr'eux de piller les environs de Carthagène. L'Alabès est nommé leur général. Douze autres alcaïdes, qu'il est inutile de nommer, viennent aussi se joindre à eux. On donne le signal ; les Maures dirigent leur marche vers la fontaine de Pulpi et le port de los Peynes. Ils fondent en furieux dans les champs de Carthagène, et font beaucoup de prisonniers sur les Chrétiens. La côte de Saint-Ginès et de Pinatar n'est pas à l'abri de leurs ravages. Après avoir fait un grand butin, ils reprennent le chemin de Véra ; et, arrivés au Pontaron, ils délibèrent s'ils passeront par Lorca, ou s'ils longeront la côte maritime. L'Alabès propose de prendre le chemin de Lorca, pour insulter cette ville de peu de valeur. Son avis est adopté ; on marche droit sur Lorca. A cette nouvelle, Lorca et Murcie vont à la rencontre des Maures, ayant à leur tête le commandant d'Alédo, appelé *Lizon*. Ils les atteignent auprès des Alporchones. Les Maures, qui se sentent en force,

Ozmin, comme nous l'avons dit, fut le dix-septième. Il perdit ses états en 1453 après un règne de huit ans.

Le dix-huitième roi de Grenade fut ce même

---

continuent leur marche. Un des principaux chevaliers chrétiens, nommé *Quinonéro*, natif de Lorca, tombe dans leurs mains. L'Alabès, voyant l'ennemi s'approcher, dit à son captif :

« Quinonéro ! Quinonéro ! dis-moi la vérité ; un preux chevalier comme toi ne sait point mentir. Quels sont ces drapeaux que je vois flotter près de ce champ d'oliviers ? »

« Seigneur, répond Quinonéro, ce sont Lorca et Murcie ; oui, Lorca et Murcie, vous dis-je. Elles ont à leur tête le brave commandant d'Alédo, issu du sang royal de France. La cavalerie qu'il mène avec lui ne respire que les combats. »

« Il aura beau faire, lui réplique l'Alabès courroucé, il ne passera pas le Rambla ; mais si, pour notre malheur, la fortune le voulait ainsi, ô Allah ! quel présage sinistre pour nous !

« Alors se présente à leurs regards l'alcade de Lorca, nommé *Faxardo*, dont la troupe est impatiente de combattre. Au premier choc, il passe le Rambla, et les Maures, malgré leur nombre, se voient presque forcés de céder. L'Alabès, irrité du

Ismaël qui détrôna Aben-Ozmin. Cet Ismaël regna douze ans et mourut en 1475.

Le dix-neuvième s'appella Muley-Hazen,

---

succès de son ennemi, fond sur les Chrétiens, et en fait un horrible carnage. Ceux-ci, loin de se décourager, reviennent à la charge avec tant de fureur que les Maures sont à la fin mis en déroute. Abidbar, ne pouvant sauver de son armée que trois cents cavaliers, s'enfuit avec eux par le mont Aguaderas. Faxarde fait l'Alabès prisonnier, et enlève aux Maures leur riche butin. Abidbar arrive à Grenade, où le roi lui fait donner la mort. »

On voit dans Huet que les Arabes portèrent en Afrique le goût des romans, et que les Africains eux-mêmes y étaient adonnés. « Lorsque les Espagnols, » ajoute cet auteur, reçurent le joug des Arabes, » ils reçurent aussi leurs mœurs et la coutume de » chanter les vers d'amour, et de célébrer les actions » des grands-hommes. Il ne paraît pas, dit-il en- » core, que les ouvrages en rimes eussent cours » en Europe avant l'entrée de Tharik et de Mousse en » Espagne; et l'on en vit quantité dans les siècles » suivans. » On est forcé de conclure de-là que c'est des Arabes-Maures que les Espagnols ont reçu le goût des romans et l'usage de ces récitatifs qu'ils appellent encore *romances*.

fils d'Ismaël. Il eut un fils nommé *Boadillin*; et, suivant la chronique arabe, il eut en outre un fils naturel nommé *Muça*, dont la mère n'était qu'une captive chrétienne; il eut aussi un frère connu sous le nom de *Boadillin*. Les chevaliers de Grenade conçurent du jeune prince son fils légitime, une si haute espérance, que plusieurs d'entr'eux, qui avaient des démêlés avec le monarque son père, le proclamèrent roi de Grenade. Ce fut pour cette raison qu'on le nomma le *roi Xico* ou le *petit roi*. D'autres chevaliers embrassèrent le parti du roi son père. Ainsi l'on vit régner à-la-fois dans Grenade deux rois, le père et le fils; aussi ne se passait-il pas de jours qu'il ne se commît quelques meurtres, suscités par les puissantes factions de chacun de ces monarques. C'était ainsi que le royaume était gouverné, et la guerre contre les Chrétiens ne s'en poursuivait pas moins. Le père du roi Boadillin faisait toujours sa résidence à l'Alhambra, et son fils habitait l'Albaycin. Pendant l'absence de l'un, l'autre prenait les rênes du gouvernement. C'est cependant au père que Grenade doit la plus

grande partie des merveilles qui l'embellissent.

Ce prince, riche, puissant et ami des arts, donna au palais de l'Alhambra toute la magnificence qu'on y voit aujourd'hui. Ces beaux portiques, incrustés d'or et d'azur, morceaux d'architecture magnifiques et précieux ; cette fameuse tour de Gomarès, d'où l'on découvre toute la ville de Grenade et ses environs ; cette fontaine superbe dont l'immense cuve de marbre est soutenue par douze lions d'albâtre ; cette tour pavée en mosaïque (1) ; ce grand réservoir avec ses citernes si fameuses ; ce vaste parc, aujourd'hui infesté de cerfs et de lapins ; tous ces monumens sont de Muley-Hazen. On compte encore parmi les grands

(1) Cette mosaïque arabe consistait en un assemblage d'*azulejos*, c'est-à-dire, de petits carreaux de faïence diversement et artistement coloriés. On fabrique à Fez des carreaux et des briques en faïence, vernissés de différentes couleurs. On s'en sert pour paver les appartemens et lambrisser les murs ; ce qui donne aux maisons un air de fraîcheur et de propreté qu'elles n'ont pas dans le reste de l'empire de Maroc.

travaux de ce prince, les deux célebres maisons de plaisance ou palais d'été. Le premier, bâti sur le côteau de Ste-Hélene, réfléchit sa façade dans les eaux du Xenil ; le second plus somptueux est baigné par le Darro, et porte le nom de Généralife (1). Le roi y avait un jardin délicieux, coupé d'allées de myrtes, planté d'une foule d'arbres aussi agréables à la vue qu'au goût, et décoré de fontaines d'albâtre sculptées avec le plus grand art. Le château, dont les balcons et les fenêtres étaient dorés, renfermait de vastes appartemens. Dans la salle principale, on voyait les portraits de tous les rois maures jusqu'au roi régnant, et dans une autre, les représentations des batailles livrées contre les Chrétiens.

Ce fut pour connaître ces chefs-d'œuvres, ces monumens glorieux de la ville de Grenade,

---

(1) Il est vraisemblable que les Espagnols ont défiguré ce mot, et qu'au lieu de *Xeneralife*, les Maures auront appelé cette maison *Dgené-Latife*, qui veut dire *Jardin agréable*. ( Note extraite des *Recherches historiques sur les Maures*. )

que le roi D. Juan I (1), voyageant un jour sur les bords du Xenil, adressa ce discours au maure Abénamar :

« Abénamar ! Abénamar ! enfant basané de la brûlante Afrique, sais-tu que le jour de ta naissance a donné lieu à de grands pronostics ? Un calme profond régnait sur les ondes, et la lune entrait dans son croissant. Un Maure, qui naît sous de pareils signes, ne doit jamais déguiser la vérité ».

ABÉNAMAR.

« Je suis fils d'un Maure et d'une captive Chrétienne; je ne mentirai jamais, dût-il m'en coûter la vie. Dès mes plus tendres ans, ma mère, en me peignant le mensonge sous les couleurs les plus odieuses, me recommandait toujours de dire la vérité. Interroge-moi donc,

---

(1) Ce prince succéda à son père Henri II en 1379, n'étant âgé que de vingt-un ans, et épousa Eléonore d'Aragon, fille de Pierre II, roi d'Aragon. Il disputa pendant long-tems la couronne de Portugal au roi Jean I; mais il fut obligé d'y renoncer après la perte de la bataille d'Aljubarrota en 1385.

grand roi ! je vais te répondre avec toute la candeur de l'enfance. »

D. JUAN.

« Je te sais bon gré de ta franchise. Quels sont ces châteaux qui s'élèvent si pompeusement dans les airs ?

ABÉNAMAR.

« C'est l'Alhambra, seigneur, et sa Mosquée dont les portiques sont d'un travail merveilleux. Cet autre château que tu vois là-bas, c'est le généralife dont le parc enchanteur n'a point de rival. Apperçois-tu plus loin cette grande forteresse ? Ce sont les Tours Vermeilles. »

D. JUAN.

« Grenade ! Grenade ! si tu voulais m'épouser, je te donnerais en dot Seville et Cordoue. »

GRENADE.

« Je suis mariée, roi Don Juan ! oui mariée, et n'ai pas envie d'être veuve. Le Maure qui me possède, me chérit et me comble de bienfaits. »

Telles étaient la magnificence et la splendeur que la ville de Grenade étalait dans ses édifices, et sur tout dans son Alhambra. Le roi Muley-Hazen était si riche, et si heureux dans tout ce qu'il entreprenait, qu'après le Grand-Seigneur, il passait pour le prince le plus puissant des Dynasties Musulmanes. Mais cette prospérité n'eut qu'une lueur passagère; car la fortune jalouse se déclara contre lui et le précipita de son trône, comme nous le verrons par la suite.

---

## CHAPITRE III.

*Lettre du grand-maître de* Calatrava (1), *dans laquelle il demande au roi Boadillin la permission de se mesurer avec quelques-uns des chevaliers de sa cour, pendant les réjouissances célébrées à Grenade pour son avénement au trône.*

MULEY-HAZEN, comme nous l'avons dit, avoit composé sa cour des chevaliers les plus recommandables par leur valeur et par leur naissance. Lorsque son fils Boadillin eût

(1) L'ordre de Calatrava fut institué en 1158 par Raimond Fitero, abbé, et Diego Velasco, religieux, l'un et l'autre de l'ordre de Cîteaux, qui rassemblèrent des troupes, et firent vœu de défendre Calatrava (ville de la Castille-Nouvelle sur la Guadiana) contre les Maures, qui la menaçaient d'un siége. Le roi Sanche II en fut si satisfait, qu'il

atteint l'âge de puberté, il s'éleva plusieurs différends, entre les deux souverains. Les chevaliers, mécontens du père pour quelques actes injustes, proclamèrent son fils roi de Grenade. D'autres se rangèrent du parti du vieux monarque. L'état, quoique déchiré par les factions ennemies, n'en fut pas moins sagement gou-

---

donna la ville et tout son territoire à l'abbé et à son ordre, sous le nom de Chevaliers. Ils prirent la croix rouge sur leur habit, et le pape Alexandre III confirma leur institution. (*Annales d'Espagne et de Portugal*, par Alvarez de Colmenar.) Le titre de grand-maître de cet ordre fut affecté en 1522 à la couronne de Castille, par Adrien VI qui donna une bulle pour rendre cette charge héréditaire, d'élective qu'elle était auparavant. L'habit de cérémonie est un grand manteau blanc, sur lequel il y a du côté gauche une croix rouge fleurdelisée. Les chevaliers portent pour armes la croix d'ordre, qui est de gueules en champ d'argent, avec deux entraves de sable au pied de la croix. Depuis l'an 1540 qu'ils ont eu la permission de se marier, ils ne font, comme les chevaliers de Saint-Jacques, que les vœux de pauvreté, d'obéissance et de chasteté conjugale, et le quatrième qui est de défendre l'*Immaculée Conception* de la S. V. (*Hist. des Ordres monastiques*, etc.)

verné; car celui qui prenait le plus de part à la chose publique était le roi Boadillin. Quant à Muley-Hazen, il s'embarrassait fort peu de régner, sachant d'ailleurs qu'il avait dans son fils un héritier présomptif, considération qui le portait souvent à fermer les yeux sur ses actes arbitraires.

L'avénement de Boadillin au trône forme une époque remarquable dans les annales de Grenade, sur tout par les magnifiques réjouissances dont cette ville fut longtems le théâtre. Il ne se passait pas de jours que l'on n'y célébrât de nouvelles fêtes. Les chevaliers qui avaient le plus coopéré au couronnement du jeune roi, les Abencerrages, les Gomèles et les Maças en faisaient tous les honneurs. Dans l'intervalle de ces fêtes, le grand maître de Calatrava, D. Rodrigue Tellès Giron, apparut à la tête de ses troupes et ravagea la délicieuse plaine de Grenade. Non content d'y avoir fait plusieurs prises importantes, il voulut savoir s'il y avait dans Grenade des chevaliers assez braves pour courir avec lui quelques lances. Instruit par la renommée des fêtes que l'on célébrait dans cette ville pour la

nouvelle élection du roi Boadillin, il lui député son écuyer avec un message. Ce prince environné des chevaliers ses amis, se livrait aux plaisirs dans le magnifique palais du Généralife. On introduit l'envoyé espagnol ; après une salutation profonde, il remet au roi la lettre de D. Rodrigue son maître. Le monarque ordonne qu'on la lise à haute voix : elle était ainsi conçue :

« Puissant Seigneur ! que ta Hautesse jouisse long-tems en paix de la nouvelle couronne que tu viens de recevoir pour prix de ta bravoure ! Malgré la différence de nos religions, je ne t'en témoigne pas moins mon plus vif intérêt ; mais j'aime à me persuader que, par un effet de la providence divine, toi et tes sujets ouvrirez à la fin les yeux à la lumière et vous convertirez à la foi chrétienne. Informé des fêtes pompeuses que Grenade prépare pour célébrer ton heureux avénement au trône, j'ose te demander une grâce, celle de me permettre de joûter avec un, deux, trois ou quatre chevaliers de ta cour. Il est juste qu'ils participent à l'allégresse universelle, et qu'ils déployent dans cette circonstance glorieuse

leur valeur éprouvée ; je les attends au *Gros Frêne*, aux portes de la ville. J'aménerai avec moi autant de Chrétiens que tu m'enverras de tes Maures pour ce noble combat. Je baise tes mains royales ».

D. Rodrigue, *grand-maître de l'ordre de Calatrava.*

Transporté de joie à la lecture de cette lettre, le roi regarde ses chevaliers, et, remarquant sur leurs physionomies expressives l'impatience de répondre au défi de l'Espagnol, il leur demande s'il ne leur paraît pas prudent d'y réfléchir. Tous répondent à l'envi qu'il y va de leur honneur, qu'un refus les ferait passer pour de lâches chevaliers et les couvrirait de honte. Leur unique embarras était de savoir quels champions ils désigneraient, et quel en serait le nombre : cependant ils déterminèrent qu'il n'en pourrait sortir qu'un à la fois, et qu'ils ne combattraient que successivement. Après de longues contestations, pour connaître celui qui partira le premier, ils sont tous d'avis de s'en rapporter à la voie du sort et de mettre dans une urne d'argent les noms de douze

chevaliers. Le premier billet devait nécessairement indiquer le premier combattant. Les chevaliers dont les noms suivent, se font inscrire :

Mahomet Abencerrage, Malique Alabès, Mahomet Almoradi, Mahomet Vanéga, Mahomet Gomèle, Mahomet Zégri, Muça, Mahomet Muça, Albayaldos, Abénamar, Almadan et Gazul.

On mêle dans le vase les noms de ces douze braves. La reine tire un billet ; on le déroule et on y lit le nom de Muça. Que l'on juge de la joie de ce chevalier ! mais il n'en est pas de même des autres à qui le bonheur de Muça fait ombrage. Leur noble jalousie se contraint à peine ; car tous brûlent d'éprouver leur valeur contre celle du grand-maître de Calatrava. Ils représentent à l'heureux Muça qu'il serait plus raisonnable de sortir quatre contre quatre ou six contre six ; mais Muça ne voit dans ces observations qu'un piège et maintient ses droits avec fermeté. Le roi répond sur le champ au grand-maître de Calatrava. L'écuyer part et remet à D. Rodrigue la lettre du roi Boadillin, qui était ainsi conçue :

« Valeureux grand-maître de Calatrava ! tes vertus font éclater malgré toi la noblesse de ton sang, et les félicitations que tu m'offres sur mon avénement au trône ne peuvent partir que d'un cœur généreux et magnanime. Aussi me fais-je un devoir de t'accorder, comme à un véritable ami, tout ce que tu me demandes; et je jure que je te rendrai tous les services qui dépendront de moi. Je te sais bon gré de ce que tu veux coopérer à l'embellissement de la fête, en appelant, avec tant de courtoisie, mes chevaliers au combat dans la plaine de Grenade. Ils auraient bien désiré tous se mesurer avec toi; mais pour écarter tout sujet de jalousie, ils ont tiré au sort, et le sort est tombé sur mon frère Muça. Demain il se trouvera au rendez-vous indiqué, à condition que les Chrétiens respecteront sa personne. J'aime à me persuader que ce combat sera d'autant plus brillant qu'il sera soutenu par d'aussi braves chevaliers. Nos dames monteront aux tours de l'Alhambra et contempleront ce spectacle de leurs balcons dorés. Compte sur ma bienveillance. »

BOADILLIN, *Roi de Grenade.*

Le grand-maître de Calatrava, satisfait de la réponse flatteuse du roi, bat toute la nuit en retraite et enjoint à ses troupes de se tenir sur leurs gardes en cas de surprise. Dès la pointe du jour, il s'approche de la ville, accompagné seulement de cinquante chevaliers. Avant de quitter son armée, il lui avait recommandé de voler à son secours dans le cas où les Maures useraient de perfidie. Il arrive au *Gros-Frêne* et attend Muça son adversaire.

---

## CHAPITRE IV.

*Combat entre Muça et le Grand-Maître de Calatrava.*

APRÈS le départ de l'écuyer de D. Rodrigue avec la lettre du roi Boadillin, les chevaliers Maures conversèrent sur différens sujets. La reine et les dames de la cour voyaient le combat avec inquiétude ; elles connaissaient et redoutaient beaucoup l'adresse et la valeur du grand-maître de Calatrava : mais celle à qui l'acceptation du défi causait le plus d'alarmes était la belle et intéressante Fatima, de la maison des *Zégris*, qui aimait en secret le vaillant Muça. Ce chevalier, loin de répondre à sa flamme discrète, adorait la charmante Daraxa, fille d'Hamet Alabès, et se signalait pour elle par mille exploits éclatans. Mais hélas ! à son tour il n'en était point aimé : cette belle maure avait donné son cœur à Aben-

Hamet, chevalier Abencerrage de la plus grande valeur, qui seul avait su lui plaire et lui faisait assidûment sa cour.

Revenons à Muça. Pendant la nuit, ce brave chevalier dispose tout pour la lutte du lendemain, et la belle Fatima lui envoie par un de ses pages un pennon (1) pour sa lance. Cet étendard aux couleurs verte et brune, était orné de riches broderies d'or et parsemé des chiffres F F, lettres initiales du nom de Fatima. Le page le remet à Muça et lui dit :

« Valeureux Chevalier, Fatima, mon auguste maîtresse, vous salue et vous supplie pour l'amour d'elle d'attacher à votre lance ce pennon qu'elle m'a chargé de vous présenter. En le portant au combat qui se prépare, vous lui ferez, je vous le jure, le plus vif plaisir. »

Muça le reçoit avec respect et avec galanterie, malgré son attachement sincère pour Daraxa.

« Ami, repond-il au page, tu peux dire à

(1) Flamme ou étendard en pointe, que les chevaliers du moyen âge portaient autrefois à leurs lances.

la belle Fatima que je suis très-sensible au présent dont elle veut bien m'honorer. Je désirerais que mon faible mérite pût en égaler la valeur inappréciable. Cependant puisse le grand Allah exaucer les vœux que je fais d'être à jamais l'esclave de celle qui me l'envoie! J'attacherai ce pennon à ma lance et j'entrerai au combat, persuadé qu'avec un tel signe la victoire ne peut m'être infidèle. »

Le page s'en retourne plein de joie; et, arrivé chez Fatima, il lui rapporte les paroles du vaillant Muça. La belle maure contient à peine ses transports à un récit qui flatte son amour-propre et sa tendresse.

A peine l'aube du jour commençait à blanchir l'horison que Muça, déjà armé de pied en cap, se dispose à voler au combat; il envoie dire au roi qu'il est prêt. Ce prince se lève aussitôt et fait sonner dans l'Alhambra les trompettes et les clairons aigus. Au bruit de cette musique guerrière se rassemble un grand nombre de chevaliers, instruits d'avance du motif de cette annonce matinale. Le roi se revêt de ses habits de gala, qui consistaient en une marlotte de drap d'or, étincelante de perles

et de diamans. Il donne ordre ensuite à deux cents chevaliers, richement vêtus, d'accompagner Muça son frère, pour lui porter secours dans le cas où sa vie serait en danger. Ils obéissent, et tous partent ainsi de Grenade avec le plus grand appareil.

Le soleil lancait encore obliquement sur la terre ses rayons naissans, lorsque le roi Boabdillin sortit avec sa cavalerie par la porte de Bibalmaçan. Il avait à ses côtés son frère Muça et quelques-autres chevaliers de sa cour. La parure de ces deux princes était magnifique. Les chevaliers, qui formaient son cortège, n'étalaient pas moins de pompe et de luxe : leurs boucliers ornés de chiffres et de devises, et les pennons de leurs lances qui ondulaient dans les airs, présentaient un spectacle superbe. Ils avaient à leur tête Mahomet Alabès, valeureux chevalier, doué par la nature d'une beauté mâle, et qui avait pour amante la belle Cohaïda. Ce brave capitaine portait sur son bouclier un large ruban brun, et pour emblême une Couronne d'or avec cette devise : *de mon sang ;* ce qui signifiait qu'il descendait de ce fameux roi Almo-Habès qui avait péri de la main même

de l'infâme D. Sanche. La même couronne brillait aussi sur le pennon de sa lance.

Ce cortège majestueux, formé en deux quadrilles, s'avance vers le grand-maître de Calatrava, qui attendait son adversaire avec cent cinquante chevaliers de la meilleure tenue. A peine le roi est arrivé qu'on entend retentir dans la vaste plaine de Grenade les clairons sonores, auxquels répondent les trompettes éclatantes du chevalier espagnol. Les Chrétiens et les Maures s'arrêtent et s'admirent de part et d'autre; mais le valeureux Muça qui ne soupire qu'après l'instant de se mesurer avec son illustre rival, en demande la permission au roi son frère, et prend ensuite congé de ce prince avec un air à la fois gracieux et noble. Le sentiment de son propre courage animait sa démarche altière. Sur un pourpoint orné de riches fourures, il portait une cotte d'armes très-fines appelée *Jazérine*, et par-dessus une forte cuirasse, doublée de velours vert. Cette armure était encore recouverte d'une marlotte de même étoffe, brodée en or, et sur laquelle étaient dessinés plusieurs D D aussi en or, que le Maure avait fait

tracer en caractères arabes, étant les lettres initiales de Daraxa sa maîtresse. Son turban était vert ; le dessin de ses broderies offrait des rameaux d'or entrelacés de plusieurs D D. Le bouclier qu'il portait avait été fabriqué dans Fez : il était traversé d'un large ruban vert, et au milieu brillait une image symbolique, représentant *la main d'une vierge qui presse un cœur d'où s'échappent quelques gouttes de sang*, avec cette devise : *Il mérite davantage*. Le chevalier Muça avait un port et un maintien si noble, il était d'ailleurs si richement vêtu, qu'il captivait l'admiration et l'amitié de tous ceux qui le regardaient.

A sa vue, le grand-maître de Calatrava reconnait aisément que c'est le chevalier avec lequel il doit se mesurer. Il ordonne sur le champ à ses guerriers de rester spectateurs immobiles, même dans le cas où sa vie aurait des dangers à courir ; il marche ensuite à la rencontre du brave Muça. D. Rodrigue portait une superbe armure que recouvrait une robe de velours bleu, brodée en or : son bouclier était vert sur un champ blanc. On y voyait peinte une croix rouge, signe révéré qui brillait aussi

sur sa poitrine. Son beau cheval était gris-pommelé. A sa lance flottait un pennon à croix rouge, au bas de laquelle on lisait cette devise : *Pour Elle et pour mon Roi.* Le maintien imposant du chevalier espagnol excitait l'admiration et le respect. Quant le roi l'apperçut, il dit aux officiers qui l'accompagnaient : « Ce n'est pas sans raison que ce chevalier chrétien jouit d'une si haute renommée ; car on voit étinceler sur toute sa personne le feu du courage. »

Les deux chevaliers s'approchent ; et, après s'être mutuellement contemplés, Muça porte le premier la parole : « En verité, valeureux chevalier, votre extérieur justifie bien tout ce que l'on publie de votre magnanime courage. Votre monarque doit se regarder comme très-heureux de posséder à sa cour un aussi brave chevalier. D'après l'éclat de votre célébrité, c'est pour moi une faveur inappréciable, que de pouvoir entrer en lice avec vous ; car si le grand Allah veut que je revienne triomphant, l'honneur le plus insigne rejaillira sur moi et sur toute ma famille : si au contraire je suis vaincu, il me semble

que je regretterai moins de l'avoir été d'un aussi preux chevalier. »

« Brave guerrier, répartit D. Rodrigue avec politesse, la réponse que j'ai reçue hier du roi m'apprend que vous vous nommez Muça. La gloire de ce nom n'est pas moins fameuse que celle que vous voulez bien attribuer au mien. Vous êtes le frère du roi Boadillin et vous descendez de cet ancien et fameux capitaine Muça qui conquit jadis une grande partie de l'Espagne. C'est donc pour moi un insigne honneur que de me mesurer avec vous; et puisque tous deux nous soupirons après le moment de nous signaler, ne tardons pas davantage et remettons entre les mains de la fortune l'issue du combat singulier que nous allons entreprendre. »

A ces mots, le Maure, honteux de différer si long-tems le combat, assure son turban surmonté d'un casque d'acier très-fin, part comme l'éclair et fait faire à son cheval le tour de la place avec beaucoup de dextérité. Son exemple est suivi du grand-maître de Calatrava.

La reine et toutes les dames de la cour étaient aux tours de l'Alhambra, pour y voir de

leurs balcons ce combat intéressant. Fatima se trouvait auprès de la reine : elle était très-richement habillée de damas vert et brun, pareil à celui du pennon qu'elle avait envoyé à Muça, et sa robe était persemée de plusieurs M M grecques, lettres initiales du nom de son amant. Le roi voyant que les deux chevaliers faisaient le tour de la place et n'attendaient que le moment de commencer l'attaque, ordonne qu'on sonne des clairons. Ces instrumens retentissent, et soudain les trompettes espagnoles se confondent avec eux.

Le signal est donné. Tout-à-coup les deux concurrens s'élancent l'un sur l'autre avec fureur. Dans ce choc terrible, ils éprouvent déja mutuellement la vigueur de leurs bras. Cependant ni l'un ni l'autre ne bronche sur son coursier. Les lances se brisent, et le bouclier de Muça cède au fer de D. Rodrigue, qui, après avoir pénétré sa fine cuirasse, s'arrête à la jazérine sans le blesser. Muça, dans son impétuosité, perce aussi le bouclier de l'Espagnol, et son arme effleure même sa cuirasse. D. Rodrigue en eût infailliblement été blessé sans sa forte armure. Les deux che-

valiers prennent d'autres lances, et recommencent l'attaque avec une égale adresse. Cependant le cheval du grand-maître de Calatrava, quoiqu'excellent, ne valait pas celui de Muça pour la légèreté; aussi le chevalier chrétien ne pouvait-il porter à son adversaire des coups prompts et sûrs, vu la prestesse des mouvemens du coursier maure. Voyant que Muça, favorisé par le précieux animal qu'il montait, le chargeait avec vigueur, il ne cherche plus qu'à recourir à la force de son bras; il tierce donc sa lance, et attend de pied ferme son adversaire. Dès qu'il l'aperçoit tout près de lui, il se lève sur ses étriers, et lui darde sa lance avec une force athlétique. Muça veut se dérober au coup par un écart; mais son mouvement n'est pas assez rapide: la lance de D. Rodrigue l'atteint et perce son coursier. L'animal blessé se cabre, bondit et s'agite avec fureur. Le Maure, craignant alors pour sa vie, s'élance à terre; et, entraîné par l'excès de son courage, il cherche à couper les jarrets au coursier de son adversaire. Le grand-maître de Calatrava, aussi léger que le vent, se jette en bas de son

cheval, se couvre de son bouclier, et, l'épée nue à la main, fond impétueusement sur Muça. Ce Maure, tout écumant de rage d'avoir vu blesser son cheval, s'élançait aussi sur D. Rodrigue, le sabre levé. L'Espagnol, quoiqu'à pied, se défend en brave, et ses mouvemens rapides inquiètent beaucoup son rival. L'un et l'autre se portent des coups si violens, que leurs boucliers ne peuvent plus résister à la vigueur de leurs bras. D. Rodrigue, plus adroit et plus exercé que Muça au maniement des armes, lui décharge un coup de son épée. En vain le Maure cherche à le parer, l'Espagnol le blesse grièvement à la tête. Son panache et la moitié de son turban tombent à terre; et si son casque n'eût pas été d'une trempe excellente, sa plaie eût été beaucoup plus profonde. Muça est étourdi pendant quelques instans; mais bientôt il rappelle tout ce qui peut lui rester de courage, et de son sabre qu'il agite avec autant de souplesse que de force, il décharge sur son adversaire un coup vigoureux. D. Rodrigue a le bonheur de le parer; mais son bouclier est coupé par le milieu, et il reçoit au bras une légère blessure,

d'où il sort des flots de sang. Soudain le grand-maître de Calatrava s'enflamme de colère, et ne soupire plus qu'après la vengeance : il vise un second coup à la tête de Muça ; mais le Maure l'évite avec autant de dextérité que de bonheur. L'Espagnol baisse alors son glaive, et d'un revers blesse son adversaire à la cuisse, malgré l'épaisseur de sa cotte de mailles. C'est alors que les deux champions, devenus plus acharnés que jamais, se frappent réciproquement avec la plus grande animosité.

Le spectateur qui, dans ce moment, aurait regardé Fatima, aurait compris bien clairement qu'elle aimait Muça ; car à peine cette belle Maure vit-elle le rude coup que le grand-maître de Calatrava avait porté à son amant, qu'elle tomba évanouie ; tant étaient vives les alarmes que lui causèrent le danger de son cher Muça, et l'aspect de son cheval étendu mort sur le sable. La reine ordonne qu'on lui jette de l'eau sur le visage. Fatima entr'ouvre les yeux, soupire et dit d'une voix faible : « O Mahomet ! ayez pitié de moi. » Puis elle retombe en faiblesse. La reine la fit transporter dans ses

appartemens, pour qu'on lui prodiguât les plus grands soins. Xarifa, Daraxa et Cohaïda furent chargées de ce pieux office. Ces belles personnes étaient les amies dévouées de Fatima : elles employèrent avec tendresse mille remèdes bienfaisans pour la rappeler à la vie. Fatîma revint en effet de son évanouissement; et, dès qu'elle se sentit mieux, elle pria ses compagnes de la laisser reposer.

Celles-ci retournèrent auprès de la reine, toujours occupée du combat, qui dans ce moment était plus acharné que jamais. L'avantage néanmoins penchait du côté du grand-maître de Calatrava, qui montrait autant d'adresse à manier les armes que Muça de courage. Ce dernier ne s'était jamais déshonoré par aucun trait de lâcheté; et, dans cette occasion, il redoublait d'intrépidité. Cependant le sang coulait à grands flots de la cuisse de Muça. Ce brave Maure se sentait affaiblir. D. Rodrigue le remarque; et désirant de mettre fin à cette lutte opiniâtre et sanglante, il se décide à lier amitié avec Muça, non-seulement parce que ce héros était le frère du roi de Grenade, mais encore parce qu'il espérait le convertir à la

religion chrétienne. D. Rodrigue fit donc quelques pas en arrière, et lui dit :

« Il me semble, valeureux Muça, qu'un combat aussi acharné attristerait la solennité des fêtes. Si c'est ton plaisir, terminons-le ; j'y suis résolu, et tout m'y engage, ta valeur et ton auguste naissance. Ne crois pas cependant que ce soit la pusillanimité ou quelque autre motif semblable qui me détermine à te faire cette proposition, Non, non ; mon estime pour la bravoure, le prix que je mets à ton amitié, voilà les seules raisons qui me dirigent. »

Muça, plein d'admiration pour la grandeur d'âme de D. Rodrigue, lui répond : « Je sens, intrépide chevalier, que tu ne veux quitter le champ de bataille que parce que tu me vois hors d'état de te résister ; et puisque mon malheur te touche, j'accepte sans rougir la faveur que tu me fais, non que je ne sois encore tout prêt à remplir jusqu'au dernier moment les devoirs d'un chevalier : mais j'aspire à m'unir étroitement avec un héros tel

que toi. Je te jure donc amitié jusqu'à la mort. »

Il dit, et jetant son cimeterre, il court embrasser D. Rodrigue qui s'abandonne aux mêmes transports. L'espagnol savait bien que cette amitié procurerait un grand bien à la chrétienté. Le roi et tous les spectateurs, étonnés de cette scène attendrissante, ne peuvent en deviner la cause. Mais, dès que ce trait de générosité est publié dans l'enceinte, le roi avec six de ses chevaliers sort à la rencontre du grand-maître de Calatrava. Ils se font réciproquement de grandes politesses. Néanmoins on lisait dans les yeux du roi que cette liaison de D. Rodrigue avec son frère lui faisait ombrage. Ce prince donne ordre que l'on rentre dans Grenade pour panser les blessures de Muça, et c'est ainsi que se séparèrent les deux chevaliers, dont l'amitié naissante commençait à se resserrer de plus en plus.

Telle fut l'issue de ce combat mémorable. Le roi, de retour à Grenade, s'entretint beau-

coup de cet événement extraordinaire, et sur tout de la valeur du grand-maître de Calatrava, qui était en effet l'ornement de la chevalerie espagnole.

D. Rodrigue quitta la plaine de Grenade, théâtre où il venait de se signaler, et se retira avec ses troupes, en emmenant avec lui toutes ses prises.

---

## CHAPITRE V.

*Fêtes et danses à l'Alhambra. Rixe entre Muça et l'Abencerrage Aben-Hamet.*

L'AVANTAGE de n'avoir pas été vaincu par le grand-maître de Calatrava releva beaucoup la gloire de Muça. Ce maure rentra dans Grenade par la porte d'Elvire, marchant à côté du roi son frère, et accompagné des chevaliers les plus distingués de la ville. Dans toutes les rues, le peuple s'empressait d'accourir sur leur passage; toutes les fenêtres étaient garnies de spectateurs qui félicitaient Muça de l'issue glorieuse de son combat avec D. Rodrigue. Dès qu'ils furent arrivés au palais de l'Alhambra, le roi manda un homme consommé dans l'art d'Avicenne; on remit Muça entre ses mains savantes; et au bout d'un mois, ce chevalier fut guéri de ses blessures.

Dès que Muça se vit tout-à-fait rétabli, son premier devoir fut d'aller baiser les mains du roi Boadillin son frère, et il reçut les félicitations de toute la cour. Mais la dame à qui sa présence faisait le plus de plaisir, était la belle Fatima, qui l'aimait tendrement quoique sans retour. La reine fit asseoir Muça auprès d'elle, l'interrogea sur l'état de sa santé et lui demanda ce qu'il pensait de la bravoure du grand-maître de Calatrava? « Madame, lui répondit le maure, si ce chevalier n'a point son égal en valeur, il ne l'a pas non plus en générosité : c'est par une faveur insigne qu'il a arrêté le cours du combat, pour m'arracher à la mort. Je jure par Mahomet de ne jamais oublier un tel bienfait. »

« Que Mahomet le confonde, répartit Fatima, pour les vives alarmes qu'il nous a causées et à moi sur tout qui n'étais occupée que de toi. Oh Muça! quand je vis tomber ton turban et ton panache au coup dont il t'avait frappé, je sentis mon sang se glacer dans mes veines; mes genoux se dérobèrent sous moi et je tombai pâle et sans connaissance. »

A ces dernières paroles, le visage de Fa-

tima se colora d'une teinte vermeille; ce qui convainquit tout le monde qu'elle aimait le valeureux Muça. Ce chevalier lui répondit : « Je suis au désespoir, madame, que ma position fâcheuse ait alarmé votre sensibilité : je vous jure, et j'en prends Allah à témoin, que jamais je n'effacerai de ma mémoire une aussi grande marque d'intérêt. » A ces mots, il tourna ses yeux vers Daraxa avec tant d'expression que leur muette éloquence indiquait assez qu'il l'adorait : mais cette dame baissait la vue et restait immobile.

L'heure du festin sonne; le roi s'assied à table avec tous les chevaliers de sa cour ; on entend les accords d'une musique délicieuse. Une *zambra* ou danse moresque devait terminer ce banquet splendide. Parmi les chevaliers convives, on remarquait quatre Vanégas, quatre Almoradis, deux Alhamars (1), huit Gomèles, six Alabès, douze Abencerrages, quelques Aldoradines (2), Abenamar et Muça. Ils jouissaient tous de la plus haute

---

(1) Ces chevaliers descendaient des rois de Fez.

(2) Et ceux-ci des rois de Maroc.

considération, et leur valeur célèbre leur méritait l'honneur d'être admis à la table du roi. La reine de son côté avait à la sienne plusieurs dames issues des maisons les plus distinguées du royaume, telles que Daraxa, Fatima, Xarifa, Cohaïda, Zayda, Sarracina et Alboraya, qui toutes étaient la fleur de Grenade en graces et en beauté. On y voyait aussi figurer la belle Galiana, fille de l'Alcaïde d'Almérie et parente de la reine. Le vaillant Abénamar en était amoureux et plusieurs fois il avait donné pour elle des carrousels (1) et rompu des lances.

Cependant l'allégresse la plus vive rayonnait sur tous les visages et les accords mélodieux des albogons (2), des doucines, des luths, des harpes et d'autres instrumens, retentissaient sous les voûtes de la salle. Les chevaliers s'entretenaient entr'eux et leur conversation roulait particulièrement sur le combat de D.

---

(1) Les carrousels, chez les Maures, consistaient dans la lance et dans des jeux de cannes et de bagues.

(2) Espèce de grande flûte ou haut-bois.

Rodrigue et de Muça. Ils ne pouvaient s'empêcher de prodiguer des louanges à la bravoure et à la générosité du chevalier espagnol. Ce juste tribut d'éloges faisait singulièrement ombrage au maure Albayaldos ; il aurait bien désiré que l'escarmouche eût un autre dénouement, tant il s'imaginait que la valeur du grand-maître de Calatrava ne pouvait être telle que le publiait la renommée. Il soutenait même qu'à la place de Muça il eût infailliblement remporté la victoire. Aussi avait-il résolu, la première fois que D. Rodrigue paraîtrait dans la plaine de Grenade, de lui proposer un cartel pour juger de son courage.

Les dames s'entretenaient aussi du combat et élevaient jusqu'aux nues la valeur et la belle contenance de Muça. Aben-Hamet contemplait Daraxa dont il était passionnément épris. Cette dame ne l'aimait pas moins autant pour ses grands exploits que pour sa bravoure et la haute considération dont il jouissait : il était grand alguasil (1) de Grenade, charge

---

(1) Officier de justice.

qui ne se donnait qu'à des personnes de marque et ne sortait jamais de la maison des Abencerrages Le vaillant Muça ne parlait que de l'amitié qui le liait avec le grand-maître de Calatrava : Daraxa l'occupait encore plus que tout le reste. Il était si émerveillé de la regarder, que bien souvent il ne paraissait point prendre part au festin. Le roi son frère l'en avertit et conçut dès-lors contre Muça beaucoup de jalousie; car il adorait aussi en secret Daraxa. Il lui avait même découvert sa flamme ; mais elle avait toujours été sourde à ses protestations d'amour, et ne faisait aucun cas de ses discours séduisans et artificieux. Mahomet Zégri avait aussi ses vues sur Daraxa. C'était un chevalier du plus grand mérite; et, quoiqu'il sût bien que Muça lui faisait la cour, il était loin de renoncer au succès de ses prétentions. Mais Daraxa n'avait les yeux fixés que sur l'Abencerrage Aben-Hamet. Alfaïma (ainsi s'appellait la reine) s'entretenait avec ses dames des chevaliers de la cour et se plaisait sur tout à parler des Abencerrages et des Alabès, maisons illustres qui lui étaient alliées.

Le banquet fini, on se met à danser. Le bal commençait à peine que l'on voit arriver dans la salle un page de Muça. Il portait un bouquet composé de roses et de jasmin. Le Maure fait une génuflexion profonde et va le présenter à Daraxa, en disant: « Muça, mon maître, vous salue et vous supplie de porter ce bouquet qu'il a composé lui-même; il vous prie aussi d'en considérer moins la valeur que le motif qui l'a dirigé en vous l'envoyant : car son cœur s'est identifié au parfum qu'il exhale.» Daraxa regarde la reine; et, ne sachant si elle doit prendre le bouquet ou le refuser, elle sent son visage se colorer tout-à-coup d'une rougeur pudique. La reine, témoin de son embarras, la considère en silence. Daraxa, craignant le reproche d'incivilité, accepte le bouquet, persuadée qu'elle ne compromet nullement son honneur, et que la manière dont elle avait agréé le présent, ne pouvait blesser l'amour de son cher Abencerrage.

Celui qui, dans ce moment, aurait observé la belle Fatima, se serait bientôt apperçu du chagrin que lui causait ce bouquet de Muça, envoyé à sa rivale. Néanmoins elle dissimula

de son mieux ; et, s'approchant de Daraxa, elle lui dit : « Vous ne pourrez pas disconvenir que Muça ne soit votre amant, puisqu'en présence d'un cercle aussi nombreux il vous a envoyé ce joli bouquet : vous l'avez accepté, et cela prouve bien que vous l'aimez aussi. » Piquée de cette observation inattendue, Daraxa lui répondit : « Chère Fatima, ne sois pas surprise si j'ai accepté ce cadeau galant ; ma volonté n'y entre pour rien ; j'ai craint plutôt de passer pour cruelle et dédaigneuse au milieu d'une cour aussi brillante. Car, si je n'eusse pas cru manquer à la bienséance, j'aurais mis le bouquet en pièces. »

Le roi commande le silence pour qu'on ouvre le bal, qui a lieu sur le champ. Abénamar danse avec Galiana, Malique alabès avec Cohaïda, Abindarraès avec la belle Xarifa et Vanéga avec Fatima. Alboraya a pour cavalier Almoradi, parent du roi ; la belle Sarracina figure avec un chevalier Zégri et la jolie Daraxa avec l'Abencerrage Aben-Hamet (1). En finissant la danse, au mo-

(1) Parmi la nation policée des Maures d'Espagne,

ment que ce dernier chevalier s'inclinait profondément, Daraxa lui remet le bouquet, en lui faisant une révérence gracieuse. Celui-ci le reçoit avec transport; car c'était à ses yeux une faveur inappréciable. Le valeureux Muça, pendant tout le bal, avait toujours eu les yeux attachés sur sa Daraxa ; mais, quand il la voit donner à son cavalier le bouquet qu'il lui avait envoyé, il entre dans une si grande fureur que, sans respect pour le roi ni pour les autres chevaliers qui remplissaient le sallon royal, il va trouver l'Abencerrage, et plein de trouble, il lui parle ainsi d'un ton altier : « Lâche et vil rejetton de Chrétiens, comment ose-tu accepter ce bouquet que j'avais moi-même offert ? Si je ne craignais de manquer au roi, je t'aurais déjà fait repentir de ta hardiesse. »

---

l'usage barbare de séquestrer les femmes de la société n'avait point prévalu. Elles pouvaient se trouver dans les assemblées avec les cavaliers de leur nation, et recevoir de leur part des hommages respectueux. Une galanterie décente et spirituelle n'était point interdite à Grenade; mais elle était plus en vogue dans cette cour que dans aucune autre.

Le brave Abencerrage, blessé de l'emportement de Muça et du peu d'égards qu'il avait pour leur ancienne amitié, lui répond avec colère : « L'homme qui prétend que je suis lâche et méprisable en a menti ; car je suis un preux chevalier; et après le roi mon maître, je n'ai point d'égal. »

A ces mots, les deux chevaliers mettent l'épée à la main. Le roi et les autres assistans se jettent entr'eux. Le roi, très-indigné contre son frère Muça qui était l'aggresseur, lui fit de vives représentations sur le scandale qu'il avait causé en sa présence, et lui ordonna de sortir sur le champ de la Cour. Muça lui repondit :

« J'obéirai ; mais peut-être un jour remarquera-t-on mon absence dans les combats contre les Chrétiens? Peut-être se demandera-t-on? où est Muça? » Il dit et il se prépare à sortir; mais il est retenu par les chevaliers, par les dames qui supplient le roi de se calmer et de révoquer en faveur de son frère son ordre fatal. Leurs prières sont efficaces : le roi Boadillin attendri accorde son

pardon et vient à bout d'opérer sa réconciliation avec l'Abencerrage.

Cette rixe appaisée, il s'en élève une autre plus dangereuse. Un chevalier, chef de la maison des Zégris, dit à l'Abencerrage Aben-Hamet : « Quand le roi mon maître a fait de justes reproches à son frère Muça, il n'a pas pris garde à ce que tu as dit, qu'après le roi tu n'avais point d'égal. Comme je sais que dans cette Cour il y a d'aussi braves chevaliers que toi, tu as eu tort d'avancer un tel propos ; et, si je ne craignais d'occasionner ici du trouble et du tumulte, je te ferais payer cher ce que tu as proféré en présence de tant de chevaliers. »

Malique Alabès, très-proche parent des Abencerrages, et chevalier d'une bravoure à toute épreuve, se lève et répond courageusement au Zégri : « Je suis extrêmement surpris que tu sois le seul entre tant de chevaliers qui te sois formalisé de ce propos. Il n'y avait pas là dequoi susciter une nouvelle querelle ; car j'applaudis fort aux paroles d'Aben-Hamet. Les chevaliers de Grenade sont connus pour ce qu'ils sont ; leur naissance n'est pas équivo-

que. Vous autres, Zégris qui descendez des rois de Cordoue, ne croyez pas l'emporter sur les Abencerrages, qui tirent leur origine des rois de Maroc et de Fez et du grand Miramolin (1). Quant aux Almoradis, tu n'ignores pas qu'il sont aussi des rejettons des rois d'Afrique. Pour nous autres Maliques Alabès, nous reconnaissons pour ancêtre le roi Almo-Habès, Seigneur du fameux royaume de Cuco (2), et parent des célèbres Malucos. Il t'appartient bien, quand de pareils chevaliers se taisent, de venir semer la haine et la discorde, sur tout quand tu ne peux désavouer ce que j'avance. Car, après le roi notre maître,

---

(1) C'est Abdérame III, calife de Cordoue, qui prit le titre d'*Emiral Muménime*, qui signifie *Prince des Croyans*, dont nous avons fait le nom ridicule de *Miramolin*. (Florian.)

(2) Cuco ou Couco, pays d'Afrique au royaume d'Alger, qui eut autrefois des rois, dont la capitale était Couco et le port de mer Tamagus. Ce pays, habité aujourd'hui par des Arabes presqu'indépendans, n'est plus qu'un petit canton dans les montagnes.

il n'y a de vrais chevaliers que les Abencerrages ; celui qui peut dire le contraire est un imposteur, et je ne le regarde plus comme un chevalier. »

A peine les Zégris, les Gomèles et les Maças ont-ils entendu le discours de Malique Alabès, qu'enflammés de courroux, ils se lèvent tous à la fois pour lui donner la mort. Les Alabès, les Abencerrages et les Almoradis, qui étaient du parti contraire, les voyant disposés à en venir à cette extrémité, accourent pour s'opposer à leurs efforts. Le roi, craignant que cette émeute ne trouble la paix intérieure de Grenade et n'entraîne la perte de sa couronne, se lève en criant : « Quiconque prendra les armes, sera déclaré traître et puni comme tel.

A ces mots, le roi se saisit de Malique Alabès et du Zégri ; et appellant sa garde, il les envoie en prison. La crainte d'un châtiment semblable contient les autres chevaliers. Malique Alabès fut renfermé à Alhambra, et le Zégri aux Tours Vermeilles sous la surveillance d'une bonne garde. Les chevaliers de Grenade réussirent à les réconcilier, grâce à l'in-

tervention du roi. Pour cimenter davantage ce rapprochement amical, on célébra des tournois (1), on donna des combats de taureaux et des carrousels (2). Ce furent le roi

---

(1) Tournoi, combat d'honneur où les chevaliers entraient en lice pour signaler leur adresse et leur courage. Ce mot vient du mot *tourner*, parce qu'on y faisait des courses en rond, ou parce que l'on y tournait souvent aux occasions qui se présentaient. *Dict. de Moréri.*

(2) « Les Goths, maîtres de l'Espagne, dit le père Ménétrier, avaient l'usage des courses et des tournois. » C'est donc de ces peuples d'Espagne que les Arabes-Maures auront adopté les spectacles qu'ils ne pouvaient pas connaître, puisque les Arabes et les Maures, avant l'invasion d'Espagne, vivaient dans des déserts, et n'avaient aucune idée du luxe. Habitués, comme l'étaient tous les peuples errans, aux courses, aux cavalcades et à l'usage des lances et des javelots, ils devinrent très-adroits dans ces exercices, et se les approprièrent.

« Les Maures, dit encore le père Ménétrier dans son *Traité des Tournois*, y introduisirent les chiffres et les couleurs dont ils ornèrent leurs armes et les

et Muça son frère qui firent toutes les dispositions nécessaires pour ces fêtes. Oh! qu'il

---

housses de leurs chevaux ; et, comme l'alcoran ne leur permet pas l'usage des figures, ils trouvèrent cent inventions galantes de moresques, d'arabesques, d'enlacemens de feuillages, de chiffres et d'inscriptions en devises, et firent une infinité d'applications mystérieuses de couleurs, donnant le noir à la tristesse, le verd à l'espérance, le rouge à l'amour, et par cette diversité de couleurs mêlées les unes aux autres, ils expliquaient leurs pensées, leurs desseins et leurs entreprises. »

Le goût pour les joûtes et les combats dut même faire en Espagne des progrès d'autant plus rapides, qu'elle était divisée par une foule de princes chrétiens et mahométans, qui s'en disputaient l'empire. Toujours en armes, comme l'étaient les Espagnols et les Arabes-Maures, émules d'opinions, de puissance et de courage, les occasions de se braver et de rompre des lances dans des combats singuliers, y renaissaient à tout instant. Des rivalités nationales et le respect pour les préjugés durent être les motifs de ces défis, qu'une émulation de valeur et de gloire rendit plus fréquens encore, et dont la beauté, la vertu des dames et l'honneur de les défendre multiplièrent en-

eût été à souhaiter qu'elles n'eussent pas eu lieu, comme on le verra par la suite.

---

suite les prétextes. La bravoure, l'amour et la générosité enfantèrent alors ces idées chevaleresques que la rivalité, le génie et l'esprit d'enthousiasme de ces peuples accréditèrent, que les guerriers de l'Europe, distingués par tous les sentimens, consacrèrent aux vertus militaires, à la galanterie et au point d'honneur, et auxquelles nous devons l'origine et le goût des romans. (*Recherches hist. sur les Maures*, par Chénier.)

---

## CHAPITRE VI.

*Amours de Zayde et de Zayda. Fêtes célébrées à Grenade. Nouvelle rixe entre les Zégris et les Abencerrages.*

AVANT de passer aux fêtes de Grenade, disons un mot du valeureux Zayde et de la belle Zayda sa maîtresse, dont les amours faisaient l'entretien de toute la ville. Le père et la mère de Zayda, instruits de cette liaison, se décidèrent à la marier à un autre chevalier. Loin de jeter sur ce projet d'hymen un voile mystérieux, ils le publièrent pour engager Zayde à abandonner ses prétentions et à cesser ses promenades trop fréquentes dans la rue et devant la porte de son amante, dont ils craignaient que l'honneur ne fût compromis. Ils se mirent donc à surveiller de plus en plus leur fille et, pour lui ôter toute occasion de parler à Zayde, ils lui défendirent de paraître

à ses croisées; mais tous leurs soins furent inutiles. Zayde se promenait toujours dans la rue de Zayda; et celle-ci, loin d'en savoir mauvais gré à son amant, ne l'en estimait que davantage. On savait déjà dans toute la ville que Zayda devait donner sa main à un Maure de Ronda (1), dont la puissance égalait la fortune. Agité par ce bruit importun, le brave Zayde ne pouvait reposer ni le jour ni la nuit. La tête toute troublée, il ne soupirait qu'après l'instant heureux d'anéantir ce mariage par la mort de son rival. Il ne cessait de se promener dans la rue de sa maîtresse et de l'épier pour connaître sa pensée; car ce valeureux Maure ne pouvait s'imaginer que Zayda qui l'aimait, eût pu consentir à un pareil hymen, lorsqu'ils s'étaient juré l'un à l'autre une foi inviolable. Il attendait qu'elle parût à son balcon suivant son usage.

La belle Zayda n'était pas moins inquiète et

---

(1) Petite ville de Grenade aux confins de l'Andalousie, bâtie sur une montagne qui n'est qu'un rocher fort élevé, environné de la petite rivière de Rio-verde. On descend de la ville à la rivière par un double escalier de 400 marches.

affligée que son amant. Elle désirait beaucoup de lui parler et de l'informer de la résolution cruelle que ses parens avaient prise à son égard: elle se mit donc à son balcon et elle ne tarda pas à appercevoir le fidèle Zayde, qui se promenait seul d'un air triste et pensif. Il leva les yeux ; et, dès qu'il vit sa chère Zayda, il sentit tout-à-coup son chagrin se dissiper comme une vapeur légère. S'étant approché d'un pas timide et indécis, il parla ainsi à sa maîtresse :

« Dis-moi, belle Zayda, est-il vrai que ton père te marie incessamment ? parle, ne me déguise rien, retire-moi de l'incertitude cruelle où je me trouve. Allah m'est témoin que je me baignerai dans le sang du Maure audacieux qui prétend à ta main; c'est le seul moyen de l'empêcher de jouir de ce qui fait mon espérance et ma gloire ».

« Zayde, lui répond Zayda, les yeux tout humides de pleurs, il n'est que trop vrai ; mon père a disposé de ma main. Console-toi, cherche une autre maîtresse ; ta valeur t'en fera aisément trouver une. Il est tems que nos amours finissent : le ciel seul connaît tout le

chagrin que mes parens m'ont causé pour toi ».

« O cruelle Zayda, répartit le Maure, voilà donc la parole sacrée que tu m'avais donnée d'être à moi jusqu'au tombeau ! »

« Retire-toi, Zayde, voilà mon père qui me cherche. Résiste à l'orage et ne te laisse pas abattre ».

A ces mots, Zayda quitte le balcon en pleurant, et le valeureux Maure reste absorbé dans une profonde rêverie, sans savoir le parti qu'il doit prendre. Cependant déterminé à ne pas renoncer ainsi à sa flamme, ni à se voir frustrer de ses espérances, il se retire : et néanmoins sa pensée était toute à Zayda ».

Cette entrevue de Zayde et de sa maîtresse a été le sujet de la romance suivante (1).

---

(1) Zayde se promenait sous les balcons de sa maîtresse, et attendait l'heure favorable de s'entretenir avec elle. Ce Maure se désespère, et se plaint de son retard ; car la seule vue de Zayda était capable d'éteindre le feu dévorant qui le consumait. Cependant il la voit s'avancer près du balcon, plus belle que la lune, quand cet astre roule son disque dans la nuit

Quoique la belle Zayda tînt à Zayde le discours que nous venons de rapporter, ces deux

---

obscure, ou que le soleil, quand il reparaît tout rayonnant après l'orage. Zayde s'avance, et dit :

« Belle Maure, qu'Allah veille sur tes jours précieux! Est-ce un mensonge que le récit que tes esclaves ont fait à mes pages? On dit que tu me quittes pour épouser un Maure du pays de ton père. Si cela est vrai, belle Zayda, ouvre-moi ton cœur, et ne me trompe point. Tu ne peux me faire un mystère de ce qui est si public. »

« Zayde, lui répond Zayda d'un air modeste, il est tems de mettre fin à l'intérêt que nous nous portons mutuellement; car tout le monde connaît nos amours, et ce serait me compromettre que d'aller plus avant. Allah m'est témoin si ma séparation d'avec toi ne me navre pas le cœur! Tu sais combien je t'ai aimé malgré l'animosité de ma famille, et les chagrins que j'ai essuyés de la part de ma mère, pour t'avoir attendu une nuit si tard. Pour éviter tous ces contre-tems, ils disent à présent qu'ils veulent me marier. Pour toi, Zayde, ton mérite te fera aisément trouver assez de beautés qui t'estimeront et que tu adoreras. »

Le Maure, dont le cœur est toujours agité, répond avec simplesse : Je ne m'attendais pas, belle Zayda,

amans ne s'en aimaient pas moins vivement ; et si quelquefois l'un était congédié par l'autre,

---

que tu eusses agi de cette manière à mon égard, et que tu dusses me mettre en parallèle avec un vil Maure, indigne de te posséder. N'est-ce pas toi qui, l'autre soir, m'as dit à ce même balcon ? *Je suis et serai toujours à toi, Zayde ; dispose de ma vie.* »

Voici la romance qu'un poète composa en réponse à la précédente :

« Belle Zayda, trésor de mes yeux et maîtresse de mon cœur ! ô la plus belle, comme la plus ingrate de toutes les Maures ! toi, dont la blonde chevelure sert à l'amour de voile mystérieux et de piége séduisant pour les cœurs trop faciles, quel plaisir trouve-tu, cruelle, à te prévaloir des titres d'inconstante et de légère ? Tu sais combien je t'adore ; et tu peux me traiter ainsi ! Non contente de me faire éprouver un tourment aussi horrible, tu veux encore me ravir la moindre lueur d'espérance ! Oh ! combien, douce ennemie, tu réponds mal à la sincérité de mon amour, et quelle est ton ingratitude ! Oh ! comme le vent a emporté rapidement tes promesses ! Pourquoi m'en étonner, puisqu'elles partaient de Zayda ? Rappelle-toi ces témoignages de tendresse que jadis tu me donnais, ces faveurs délicieuses que tu m'accordais, et juge maintenant, juge toi-même cet excès de ri-

c'était pour ne donner aucun soupçon à leurs parens. Ils s'entre-parlaient toujours, mais non pas avec autant de liberté qu'auparavant. Aussi

---

gueur auquel tu te livres envers moi. Si je ne craignais de te déplaire, belle Zayda, je te rappelerais les jouissances célestes que tu éprouvais toi-même, quand je rôdais autour de ton habitation. L'aube blanchissait-elle nos montagnes, tu paraissais soudain à tes balcons. Le crépuscule rembrunissait-il l'horison, je te trouvais déjà sur la rampe de ton escalier. Apportais-je le moindre retard, ou manquais-je de te rendre visite, je discernais sur ton visage troublé un mélange de jalousie et de rage. Quel crime ai-je donc commis, pour m'ordonner de passer moins souvent devant ta maison ? Tu exiges même que je ne te voie plus, que je ne t'écrive aucun billet, aucune lettre ! Ce qui jadis avait pour toi tant de charmes, cause aujourd'hui ton dégoût et ton déplaisir. Ah ! Zayda, comme tes faveurs, ton amour, tes paroles séduisantes ont mis à découvert la perfidie de ton cœur et prouvé ta duplicité ! Tu es bien de ton sexe; les femmes ont un penchant si naturel à l'inconstance, qu'elles chérissent celui qui les oublie, et cessent d'aimer l'infortuné qui les adore ! Tes froideurs me livrent à mille angoisses; si ton amour était véritable et sincère, tu ne serais pas si volage. »

pour ôter tout sujet de scandale, Zayde cessait-il ses promenades assidues devant la maison de sa maîtresse. Malgré toutes ces sages précautions, un Maure, nommé *Tarfe*, parvint à s'en appercevoir. Extrêmement jaloux de son rival, il faisait aussi secrètement la cour à Zayda : et, persuadé que jamais cette belle ne pourrait renoncer à l'amour qu'elle portait à Zayde, il résolut de troubler leur harmonie en semant entre eux la haine et la discorde. Ce moyen lâche, loin de lui réussir, lui coûta la vie, destinée ordinaire des perfides qui trahissent l'amitié.

Revenons au valeureux Zayde. La déclaration que venait de lui faire la belle Zayda, touchant son mariage avec un autre Maure, l'avait accablé de douleur. Il resta pendant quelque tems plongé dans une tristesse amère; et pour se consoler de sa disgrace, souvent il se promenait dans la rue de sa maîtresse ; mais celle-ci ne paraissait plus à ses fenêtres, ou du moins elle ne s'y montrait que très-rarement, malgré l'amour qu'elle lui vouait. Elle usait de cette réserve dans la crainte de se compromettre avec ses parens qui la surveillaient de-

près. Le silence forcé qu'elle observait, désespérait son amant : sa douleur éclatait sur toute sa personne, jusques dans ses habillemens. Aussi les chevaliers jugeaient-ils à son extérieur du bon ou mauvais succès de ses amours. Le brave Zayde, en proie à ses alarmes, était toujours rêveur et pensif. Bientôt il ne put en supporter le poids, et il tomba dans une langueur affreuse. Quoiqu'il eût le cœur navré, il cherchait encore quelque consolation à ses peines. Une nuit donc, à la faveur de l'obscurité la plus épaisse, il se rendit vers une heure du matin dans la rue de Zayda ; là, se mettant à toucher son luth plaintif, il chanta en arabe, avec beaucoup de feu, les deux Strophes suivantes (1).

« Mes larmes ! puisque vous n'avez pu fléchir un cœur aussi rebelle, retournez à la mer d'où vous êtes sorties » !

---

(1) Madame de Villedieu, dans ses *Galanteries Grenadines*, les a ainsi versifiées :

Pleurs, qui ne pouvez m'affranchir
D'une rigoureuse souffrance,
Retournez à la mer, lieu de votre naissance ;
Et toi, Sort inhumain, que rien ne peut fléchir,

« Mes larmes ! vous avez amolli les rochers les plus durs: j'en ai eu plus d'une fois les preuves ; mais puisque vous n'avez pu fléchir un cœur aussi rebelle, retournez à la mer d'où vous êtes sorties » !

C'était ainsi qu'aux accords de son instrument mélodieux, le tendre Zayde chantait cette romance. Il fondait en larmes, et ses accens passionnés étaient entre-coupés de sanglots et de soupirs que poussait son cœur ulcéré. Mais si le Maure exhalait sa passion avec le délire de l'amour, la belle Zayda brûlait pour lui d'un feu non moins ardent. Lorsqu'elle entendit vibrer les cordes du luth et qu'elle reconnut celui qui les touchait, elle se leva doucement, et de sa fenêtre elle écouta la complainte et les soupirs de son amant. Vivement émue de

---

Plus dur que les rochers, vois ma peine cruelle,
Et le tourment qu'on souffre pour aimer;
Et si ta haine est immortelle,
Laisse du moins mes pleurs aller grossir la mer.

Ces pensées, quoique dans un style excessivement oriental et empoulé, sont à conserver comme monument.

cette scène attendrissante, elle pleure ; et, confondant ses larmes avec celles du sensible Zayde, elle rappelle à son souvenir et l'allusion de cette romance et le motif qui l'inspirait au Maure.

La première fois que Zayde vit la belle Zayda, c'était à Almérie. Il commandait un vaisseau armé contre les Chrétiens. Le hazard voulut qu'il abordât sur la plage d'Almérie, au moment que Zayda s'y divertissait avec toute sa famille : son navire regorgeait alors de riches dépouilles faites sur l'ennemi ; il était orné de banderolles, de flammes et de pavois flottans dans les airs. Le père de Zayda, charmé de cette scène brillante, se décide à aller voir et le bâtiment et le capitaine qui était aussi de sa connaissance. Le généreux Zayde l'accueille avec le plus vif empressement; et arrêtant ses yeux avides sur la belle Zayda, il lui fait un présent de bijoux très-précieux, et profite même de cette circonstance pour lui dévoiler sa flamme. C'est de cette époque que datait son amour ; et depuis ce moment, Zayda ne put se défendre d'un tendre sentiment qui l'attachait malgré elle à ce Maure généreux. Ils

conviennent enfin que Zayde ira se fixer à Grenade et ils se jurent un amour éternel. Zayde enchanté quitte la mer, remet son vaisseau à un de ses parens et se retire dans cette capitale. Dès ce moment, Zayde fit assidument la cour à sa maîtresse; mais il fut tout-à-fait surpris de voir ses père et mère s'opposer à son hymen et inspirer à leur fille du dégoût et de l'indifférence pour lui. Dans le délire de sa passion, Zayde lui chante cette romance où il lui rappelle leur première entrevue. La belle maure, témoin de son trouble, et pénétrée de ses accens plaintifs, s'approche toute attendrie du balcon et l'appelle d'une voix assez basse pour que ses parens ne l'entendent pas. Son amant transporté de joie s'avance le plus près qu'il peut de la fenêtre, pour recueillir dans son cœur les paroles de Zayda.

« Eh quoi, dit-elle, ô Zayde! tu persévères toujours! ne sais-tu pas que c'est porter atteinte à ma réputation? Songe au scandale que tu occasionnes, et vois comme mes parens redoublent de surveillance à mon égard: retire-toi, te dis-je, avant qu'ils ne t'apperçoivent, car ils m'ont juré que si nous ne cessions pas

de nous aimer, ils m'enverraient à Coin chez un de mes oncles. Ne donne point lieu à une résolution aussi violente : il m'en coûterait la vie. Ne crois pas néanmoins que je t'aie oublié ; tu es toujours le maître de mon cœur. Laisse dissiper l'orage : peut-être qu'Allah nous fera goûter la sérénité d'un tems plus calme et veillera sur tes précieux jours. Adieu, Zayde ! je ne puis rester ici plus longtems.»

Elle dit, et se retire éplorée. Le Maure, au défaut de la lumière de Zayda, crut se trouver dans les ténèbres les plus épaisses. Il part, hors de lui-même, roulant dans son esprit une foule de projets sinistres, et très-indécis sur le parti qu'il doit prendre.

Plût-à-Dieu que l'on n'eût point commencé le bal et les fêtes de Grenade! Mais on ne prévoyait pas le désordre et le tumulte qu'elles occasionneraient. Alors éclata tout-à-coup entre les principaux chevaliers cet esprit de faction qui ne dura que trop longtems. Zayde, l'amant de la belle Zayda, se trouvait à ce bal et prenait part à l'allégresse de la fête. L'amour qu'ils avaient l'un pour l'autre

etait si extrême qu'on n'aurait pu dire lequel des deux trouvait le plus de plaisir à aimer; et, sans connaître encore les charmes de la volupté, ils ne mettaient toute leur jouissance qu'à se voir et à s'entretenir jusqu'à ce que l'hymen eût couronné leurs vœux.

Zayda avait de longs cheveux qui ressemblaient à des fils d'or d'Arabie. Un jour elle en détacha une tresse dont elle orna le turban de son cher Zayde, glorieux de cette haute faveur : Audalla Tarfe, son ami, lui demanda la cause de sa joie. Comme c'est une jouissance de communiquer aux autres le plaisir que l'on éprouve soi-même, Zayde, sûr de l'attachement et de la discrétion de son ami, s'empresse de lui étaler le précieux cadeau que venait de lui faire Zayda. Tarfe, transporté d'une rage jalouse, ne doute plus alors qu'elle n'aime véritablement Zayde; il se décide donc à révéler à la belle Maure la confidence qui lui a été faite. Epiant à tout moment l'occasion de pouvoir lui parler, il lui dit un jour :

« Etes-vous, madame, celle qui aime tant Zayde, celle dont on vante les qualités, celle

enfin que toute Grenade estime et révère ? Apprenez que votre honneur a bien perdu de son éclat ; il n'y a pas long-tems que dans une conversation qui roulait sur les amants favorisés par leurs maîtresses, Zayde ôta son turban et nous fit voir à tous une tresse de votre blonde chevelure, en disant que c'était vous qui l'aviez attachée à son turban. Vous voyez combien cette indiscrétion vous condamne. »

Zayda croit aisément le perfide Tarfe; et, comme l'inconstance est l'apanage ordinaire du beau sexe, son amour se convertit en haine. Cette atteinte portée à son honneur et l'idée affreuse qu'elle s'en formait, la plongeaient dans la plus vive douleur. Informée par une de ses femmes que Zayde était venu récemment prendre des informations et sur les couleurs qui pouvaient lui plaire, et sur les personnes qui fréquentaient sa maison, Zayda fait venir Zayde. Le Maure accourt; mais quel est son étonnement d'entendre Zayda lui dire d'un ton courroucé :

« Zayde, je te défends de passer désormais dans ma rue, ni de parler à qui que ce soit

des miens. Car c'est par toi que mon honneur est compromis. La tresse que je t'ai donnée, tu l'as montrée à Tarfe et à d'autres. Je ne puis plus me fier à toi. C'en est fait : adieu pour toujours ! »

A ces mots, elle se retire toute éplorée dans son appartement : elle n'avait point voulu écouter les excuses de son amant qui protestait de la fausseté de ce rapport. Zayde au désespoir jura dès ce moment la perte de Tarfe son rival.

Cet événement donna lieu à la romance suivante :

« Zayde ! je t'en avertis, prends-y garde ! ne passe plus dans ma rue ; cesse de parler de moi ni d'avoir la moindre communication avec mes esclaves. Je te défends de demander à quoi je m'occupe, de t'informer des personnes qui viennent me visiter, ni des fêtes ou des couleurs qui peuvent me plaire. En ce moment, ingrat ! je ne puis porter que celles qui, par ton forfait, colorent mon visage de la rougeur de la honte. Tu es vaillant, il est vrai : ton bras a immolé plus de Chrétiens qu'il n'y a de gouttes de sang dans tes veines ;

tu es en outre un excellent écuyer ; tu chantes, tu danses et joûtes avec grace ; tu sors d'une tribu illustre et tu te signales autant par la fougue de ton courage que par la finesse de ton esprit. Je sens ce que je perds en me séparant de toi ; mais tu serais à mes yeux un chevalier parfait, si tu savais te taire. N'attribue le parti que je me vois forcée de prendre qu'à ton indiscrétion. La femme qui voudrait se rendre maîtresse de ton cœur, devrait continuellement te faire surveiller par un Alcaïde. Les chevaliers qui te ressemblent, ont beaucoup d'empire sur le cœur des dames, quand ils savent gagner leur amitié par des manières insinuantes et gracieuses. Doué de toutes ces qualités, mon cher Zayde, exige désormais, quand tu donneras un banquet, que tes amis soient sur tout discrets à ton égard. Vois comme ta langue te coûte cher! Tu aurais fait ton propre bonheur, si tu avais su aussi bien me conserver que tu as su me vendre. Car à peine tu sortis des jardins de Tarse, qu'on te vit faire parade de ton malheur et du mien. Tu montras à un Maure rustre et grossier la tresse de cheveux

dont j'avais paré ton turban. Je ne demande pas que tu me la rendes, ni que tu la gardes ; sache seulement que tu la portes pour ta honte. On m'a aussi assuré que tu avais appelé Tarfe en duel pour le punir de sa médisance. Eh pourquoi? combien je ris de ce singulier contraste ! Tu ne sais pas garder le secret d'autrui, et tu veux que l'on garde le tien ! Je ne veux point recevoir tes excuses, et c'est la dernière fois que tu me vois et que je te parle. »

Ainsi parla la belle Maure en colère à son Abencerrage altier. En le quittant, elle ajouta ces mots pleins d'une ironie amère : « A telle faute, tel châtiment. »

Zayde, aussi désolé du cruel dédain de sa maîtresse, qu'irrité de l'imposture adroite de Tarfe, se livre tout entier à l'excès de son désespoir. Il sort plein de rage pour chercher son rival ; il le trouve sur la place de Bibarambla, occupé des différens préparatifs de la fête. Zayde le tire à l'écart, et lui dit d'une voix courroucée : « Pourquoi, lâche violateur des lois de l'amitié, m'as-tu brouillé avec Zayda ma maîtresse ? »

« Je ne t'ai point desservi auprès d'elle, lui répond froidement Tarfe ; je suis innocent de ce que tu m'imputes. »

L'opiniâtreté qu'ils mirent, l'un à soutenir ce qu'il avançait et l'autre à le nier, amena les outrages et les invectives. Bientôt ils mettent la main sur leurs cimeterres et se battent à outrance. Zayde frappe grièvement Tarfe, qui meurt au bout de six jours des suites de sa blessure. Les Zégris qui lui étaient très-attachés, veulent fondre sur Zayde ; mais les Abencerrages accourent ; et si le roi n'eût en ce moment interposé son autorité, Grenade touchait peut-être à sa perte. Les Maças, les Gomèles, les Zégris et tous les chevaliers leurs alliés, s'étaient armés pour venger la mort de Tarfe sur le sang des Abencerrages, des Gazuls, des Vanégas et des Alabès. Mais le roi Boadillin, ayant à sa suite d'autres chevaliers très-distingués, parvint à calmer l'orage, et fit mettre Zayde aux arrêts dans l'Alhambra. Examen fait de la querelle des chevaliers, il trouva que Tarfe n'était rien moins qu'innocent ; et, pour que l'honneur de la belle Zayda n'en souffrît pas, il pardonna à Zayde la mort de

son rival, et l'unit avec Zayda. Les Zégris virent leur hymen de mauvais œil : mais le roi n'en ordonna pas moins la célébration des fêtes. . . . . . . . . . . .

Voici la romance qui fut composée en réponse à la précédente.

« Dequoi m'accuse-tu, Zayda ? Puis-je t'entendre ainsi te plaindre et me taire ? N'ajoute point foi à des discours mensongers. Si je demande à quoi tu t'occupes et quelles sont les personnes qui viennent te visiter, c'est que j'ai du plaisir à voir ton visage se colorer de pudeur. Si tu me dis que c'est moi qui te fais rougir, que mes malheurs te servent de consolation ; car mille fois j'ai versé devant ta maison des torrens de larmes. A t'entendre, je suis vaillant, je suis doué d'excellentes qualités : Eh ! comment te le prouver, si je ne puis me venger d'un mensonge ? Mais si le sort a voulu que tu te lassasses de m'aimer, n'allégue aucun pretexte, dis-moi simplement que tu veux me quitter. Je n'aurais jamais cru que tu eusses aimé le changement. Pour mon malheur j'en fais la triste expérience, et je suis réduit à désirer la mort. J'étais riche de ton amour ;

te perdant, je perds tout : mais je ne puis cesser de t'adorer. Tu dis que, si j'eusse appris à me taire, j'aurais pu prétendre à ta main. Si pour mon malheur j'ai été indiscret, je veux réparer cette faute par mon silence. Ma conduite t'a-t-elle offensée? veux-tu le sacrifice de ma vie, Zayda ? Ne me défends-tu de te parler, que pour me faire succomber sous le poids du chagrin ? Mon cœur va devenir pour moi un foyer de tourmens éternels, ma bouche le sanctuaire du silence. Donner des fêtes, inviter à des banquets, n'appartient qu'aux ames bien nées; mais danser de la peine, c'est le partage de la dureté et de l'insensibilité. Cruelle Zayda ! on t'a dit que je n'ai pas su te conserver : hélas ! j'ai mieux su t'aimer que tu n'as su me conserver. Tout Maure, de quelque sexe qu'il soit, t'en a imposé ainsi que le méprisable Tarfe ; une seule de mes menaces aurait suffi pour lui donner la mort. Ce n'est pas cet infame à qui j'ai montré mon turban, que je rends dépositaire du secret qu'il est incapable de garder. Je lui ôterai la vie, et son sang, Zayda ! sera ma réponse à ce que tu m'as écrit : *A telle faute tel châtiment.* »

Cette altercation de Zayde et de Tarfe eut des suites funestes. Les Zégris, les Gomèles, les Maças et tous les chevaliers de leur parti, irrités autant par la fin tragique de Tarfe que des paroles piquantes que Malique-Alabès avait proférées dans le dernier bal, voulaient venger l'insulte qu'ils avaient reçue en présence du roi et de toute la cour, composée de tout ce qu'il y avait de plus distingué dans la noblesse de Grenade. Il est vrai que, dans leur discussion, Malique Alabès s'était trop laissé emporter à son caractère impétueux, ainsi que l'Abencerrage Aben-Hamet. Ces chevaliers, quoique réconciliés en apparence, ne se parlaient plus, tant leur ressentiment était opiniâtre; et cependant, pour ôter tout soupçon de haine, on les voyait communiquer avec les Abencerrages et les Alabès, et leur dérober, autant qu'il était en leur pouvoir, le désir qu'ils avaient de se venger, comme on le verra bientôt.

Un jour que tous les Zégris se trouvaient au château de Bibataubin, résidence ordinaire de Mahomet Zégri leur chef, et qu'ils s'entretenaient des événemens passés et des fêtes

prochaines, ce dernier leur tint le discours suivant :

« Vous savez, illustres Zégris, combien notre tribu, dont le berceau antique remonte jusqu'aux rois de Cordoue, a acquis de considération et de poids, non seulement en Espagne, mais encore en Afrique. Vous n'ignorez pas non plus ce que notre honneur a souffert de la part de ces vils Abencerrages. Ce qui excite à la fois et ma douleur et mon courroux, c'est de voir les Almoradis tourner leurs lances contre nous, et épouser la haine implacable de nos ennemis. Il n'y a que l'espoir d'une vengeance assurée qui puisse adoucir la peine que nous souffrons intérieurement. L'outrage qui nous a été fait, nous regarde tous ; c'est donc à nous qu'appartient l'honneur d'en tirer vengeance. La fortune aujourd'hui nous offre une circonstance favorable. Saisissons-la ; tâchons de frapper à mort soit dans le tournois, soit dans le carrousel, Malique Alabès et l'orgueilleux Abencerrage Aben-Hamet. Ces deux chevaliers une fois terrassés, nous prendrons tant de moyens astucieux que nous viendrons à bout d'exterminer cette tribu

odieuse et perfide, malheureusement si estimée et si chérie dans tout l'état. Ainsi, le jour du carrousel, nous partirons bien armés, ayant soin de nous munir de fortes cuirasses que nous recouvrirons de nos livrées ; et, comme le roi m'a désigné pour être le chef de l'une des quadrilles (1), nous sortirons trente Zégris, avec panaches rouges et bleus, ancienne devise des Abencerrages, afin qu'ils ne se méfient point de nous, et qu'il ne s'élève aucune querelle. C'est alors qu'au premier signal du combat, chacun de nous devra agir suivant les principes de l'*honneur* (2)! Nos armes nous assurent un grand avantage sur nos ennemis ; nous en ferons un carnage affreux. Qu'avons-nous à craindre ? Nous avons pour nous les Maças et les Gomèles ; les Abencerrages ne soupçonneront rien. Au jeu

---

(1) Ce mot vient du terme italien *squadriglia*, diminutif de *squadra*, qui signifie une compagnie de soldats rangés en ordre.

(2) Quelle inconséquence de parler d'*honneur*, en conseillant une lâche trahison !

de cannes, au lieu de roseaux (1), nous ferons usage de lances. Tel est mon avis ; dites le vôtre. »

Ainsi parle Mahomet Zégri. Tous applaudissent au parti qu'il propose, vu qu'il leur facilite le moyen de se venger promptement. Tout étant ainsi d'accord, ils se retirent.

Pendant que les Zégris complottaient entr'eux et méditaient ainsi la ruine des Abencerrages, Muça, de son côté, disposait sa quadrille, car le roi l'avait désigné pour en être le chef. Cette quadrille n'était composée que d'Abencerrages, et Malique Alabès devait en faire partie. Ils se revêtirent tous de livrées de damas bleu, doublées de drap d'argent, avec des panaches bleus, blancs et jaunes. Les pennons de leurs lances, sur lesquelles brillaient de riches broderies, cor-

(1) Suivant les règles de ce jeu, il ne doit pas être sanglant. Ce sont des roseaux très-légers que les combattans se jettent les uns aux autres. Celui qui est touché en est ordinairement quitte pour la honte de n'avoir pu éviter le coup de son ennemi ; mais la trahison des Zégris rendit bientôt cet exercice funeste aux Abencerrages.

répondaient aux couleurs de leurs livrées. Les devises de leurs boucliers représentaient des Sauvages. Malique Alabès était le seul qui portait sa devise accoutumée, consistant en un large ruban brun, qui traversait son bouclier et une couronne d'or, avec ces mots : *De mon sang.* La devise de Muça était la même que celle qu'il avait prise le jour où il lutta avec le grand-maître de Calatrava. C'était un cœur pressé par les mains d'une jeune vierge d'où il sortait du sang, et on lisait au bas : *Ma peine est pour moi une gloire.* Tous les autres chevaliers Abencerrages n'étalaient pas moins de rubans et de chiffres emblématiques, mais de manière cependant à ne pas cacher la vue des Sauvages.

Le brave Muça ayant donc arrangé sa quadrille, les chevaliers qui la composaient s'accordèrent tous à ne monter que des jumens blanches au cou entrelacé de rubans bleus de soie et d'or. Le jour des fêtes arrivé, le roi fait venir vingt-quatre des plus fougueux taureaux des montagnes de Ronda. La place de Bibarambla était disposée pour un pareil spectacle. Le roi, accompagné d'un grand

nombre de chevaliers, ne tarde pas à s'y rendre et il se place dans les balcons qu'on lui avoit préparés. La reine, ayant à sa suite plusieurs dames, en occupe d'autres pareils, en suivant le même ordre que son époux. A toutes les fenêtres des maisons de Bibarambla étaient rangées les plus belles femmes de la ville. Il accourut tant de monde à cette fête, que la place se trouva trop étroite; il en vint beaucoup de Tolède et de Séville (1).

(1) Les Espagnols montrent aujourd'hui tant d'avidité pour ce divertissement sanguinaire, que le jour où le combat du taureau se célèbre (et c'est ordinairement en été), ils y accourent de dix à douze lieues à la ronde. L'artisan, qui peut à peine suffire à sa subsistance, a toujours du superflu à consacrer à ce spectacle. (*Nouv. Voyag. en Espagne*, ou *Tableau de l'état actuel de cette Monarchie.*)

Ce n'est pas des Arabes-Maures, comme quelques écrivains l'ont avancé, que les Espagnols ont reçu l'usage des combats de taureaux, et ces fêtes publiques n'ont pas succédé aux tournois. On ne voit nulle part que les Arabes aient eu des cirques dans leurs villes; et les Maures ne purent en avoir, puisque c'étaient des peuples errans. Il paraît, au con-

Cette dernière cité y avait sur tout envoyé l'élite de sa chevalerie. Les Abencerrages com-

---

traire, que long-tems avant le mahométisme, les gouverneurs et les préfets romains, dans les provinces des Gaules et de l'Espagne, avaient ajouté à l'embellissement de plusieurs villes, des amphithéâtres pour y célébrer les mêmes jeux qu'on célébrait à Rome, des courses de chevaux et de charriots, des combats de lutteurs et de gladiateurs, et ceux des athlètes contre des bêtes féroces. A l'exemple des plus anciennes nations, les Romains instituèrent d'abord ces jeux pour amuser les peuples, et les distraire dans les divisions qui pouvaient les agiter. Des motifs superstitieux multiplièrent ensuite ces institutions. On voua des jeux pour désarmer la colère des Dieux, ou pour leur rendre graces à l'occasion de quelque bonne nouvelle ou de quelque victoire; et les noms qu'on leur donna ont conservé à la postérité la dévotion ou la mémoire des événemens qui les avaient consacrés.

Indépendamment des combats de taureaux, que l'Espagne semble avoir reçu des Romains, on voit encore à Séville, et dans d'autres villes peut-être, certains jours de l'année, la jeune noblesse en riche uniforme, sous le nom de *maestrança*, s'exercer, à cheval, à des courses et à des jeux militaires dont on

battaient les taureaux avec tant de grace et de courage, que leur vue seule amusait beau-

---

suppose que les Maures ont introduit l'usage. Quelque rapport qu'il y ait entre ces exercices et ceux des Arabes et des Maures (car les exercices militaires se ressemblent tous), je ne doute pas que ceux qu'on célèbre en Espagne, dans des jours marqués, n'aient été d'abord une imitation des jeux militaires institués à Rome pour exercer la jeune noblesse qui faisait des courses dans le cirque, sous la conduite d'un chef qu'on appelait le *Prince de la Jeunesse*. Ces jeux cependant peuvent avoir varié par le mélange des nations. Il est assez vraisemblable que ceux qu'on appelle aujourd'hui en Espagne *Juego de Canas*, qui sont les mêmes que les Turcs appellent la *Course du Gerid* (ce jeu consiste à aller à cheval, à se jeter un bâton de deux pieds et demi appelé *d'Jerit*, et à se poursuivre), ont reçu leur nom de l'usage où étaient les Arabes-Maures de se lancer des cannes les uns aux autres, en se couvrant de leur bouclier. Pour prévenir les dangers qui ont dû résulter de l'usage des cannes, la *maestrança* fait aujourd'hui les mêmes exercices avec de petites grenades en terre cuite, qui se cassent avec facilité. Quoique les Maures occidentaux ne fassent plus les mêmes évolutions, il y a apparence que les Espagnols imitèrent les leurs des Arabes-Maures, et

coup les spectateurs. On les couvrait d'applaudissemens, et ils s'attiraient sur tout les regards de toutes les dames : ils en étaient si bien accueillis, qu'une dame aurait cru se manquer à elle-même, si elle n'avait pas aimé un Abencerrage. En effet par tout où l'on voyait des chevaliers de cette tribu, on les considérait et on les chérissait tant, que tous les autres en prenaient de l'ombrage. Et ce n'était pas sans raison qu'ils savaient gagner les bonnes graces du beau sexe ; car ils étaient aussi galans que beaux, s'exprimant avec élégance et portant dans tout leur extérieur les marques d'une éducation cultivée. Un malheureux se trouvait-il dans le besoin, ils s'empressaient de voler à son secours. Réparateurs des torts, pacificateurs de l'état, pères des orphelins, jamais ils ne manquaient à l'obéissance qu'ils devaient à leur Monarque. Généreux envers les Chrétiens, ils descendaient dans les cachots ténébreux, pour visiter les prisonniers et

---

qu'ils y furent bientôt plus adroits qu'eux. (*Recherches hist. sur les Maures*, par Chénier.)

cherchaient à adoucir les horreurs de leur captivité, soit par des consolations, soit par des aumônes. Leurs ames martiales étaient inaccessibles à la crainte, même dans les entreprises les plus périlleuses. Toutes leurs actions étaient accompagnées de tant de noblesse et de magnificence, que le peuple ne se lassait point de contempler un Abencerrage. Les braves Alabès n'étalaient pas moins de richesse dans leurs costumes. Les Zégris tachèrent sur tout de se distinguer par leur valeur accoutumée : ils tuèrent à la lance huit taureaux, sans qu'eux, ni même aucun de leurs chevaux reçussent la moindre blessure.

A une heure après midi, on avait déjà terrassé douze taureaux. Le roi ordonna de sonner les clairons et les doucines, pour donner signal aux chevaliers qui devaient jouer au jeu de cannes, de s'assembler sous son balcon. Satisfait de les voir sous ses yeux, disposés à commencer cet exercice, il leur fit servir une collation. La reine en fit autant à l'égard de ses dames dont les riches habits relevaient encore l'éclat de leur beauté. La reine portait une riche marlotte de brocard, toute

couverte de broderies et de pierres précieuses; sa coëffure était d'une grande valeur, et sur son front brillait une rose vermeille, au milieu de laquelle scintillait une escarboucle du plus haut prix. A chaque mouvement de sa tête, cette escarboucle jetait une clarté si radieuse, qu'elle éblouissait tous les spectateurs, et produisait le même effet que le soleil, quand on ose contempler son disque resplendissant.

La belle Daraxa, vêtue de bleu, portait une marlotte de damas piqué et doublé de drap d'argent : à sa coëffure étaient attachées deux plumes, l'une blanche et l'autre bleue; c'était la devise des Abencerrages. La pompe et la richesse de ses habillemens relevaient encore l'éclat de sa beauté. Galiana d'Almérie avait une parure de damas blanc, d'un travail exquis; sa marlotte était doublée de brocard brun tailladé; sa coëffure se dessinait avec élégance; et quoiqu'Abénamar l'aimât beaucoup et désirât lui faire la cour, on jugeait par sa mise que son cœur n'avait pas encore fait de choix. Néanmoins, si cette

belle encore insensible eût voulu s'abandonner aux douces impressions de l'amour, elle se serait prononcée en faveur de Muça qui réunissait tout ce qu'on peut désirer pour plaire. Fatima choisit un habillement brun, pour ne pas affecter de prendre la couleur de Muça, sachant bien qu'il aimait Daraxa et cherchait tous les moyens de lui faire la cour: sa robe était d'un beau velours, doublé de brocard blanc; une aigrette verte ombrageait sa brillante coëffure. Enfin Cohaïda, Sarracina, Alboraya, Xarifa et toutes les autres dames de la reine déployaient tant de faste et d'élégance, qu'elles paraissaienta utant d'astres qui éblouissaient les regards. A d'autres balcons étaient placées toutes les dames de la tribu des Abencerrages dont la présence flattait aussi beaucoup les yeux: leur parure, leur habillement et leur coëffure produisaient sur leur beauté auguste le même effet que celui de l'émail sur l'or. Celle qui l'emportait sur toutes ces sultanes était la belle Lindaraxa, fille de Mahomet Abencerrage; cette dame aimait un vaillant Maure, appellé Gazul, qui n'avait rien épargné

pour lui procurer de belles fêtes à Saint-Lucar (1).

Il était deux heures après midi, quand les chevaliers et leurs dames finirent leur collation. Soudain on lâcha sur l'arène un taureau d'une force extraordinaire; il lançait dans les airs le premier homme qui l'attaquait, et les chevaux, malgré leur extrême légèreté, ne pouvaient eux-mêmes éluder ses cornes redoutables. Il poussait si loin sa férocité indomptable que la plupart des spectateurs à pied furent obligés de se retirer de leurs loges. Le roi, témoin de la fureur de cet animal, crie aux chevaliers : « qu'on le perce à coups de lance! » Malique Alabès lui demande la permission de le harceler; il l'obtient. Au même instant, Muça se présente pour combattre le fougueux taureau; mais, quand il voit que Malique Alabès en a fait le premier la demande au roi son frère, il se retire. Malique Alabès descend des balcons où il

(1) Assez jolie ville et port de mer en Andalousie, sur l'Océan, à l'embouchure du Quadalquivir.

était et monte ensuite un coursier superbement enharnaché que lui avait envoyé l'alcaïde de Vélez-el-Rubio, son cousin, qui périt victime de la trahison de certains chevaliers, appelés Alquifaès (1), jaloux de son crédit auprès du roi. Ce meurtre ne resta pas impuni; car ce prince les fit tous décapiter, et leurs biens furent confisqués au profit de la couronne. Malique Alabès fait le tour de la place, et, arrivé au balcon où se trouvait Cohaïda sa maîtresse, il fait agenouiller son coursier docile, et, inclinant profondément sa tête, il la salue ainsi que toutes les dames. L'amante de Malique Alabès se lève, et pour répondre à sa galanterie, elle lui fait une révérence gracieuse. Ce chevalier, tout joyeux d'avoir reçu un accueil aussi flatteur de la part de sa maîtresse, pique son cheval et s'élance dans la carrière plus rapidement que la foudre. Le roi et les chevaliers sont satisfaits de le voir, excepté les seuls Zégris auxquels il fait ombrage.

Tout-à-coup il s'élève un grand tumulte

---

(1) Chevaliers Maures, originaires de Fez.

parmi le peuple ; le taureau lui-même en est effrayé, il renverse tout ce qui se trouve sur son passage et donne la mort à cinq ou six combattans. Tout écumant de rage, l'animal fait le tour du cirque et court rapidement à l'endroit où se trouvait Malique Alabès. Ce Maure le voit à peine arriver sur lui, qu'il saute de cheval et attend de pied ferme l'impétueux taureau, en s'enveloppant le bras gauche de son *albornoz* (1). Au moment où cet animal baissait son front de fer pour le frapper, il lui porte un coup si bien assuré, et lui jette si à propos son albornoz sur les yeux que, saisissant ses deux cornes, il le tient en respect. Le taureau s'agite et cherche à se venger ; mais Malique Alabès dont la vie court le plus grand danger, se défend comme un lion. Ennuyé et furieux de la longueur du combat, il étrangle le taureau, et, avec une force incroyable, il le renverse à terre comme une faible brebis. Dès qu'il le voit étendu sur

(1) Manteau à capuce, ou gaban, fait d'une espèce de drap grossier et velu.

l'arêne, il se retire au petit pas, d'un air calme, et sans poser le pied sur l'étrier, il saute sur son cheval et disparaît. Ce trait d'adresse étonna beaucoup les spectateurs ; ils ne purent s'empêcher d'admirer sa force prodigieuse et ses efforts invincibles. Le roi fait venir Malique Alabès. Ce chevalier se présente devant lui comme s'il n'eût rien fait d'extraordinaire. Le prince lui dit :

« Vous m'avez fait le plus grand plaisir ; je ne pouvais guères attendre moins de votre valeur et de vos généreux efforts. C'est pour en récompenser le succès que je vous nomme Alcaïde de la forteresse de Cantoria, et commandant d'un corps de cent chevaliers. »

Malique Alabès lui baise les mains pour les nouvelles faveurs que lui accordait son maître. Il était à peu près quatre heures. Le roi fait sonner l'ordre de monter à cheval.

Tous les chevaliers qui devaient figurer au carrousel, entendent à peine le signal, qu'ils s'empressent de faire leur entrée dans l'enceinte. L'air retentit soudain des accens harmonieux d'une musique guerrière, composée de trompettes, de cymbales, d'anafins, de clairons

et de fifres. Tout-à-coup on voit entrer par le Zacatin (1) le beau Muça, à la tête de sa quadrille Abencerrage. Rangée sur quatre files, elle fait le tour du cirque, en saluant suivant l'usage le roi, la reine et toutes les dames de la cour. Elle commence ensuite quelques courses dont elle s'acquitte avec beaucoup de grâce et de prestesse. Muça, Malique Alabès et les trente Abencerrages de leur quadrille se faisaient sur tout remarquer par leurs panaches bleus, leurs étoffes d'argent et les blanches jumens sur lesquelles ils étaient montés.

Les Zégris entrèrent par une autre porte, tous habillés de rouge et de vert ; ils portaient des panaches bleus et montaient des chevaux bais. De larges rubans bleus traversaient leurs boucliers, et leur devise était des *lions enchaînés par la main d'une dame*, avec ces mots : *L'amour a plus de force.* Ils entrèrent ainsi quatre à quatre et en escarmouchant avec autant d'ensemble et de grâce que les Abencer-

(1) Nom d'une petite place.

rages. Les deux quadrilles, après avoir quitté leurs lances, pour prendre les roseaux, se mettent chacune en rang, et au son des trompettes et des doucines, elles commencent à se mesurer huit contre huit et à rivaliser de dextérité. Les Abencerrages qui avaient remarqué que les Zégris avaient orné leurs turbans de plumes bleues, leur devise ancienne, visaient toujours à leur coëffure pour les renverser à terre. Mais les Zégris se couvraient si bien de leurs boucliers que les Abencerrages ne purent venir à bout de leurs desseins. Il régnait tant d'ensemble dans ce carrousel, que c'était véritablement un spectacle qui méritait d'être vu. Mahomet Zégri, qui avait projeté avec tous les chevaliers de sa tribu de donner la mort à Malique Alabés, sort de la quadrille adverse et revient dans la sienne. Comme il était d'accord avec les huit de sa bande de fondre sur Malique Alabès, après avoir couru six roseaux, il dit aux chevaliers de sa quadrille: « Voilà le moment de commencer, le jeu est échauffé; vengeons-nous, puisqu'une si belle occasion se présente. »

Il dit, et prenant une lance bien aiguisée,

il attend que Malique Alabès vienne avec les huit chevaliers de sa quadrille fondre sur la sienne suivant l'usage ; et, au moment que ce dernier couvert de son bouclier venait se jeter sur sa quadrille, le Zégri, les yeux attachés sur son adversaire, sort des rangs avec impétuosité et regarde l'endroit où il pourrait mieux le blesser : il lui darde sa lance avec force. Le fer perce le bouclier d'outre en outre et pénètre fort avant dans la chair. La douleur que Malique Alabès ressent de ce coup est d'autant plus forte, qu'il avait été grièvement blessé. Mais sans faire attention au sang qui coulait de son bras droit, il rejoint sa quadrille et crie à Muça et aux Abencerrages : « Chevaliers ! les Zégris nous ont trahis ; au lieu de roseaux, ils se servent de lances meurtrières ; je suis blessé. »

A l'instant les Abencerrages prennent leurs lances, se promettant bien de se tenir sur leurs gardes en cas d'événemens. Déjà le Zégri retournait avec sa quadrille pour reprendre sa place, quand Malique Alabès fondit avec fureur sur le traître, et lui darda sa lance, en lui disant : « Perfide !

l'action atroce que tu viens de faire ne peut partir que d'une ame lâche. » A ces mots, il le frappe rudement, lui perce son bouclier et sa cotte d'armes, et lui fait une large blessure. Le Zégri tombe de son cheval et expire. Comme on s'était mis de part et d'autre sur la défensive, il s'engagea bientôt une mêlée chaude et sanglante. Mais les Zégris étaient bien armés, et ils n'eurent pas de peine à avoir l'avantage. Toutefois la valeur de Muça, de Malique Alabès et des Abencerrages fut telle, qu'ils maltraitèrent beaucoup les Zégris et leur causèrent de grandes pertes. Le tumulte augmenta de plus en plus, et, quand le roi vit le jeu très-animé, il descendit dans la place, monta à cheval, et un bâton à la main, se mêla parmi les combattans, en disant : « Sortez ! sortez ! » Tous les autres chevaliers, neutres dans cette affaire, employèrent aussi leurs efforts pour ramener le calme. Grenade toucha ce jour à sa perte : car dans le parti des Zégris se trouvaient les Gomèles et les Maças ; et dans celui des Abencerrages, les Almoradis et les Vanégas. Le roi, craignant que cette rixe parmi les grands

de sa cour n'eût des suites fâcheuses, fit tout ce que son devoir lui commandait pour en étouffer le germe. Le calme ne tarde pas à se rétablir, et chacun reprend sa quadrille; le brave Muça se retire avec la sienne dans le palais de l'Alhambra. Les Zégris retournent au château de Bibataubin, et emportent avec eux le cadavre sanglant de Mahomet Zégri. La reine et les dames de la cour se retirèrent des balcons et jetèrent de grands cris, quand elles virent que les jeux finissaient aussit ragiquement, et que leurs époux, leurs frères, leurs parens, leurs amans se trouvaient enveloppés dans cette rixe. Leurs plaintes étaient amères et leurs larmes excitaient la compassion de tous ceux qui les voyaient ou les entendaient. Quel cœur ne se fût sur tout attendri aux lamentations de la belle Fatima, que la mort de son père avait jetée dans le plus grand désespoir! Telle fut l'issue malheureuse des fêtes de Grenade. Toute la ville fut dans le trouble; l'on fit à ce sujet la romance suivante (1).

---

(1) Gare, gare, gare! Le valeureux Muça entre

Ainsi la sérénité dont jouissait Grenade, fut en un instant troublée par cet esprit de faction qui divisait l'élite de ses chevaliers. Le

---

dans la place de Bibarambla à la tête d'une quadrille, pour commencer un carrousel. Sa quadrille est composée de trente Abencerrages, connus par leur bravoure, ayant tous des livrées bleues, doublées de drap d'argent. Leurs boucliers sont ornés de larges rubans et de chiffres; leurs jumens, blanches comme des cygnes, portent aussi à leurs queues des rubans. Aussi rapides que le vent, ils traversent la place, et attirent sur eux les regards de mille dames, dont l'amour avait déjà blessé les cœurs. Les chevaliers Zégris entrent aussi dans l'enceinte; leurs livrées sont vertes. Au son des anafins, le jeu de cannes commence, les roseaux se mêlent aux roseaux, et le carrousel devient si échauffé, qu'on le prendrait pour un combat véritable. Alors plus d'amis; les roseaux se changent en lances; Malique Alabès est grièvement blessé, et un Zégri mord la poussière. Le roi Xico, voyant toute la ville en alarme, monte une superbe jument dont la queue et les pieds sont noirs; et armé d'un bâton, il pénètre par tout en criant: « Qu'on se sépare! » Muça, dès qu'il aperçut le roi, s'échappa par le Zacatin, et se refugia dans l'Alhambra. Les Zégris se rendirent au château de Bibataubin. Cette rixe causa une grande rumeur dans Grenade. »

roi Boadillin, effrayé du changement étrange qui s'était opéré dans sa cour, ne négligea rien pour arrêter la source du mal. Il se fit rendre compte de l'événement qui venait de se passer et découvrit la trahison que les Zégris avaient ourdie dans le château de Bibataubin contre les Alabès et les Abencerrages. Le roi voulut sévir contre les traîtres ; mais les chevaliers implorèrent leur pardon, en lui observant que le chef de ce parti avait péri victime de sa perfidie. Le roi se laissa fléchir; il leur pardonna et opéra lui-même leur réconciliation. Ce qui ramena pour un moment dans Grenade la tranquillité dont cette ville goûtait auparavant les délices.

## CHAPITRE VII.

*Amours de Galiana et de Sarracino. Démêlé entre ce dernier et Abénamar sous les balcons de l'Alhambra.*

LA belle Fatima paraissait si affectée de la mort de Mahomet Zégri, qu'on craignait qu'elle n'en perdît ou l'esprit ou la vie. La reine et les dames de la cour ne pouvaient la consoler : toute entière à sa douleur, elle rejetait les conseils salutaires de l'amitié, et n'écoutait que ceux du désespoir. On convint néanmoins de l'envoyer à Alhama (1) auprès de l'Alcaïde

(1) Ville médiocrement grande du royaume de Grenade, à sept lieues de la capitale, située dans une vallée étroite, au milieu de montagnes fort hautes et extrêmement escarpées. On y voit de beaux bains, construits par les anciens rois de Grenade, qui allaient souvent s'y délasser.

son parent, qui avait une fille aussi aimable que belle, persuadé qu'au sein de l'allégresse, elle parviendrait à dissiper sa sombre mélancolie. En effet on la conduisit à Alhama où elle reçut l'accueil le plus flatteur et tous les égards qu'exigeaient et sa position et sa naissance.

Revenons à Galiana, dont l'amour avait enfin conquis le cœur, et qui aimait éperdument Hamet Sarracino. Etant sur le point de quitter Grenade, elle lui mande de venir auprès d'elle. Cet amant, énivré de joie, vole au palais de sa maîtresse ; il trouve Galiana seule dans son appartement. Cette belle Maure rougit en le voyant entrer. Malgré le trouble qui l'agite, elle se lève pour le recevoir. Le brave Sarracino lui demande ce qu'elle désire qu'il fasse de glorieux pour son service. Galiana le fait asseoir à côté d'elle et entre avec lui dans de longs détails tant sur les fêtes récentes que sur la mort de Zégri Mahomet. Pendant ce doux entretien, leurs cœurs entraînés naturellement l'un vers l'autre, se confondaient ensemble, et leurs yeux passionnés étincelaient d'amour. Le Maure, pour com-

plaire à son amante enjouée, lui fait la déclaration suivante :

« La rixe qui s'est élevée, belle Galiana, entre les Abencerrages et les Zégris, a été bien funeste, et la mort de Mahomet Zégri mérite sans doute nos justes regrets; mais, ô maîtresse de ma liberté ! la blessure que ta beauté a faite à mon cœur, m'a subjugué moi-même; tes yeux puissans m'ont décoché le trait fatal; mon cœur palpitant brûle d'une flamme pure et céleste : c'en est fait de moi, si tu ne viens calmer le feu qui me consume. Un aveu de ta bouche divine me suffit pour me rendre le plus heureux des mortels ».

Il dit; et un soupir ardent met fin à ce ce langage passionné. Galiana, contente de la sincérite de son amant, prêtait une oreille attentive à ses vives prières; car l'amour avait déjà profondément blessé son cœur, et elle aimait aussi naïvement qu'elle était aimée. Elle répond à Sarracino de l'air le plus gracieux :

« Brave chevalier ! nous ne voyons que trop fréquemment les hommes, dans le premier élan de l'amour, s'enflammer pour nous du

feu le plus ardent et nous peindre l'amour sous des couleurs séduisantes. Pour assurer leur conquête, ils nous assiégent de visites, ils nous tourmentent de lettres, et dans le silence de la nuit ils nous donnent sous nos balcons de douces sérénades. Tous les moyens artificieux qu'ils employent pour nous faire tomber dans leurs piéges, ne durent que jusqu'au moment où nous rendons les armes et reconnaissons nos vainqueurs. Une fois maîtres de notre liberté, ils ne sont plus les mêmes hommes. Adieu leurs soins officieux, adieu leur complaisance, adieu leur assiduité; trop heureuses encore, s'ils ne nous honorent pas de leur haine injuste. Aussi, tant que nous sommes libres, devrions-nous être sourdes à leurs paroles captieuses et à leurs promesses mensongères!

SARRACINO.

« Je jure par Mahomet, ou plutôt, que Mahomet me confonde! si tu me vois jamais changer ou trahir ma parole: elle est sacrée. Je veux, douce idole de mon cœur! t'adorer

éternellement ; je veux être fidèle à Galiana jusqu'à la mort.

GALIANA.

« J'aime à me persuader qu'un chevalier aussi distingué que toi tiendra sa parole et ne manquera pas à ce qu'il se doit à lui-même ; mais sache que je dois partir pour Almérie, parce que la permission que m'a accordée mon père est à la veille d'expirer. Je dois bientôt quitter Grenade ; mais avant de partir, je serai bien aise d'avoir avec toi un plus long entretien. Cette nuit donc, à une heure précise, tu te rendras très-mystérieusement sous ce balcon, et là nous causerons avec plus de liberté. Voilà ce que j'avais à te dire ; pars sous la sauve-garde d'Allah, avant que le roi ne s'apperçoive que tu es ici. »

Sarracino, glorieux d'avoir fait la conquête de la dame la plus belle et la plus vertueuse de Grenade, prend congé de sa maîtresse et se retire. Il lui tardait déjà d'entendre sonner l'heure indiquée : chaque minute lui paraissait un siècle.

Déjà le soleil avait disparu de l'horison, et

la nuit avait tiré sur l'univers son voile épais; lorsque le Maure se rendit au palais de Galiana. Il s'était précautionné d'armes offensives et défensives en cas d'événement. Il était minuit: toute la nature se livrait alors aux douceurs du repos. Il s'en fallait encore d'une heure que l'impatient Sarracino ne goûtât le plaisir d'entendre son amante. A la fin, une heure, cette heure si désirée, retentit sur l'airain sonore; il s'approche en palpitant du balcon de Galiana; il entend toucher du luth; une voix tendre et flexible se mariait aux accords de l'instrument et exprimait par ses modulations langoureuses tout ce que l'amour a de plus passionné. Dans le silence des pauses, on entendait s'exhaler de pénibles soupirs. Le Maure intrépide, épris des charmes de la musique et de la suavité de la voix, n'osa interrompre, quoique les paroles lui eussent déjà fait connaître que ce n'était pas Galiana qui chantait. La romance était ainsi conçue:

« Divine Galiana! ta beauté frappante égale celle du lys, lorsqu'il élève pompeusement son front de neige au dessus des autres fleurs

et qu'il embaume les airs de son céleste parfum. O visage radieux ! L'homme qui te possédera, pourra dire avec orgueil que tes charmes n'ont point ici bas de pareils. O Galiana! ne te montre donc pas assez cruelle envers ton amant pour le réduire au désespoir ; car tu sais que la douceur et la pitié sont les qualités qui doivent distinguer une divinité telle que toi (1). »

---

(1) Voici une imitation en vers de cette romance, telle qu'elle a éte insérée dans la *Bibliothèque universelle des Romans*, janvier 1778, à l'article de *Ginès Pérez*.

Beauté dont je porte les chaînes,
Terminerez-vous mon tourment ?
Non, vous rebutez tout amant,
Et mes espérances sont vaines.

Du dieu d'amour la vive flamme
Etincelle dans vos beaux yeux ;
Mais il y consume ses feux,
Et n'en garde point pour votre ame.

J'aurais bientôt purgé la terre
Du plus formidable rival ;
Mais mon martyre est sans égal ;
Car nul mortel ne peut vous plaire.

Sarracino, distinguant que cette romance était chantée par un Maure avec tout le délire de l'amour, s'indigne de se voir devancé; il s'approche doucement pour reconnaître le musicien. Abénamar était son nom. Il s'apperçoit qu'on l'écoute, se taît aussi-tôt et prépare ses armes. Epris des charmes de Galiana, il lui adressait ces tendres couplets pour fléchir sa résistance. Sarracino s'avance et lui crie : « Qui va là ? »

ABÉNAMAR.

« Un Maure. »

SARRACINO.

« Qui que tu sois, tu as tort d'être ici ; et le rôle que tu y joues ne te fait pas honneur ; car la reine couche ici près, et le roi pourrait supçonner ce qui n'est pas. »

---

Souffrez du moins que je souhaite,
Si jamais j'obtiens Paradis,
De vous voir entre les Houris,
Que nous promet notre Prophête.

ABÉNAMAR.

« Que cette crainte ne t'inquiète point ; mêle-toi de ce qui te regarde, passe ton chemin, si tu ne veux pas que je t'y contraigne. »

SARRACINO.

« Je verrai, lâche que tu es ! si ton bras sait soutenir ta jactance. »

Aussi-tôt se couvrant de son bouclier, et le cimeterre à la main, il s'élance sur Abénamar qui l'attend de pied ferme. Le combat s'engage : les rudes coups qu'ils se portent, retentissent dans les airs. Au cliquetis de leurs armes accourent plusieurs jeunes chevaliers pour les réconcilier. Efforts infructueux ! Car à peine les deux champions ont-ils entendu le bruit, qu'ils se séparent pour n'être pas reconnus. Abénamar avait reçu à la cuisse une légère blessure. L'un et l'autre avaient pris si promptement la fuite, que les chevaliers qui étaient accourus, ne purent les reconnaître.

La belle Galiana fut témoin de la scène

qui venait de se passer sous ses croisées ; car elle était déjà à son balcon quand Abénamar se mit à toucher son luth et à moduler sa romance. Mais dès qu'elle vit la rixe s'engager vivement entre ce dernier et Sarracino, elle se retira dans son appartement, tremblant qu'il n'arrivât quelque malheur à celui des deux qu'elle chérissait. Le roi, instruit de cette affaire, ordonna qu'on fît toutes les poursuites nécessaires pour découvrir les coupables ; mais il n'en obtint aucun indice. Quand tout fut assoupi, ce prince fit conduire Galiana à Almérie sous l'escorte de cinquante chevaliers. Au moment où tout était disposé pour l'exécution de cet ordre, on vit entrer dans le Palais de l'Alhambra Mahomet Mustapha, Alcaïde d'Almérie, et père de la belle Galiana ; il amenait avec lui sa sœur puînée appelée *Zélima*, qui ne le cédait pas à l'autre en beauté. Le roi se leva pour embrasser l'Alcaïde et lui dit :

« Quelle est cette belle qui t'accompagne ? Son arrivée me transporte de joie. Ta fille Galiana était sur le point de partir pour Al-

mérie avec une garde d'honneur que je lui donnais pour l'accompagner dans son voyage.

MUSTAPHA.

« Je savais que je ne puis recevoir de ta main libérale et magnifique que des faveurs insignes. Qu'Allah te conserve long-tems pour notre bonheur et nous fasse jouir sous ton règne des douceurs de la paix !

LE ROI.

« Je te sais bon gré de cette marque de bienveillance. »

Il dit, et embrassa la belle Zélima qui lui fit une profonde révérence. La reine et les dames de la cour, étonnées de sa beauté rare, se levèrent pour la recevoir. Zélima n'était pas moins surprise de celle des dames ainsi que de l'air de grandeur répandu sur toutes leurs personnes. L'Alcaïde Mustapha fut accueilli avec beaucoup d'égards par les chevaliers de la cour; et le roi, après l'avoir fait asseoir sur un riche carreau, le questionna ainsi :

« Ton arrivée et celle de ta fille me cau-

sent le plus grand plaisir. Quel motif t'a engagé à l'amener avec toi à Grenade? »

MUSTAPHA.

« Puissant Roi, mon maître! mon intention, en venant t'offrir mes hommages, a été de présenter ici ma fille à la reine, pour qu'elle partageât avec sa sœur Galiana et les autres dames de la cour l'honneur de la servir. Comme elle se déplaît à Almérie, sur tout depuis que les audacieux Chrétiens viennent jeter l'alarme dans les environs de cette ville, j'ai pensé qu'elle se trouverait mieux dans cette résidence auguste.

LE ROI.

« Soyez les bien venus! Zélima vivant avec sa sœur, participera aux fêtes qui se donnent journellement à ma cour, quoique les dernières ne se soient point passées sans tumulte. »

Ils conversaient ainsi, quand un Maure vint dire au roi qu'un chevalier chrétien se promenait dans la plaine de Grenade, monté sur un superbe coursier et armé de pied en cap; que sa démarche, sa contenance étaient

imposantes, mais que la visière de son casque étant baissée, il était impossible de le reconnaître. Le roi Boadillin ordonne qu'on aille découvrir quel est ce personnage. Ce prince était alors avec la reine sur la Tour de Gomarès; car il venait de se réconcilier avec le monarque son père. Voulant satisfaire sa curiosité, il monte avec les officiers de sa cour à la Tour de la Campana, la plus élevée de l'Alhambra et qui domine sur la riante plaine de Grenade. Il apperçoit alors un chevalier de bonne mine, armé de toutes pièces et portant sur son bouclier une croix vermeille. Monté sur un beau cheval andaloux, il se promenait avec autant de sécurité que s'il eût été sur le sol Espagnol. A la vue de la croix vermeille, le roi dit: « Il n'y a pas de doute; c'est là le grand-maître de Calatrava, je le reconnais autant par cette marque distinctive que par cette hardiesse qui le porte à venir si près des murs de Grenade. »

Quand Ponce de Léon (ainsi s'appelait ce chevalier) apperçut de loin la famille royale, il haussa sa visière, et fit suivant

l'usage une révérence gracieuse. S'étant ainsi fait reconnaître, la cour de Grenade s'empressa de répondre à sa politesse. Le chevalier espagnol attacha alors un pennon rouge autour de sa lance, comme pour provoquer un cartel. Mustapha demande au roi la permission de rompre une lance avec Ponce de Léon, attendu qu'il veut venger la mort d'un de ses oncles tué dans une pareille occasion. Le roi lui répond qu'un grand nombre de chevaliers lui a déjà demandé cette faveur. Pendant que tous ces braves briguent l'honneur de se mesurer avec le chevalier Castillan, un page vient leur dire qu'il est déjà sorti du Palais un chevalier pour soutenir ce défi.

LE ROI.

» Qui lui en a donné la permission?

LE PAGE.

» La reine, ma maîtresse. C'est elle qui, cédant à ses vives instances, lui a accordé la faveur de combattre.

LE ROI.

» Comment s'appelle ce chevalier?

LE PAGE.

» Malique Alabès.

LE ROI.

» J'en suis content ; c'est un preux chevalier qui ne peut que revenir victorieux. Comme les deux concurrens sont de la plus grande bravoure, le combat n'en sera que plus intéressant. »

Plusieurs chevaliers furent jaloux de la préférence qu'avait eue Malique Alabès, et la belle Cohaïda fut plus que tout autre fâchée de la faveur de son amant, pressentant bien le danger qu'il allait courir. Elle demanda permission à la reine de quitter les balcons, pour n'être point témoin de ce fait d'armes. Elle se retira très-agitée dans ses appartemens jusqu'après l'issue du combat.

Tous les chevaliers attendaient que Malique

Alabès sortît de la ville pour se mesurer avec Ponce de Léon, et tout le peuple était accouru pour être spectateur de ce combat glorieux; mais le roi ordonna à une centaine de chevaliers de servir d'escorte à Malique Alabès dans le cas où les Chrétiens lui auraient dressé quelqu'embûche. Ceux-ci allèrent aussitôt s'armer et se placèrent à la porte d'Elvire pour attendre le valeureux Alabès et lui servir d'escorte..

## CHAPITRE VIII.

*Combat dans la plaine de Grenade, entre Malique Alabès et D. Manoel Ponce de Léon.*

A PEINE le chevalier espagnol eut-il attaché un pennon rouge à sa lance, que Malique Alabès quitta les balcons du roi pour aller à ceux de la reine. Là, fléchissant le genou, il supplia cette princesse de lui accorder la permission d'aller se mesurer avec D. Manoel Ponce de Léon, et lui déclara que, s'il obtenait cette faveur précieuse, il voulait se rendre digne non-seulement de son estime, mais encore de celle des dames de la cour. La reine, curieuse de voir se déployer dans cette occasion la bravoure de Malique Alabès, lui dit en riant : « Brave chevalier ! nous applaudissons toutes au noble élan de ton courage; nous nous intéressons toutes à ta gloire.

qu'Allah, propice à nos vœux, te couvre de son égide tutélaire ! Ce que tu me demandes, je te l'accorde volontiers ; pars donc, et vole au combat sous de si brillans auspices. »

« Je me confie en la bonté d'Allah, répondit Malique Alabès, et j'espère que, fort de sa protection, je reviendrai vainqueur de la plaine de Grenade. »

Il dit ; et, prenant congé de la reine, il regarda avec intérêt Cohaïda sa maîtresse, dont la pâleur annonçait le trouble de son ame. Arrivé dans son palais, il fait seller un cheval de prix, et demande son excellent bouclier de Fez. Bientôt il se revêt de sa jazérine (1), sur laquelle il passe son aljube de velours brun, chargée de broderies d'or. Il couvre son casque d'un turban bleu, ombragé d'un panache jaune de plumes de héron. Sur le devant, il y place un riche mé-

(1) Espèce de cotte ou jaque de mailles, armure faite en forme de chemise, et tissue de plusieurs petits anneaux de fer. C'était le *haubert* de nos anciens chevaliers.

daillon d'or, entouré de branches de laurier. Les feuilles étaient composées de fines émeraudes, et, au milieu du médaillon, brillait le portrait très-ressemblant de sa maîtresse. Le valeureux Maure, portant un javelot dans ses mains, sort monté sur son superbe coursier. Il passe par la rue d'Elvire, où beaucoup de dames contemplent son air magnifique et imposant. A la porte d'Elvire, il trouve les cent chevaliers bien armés, qui devaient lui servir d'escorte. Ils partent; et, piquant leurs chevaux impatiens, ils gagnent bientôt la large plaine.

Arrivé devant les balcons de la cour, Malique Alabès fait agenouiller son cheval, et salue les spectateurs en inclinant gracieusement la tête; il se relève, et dirige ensuite ses pas vers D. Manoel Ponce de Léon. « Chevalier chrétien! lui dit-il; ta démarche altière décèle ta bravoure. Puisqu'il m'est permis de rompre une lance avec toi, je n'ai plus rien à désirer. Si la fortune accordait à mes vœux la palme de la victoire, je me regarderais comme le plus heureux des chevaliers; si le sort veut au contraire que je sois ton prison-

nier, ou que je meure de ta main victorieuse, je m'applaudirai encore de ma défaite. Mais, avant tout, je désire connaître le nom du guerrier d'où va dépendre ou ma vie ou mon honneur, et je ne doute point qu'il ne s'empresse de me satisfaire. »

Le brave Ponce de Léon avait écouté avec plaisir le discours flatteur du Maure; il lui répond en ces termes:

« Noble chevalier, qui que tu sois, tes manières gracieuses préviennent en ta faveur. Puisque tu désires savoir qui je suis, je m'appelle *D. Manoel Pons de Léon*, chevalier de l'ordre militaire de Calatrava. Pourrai-je à mon tour te demander qui tu es? »

« Ta demande est juste, répartit le Maure; tu vois devant toi *Malique Alabès*, issu du sang royal de Grenade: tu peux me combattre sans t'avilir; et, puisque nous nous connaissons maintenant, qui nous empêche de commencer? »

A ces mots, ils s'attaquent avec fureur, semblables à deux rochers ébranlés qui s'entre-choqueraient: ils se pressent si vivement et se portent de si rudes coups de lances, que ce

premier choc frappe d'étonnement toute l'enceinte. Les boucliers ne peuvent résister à la violence de leurs armes. Les deux chevaliers reviennent une seconde fois à la charge. C'est alors qu'on les voit déployer l'un contre l'autre toutes les ressources combinées de leur force et de leur adresse.

Les spectateurs ne se lassaient point d'admirer la grace avec laquelle combattaient ces deux athlètes, et les ruses cruelles dont l'un et l'autre se servaient pour surprendre son adversaire. Le combat durait depuis plus de deux heures, et ils n'avaient pu se blesser de leurs lances : tant ils savaient se couvrir à propos de leurs boucliers. Cependant le cheval de Ponce de Léon n'avait plus la même prestesse et paraissait fatigué du combat. Son maître s'en était à peine apperçu qu'il cherche à suppléer par son courage à l'épuisement de son coursier. Le rusé Malique Alabès, dont l'intention était de profiter de cet avantage, caracole et fait prendre à son cheval mille positions différentes. Il était facile de pénétrer le dessein du chevalier Maure ; il cherchait par cette manœuvre à fatiguer le cheval de

son adversaire et à profiter de son inattention pour pouvoir le frapper. En effet, après avoir long-tems harcelé le cheval espagnol, il parvint à blesser Ponce de Léon au bras droit. Aussi prompt que l'éclair, celui-ci se retourne de côté pour éviter le coup; mais, malgré la bonté de sa cotte d'armes, il fut blessé de la lance de son adversaire, dont la trempe était excellente. La plaie était profonde, et il en sortait beaucoup de sang. Le chevalier espagnol se sent blessé; et, plus furieux que l'animal dont il porte le nom, il met sa lance en arrêt, au moment où Malique Alabès s'élançait de nouveau sur lui. Sa lance atteint le Maure et lui fait une large plaie. Tel qu'un aspic que la moindre douleur fait redresser sur sa queue, l'intrépide Malique, tout écumant de rage, attaque son adversaire la lance à la main; et, lui perçant son bouclier, il parvient encore à le blesser une seconde fois. Ponce de Léon honteux de cet affront, recueille toutes ses forces, s'élance sur le Maure avec furie, et lui porte un coup plus terrible encore que le premier. Ivres de vengeance, plus ils s'acharnaient au combat, plus la victoire se montrait difficile à se décla-

rer. L'Espagnol ennuyé de tant de retard, car il y avait déjà quatre heures que durait le combat, et n'en attribuant l'indécision qu'à la faiblesse de son coursier tout humide de sueurs et haletant de fatigue, il en descend soudain: se couvrant alors de son bouclier, il se saisit de son épée, et, animé du courage le plus énergique, il s'élance sur Malique Alabès. Celui-ci, très-étonné de le voir combattre à pied, mais ne voulant pas passer pour lâche aux yeux d'un guerrier à la valeur duquel il se plaisait à rendre hommage, saute de cheval; et, se confiant dans sa force, couvert de son bouclier, armé de son cimeterre, il attaque impétueusement son adversaire. Quoique sur la défensive, le Chrétien portait des coups terribles à son ennemi. En effet il était aussi nerveux qu'adroit, et avait acquis dans le maniement des armes la plus grande dextérité. Le Maure agissait de même à l'égard de l'Espagnol; mais la manière dont Ponce de Léon se servait de son bouclier, rendait tous ses efforts inutiles. Malgré les blessures qu'il avait déjà reçues, il ne cessa de combattre et de déployer autant de bravoure qu'au commencement de l'action.

Durant cette lutte sanglante, le cheval de Malique Alabès était aux prises avec celui de Ponce de Léon. La crinière hérissée et la fureur dans ses yeux, il lançait à son adversaire de fortes ruades. L'acharnément de ces deux vaillans animaux surprit beaucoup le roi et les dames de la cour; et malgré le courage du coursier espagnol, celui du maure avait l'avantage, comme étant mieux dressé à cet exercice belliqueux.

Les deux intrépides guerriers poursuivaient toujours leur combat avec la plus grande animosité. L'avantage était loin de pencher du côté du Malique Alabès; et il était sur le point de se rendre, si la fortune ne fut venue à son secours. A une très-grande distance de là, se trouvaient comme spectateurs quatre-vingts chevaliers que D. Manoel avait amenés pour sa garde. Ennuyés de ce que l'action durait si long-tems, ils s'approchèrent. Les cent maures, qui servaient d'escorte à Malique Alabès, en voyant arriver l'escadron Chrétien, conçurent quelque soupçon; ils piquèrent aussi-tôt leurs chevaux et tombèrent à grands cris sur les Espagnols. Ceux-

ci ne doutant point que ce ne fût une véritable trahison, serrent de près leur capitaine; et, lui faisant un rempart de leurs corps, ils volent à la rencontre des Maures. Il s'engagea alors entr'eux un combat sanglant. Ils se battaient tous avec fureur et beaucoup d'entr'eux mordirent la poussière. Les deux chefs, déséspérés de la méprise de leurs soldats, suspendent leurs coups pour aller les appaiser; ils rejoignent leurs chevaux dont l'acharnement était toujours le même. Les Maures accourant pour défendre Malique Alabès et arracher son cheval aux Chrétiens qui, s'en étant emparés, l'avaient déjà présenté à Ponce de Léon; celui-ci le monte, et, la lance à la main, il fond sur les Maures. Malique Alabès monte le cheval de Ponce de Léon qui n'avait pas la légèreté du sien; et, la javeline en main, il se mêle parmi les Chrétiens et donne par tout la mort.

Le roi Boadillin, voyant que l'affaire devenait aussi sérieuse, fait sonner l'alarme et envoie mille chevaliers au secours des Maures. L'infatigable Malique Alabès cherchait par tout de ses yeux inquiets D. Manoel Ponce

de Léon ; et, le voyant échauffé dans la mêlée, il lui fait signe de sortir. Le chevalier espagnol s'approche avec empressement pour terminer à la fin un combat aussi longtems disputé. « Vaillant Chrétien ! dit le Maure à Ponce de Léon, ma générosité me commandede te prévenir du danger qui te menace. Ecoute, et puisque tu es si brave guerrier, tu devines sans doute pourquoi ces tambours retentissent au loin dans la plaine. Sache donc, preux chevalier ! qu'au moyen de l'alarme dont le bruit sinistre retentit en ce moment dans les murs de Grenade, il peut accourir à mon secours plus de mille chevaliers contre lesquels les tiens ne pourraient opposer qu'une faible résistance. Profite de l'avis salutaire que je te donne, et quitte promptement cette arène, toi et tes troupes audacieuses ; c'est pour ton intérêt que je te parle ainsi. Nous reprendrons notre combat, quand il te plaîra. »

« Chevalier Maure, lui répondit Ponce de Léon, je te remercie de tes conseils généreux ; j'accepte tes offres ; et, comme il est de notre honneur de finir notre lutte, nous la

terminerons la première fois que nous nous reverrons: séparons-nous. Ne crois pas cependant que je te cède la victoire ; traite-moi avec les mêmes égards que tu aurais droit d'attendre de moi en pareille circonstance. »

Ainsi parle D. Manoel, et aussitôt il sonne de son cor pour commander la retraite.

A peine les Espagnols entendent-ils l'instrument sonore, qu'ils quittent la mêlée et se rallient autour de leur chef : les Maures les imitent. Au moment où Malique Alabès rentrait à Grenade par la Porte d'Elvire, il rencontra une troupe de mille chevaliers qui volaient à sa défense et qui s'en retournèrent avec lui. Le roi et les chevaliers descendirent pour recevoir Malique Alabès et l'accompagnèrent chez lui où l'on pansa ses blessures.

Ponce de Léon revint très-affligé de n'avoir pas terminé ce combat aussi glorieusement qu'il l'aurait désiré : il ne parlait à personne et ne répondait point aux questions qui lui étaient faites. Il rejettait la faute sur ses chevaliers, qui étaient accourus pour voir le combat, et il avait raison ; car sans cette curiosité il

aurait vraisemblablement remporté la victoire, et il n'y aurait pas eu tant de sang répandu entre les Maures et les Chrétiens.

Ce fut à l'occasion de ce combat que l'on composa la romance suivante :

« Qu'on me selle mon coursier gris-de-velez; qu'on me donne mon bouclier de Fez, ma forte jazérine et ma lance redoutable ; qu'on me couvre de mon casque d'acier, surmonté d'un turban brun ; qu'on l'orne de plumes de héron jaunes et d'aigrettes vertes et brunes ; qu'on m'apporte le doliman bleu que m'a donné la belle Cohaïda, fille de Celin-Hamet avec mon riche médaillon entrelacé de branches de laurier, dont les feuilles sont incrustées d'émeraudes ; qu'on dise enfin à ma maîtresse qu'elle sorte de son palais, si elle veut me voir entrer en lice avec D. Manoel Ponce de Léon ; car un seul de ses regards me suffit pour remporter la victoire. »

## CHAPITRE IX.

*Carrousel donné par Abénamar, le jour de la Saint-Jean (1), aux Chevaliers et aux Dames de la Cour.*

ABÉNAMAR savait déjà que le personnage avec lequel il avait eu une altercation la nuit précédente sur la place du château,

(1) On sera sans doute étonné, peut-être avec raison, de ce que Ginès, dans cet endroit, fait figurer la Saint-Jean des Espagnols parmi les Mahométans de Grenade. Cette inconvenance locale, il est vrai, semble au premier coup-d'œil inadmissible; mais, en réfléchissant que les Maures auraient bien pu, par leur long séjour en Espagne et leurs fréquentes relations avec les Chrétiens, emprunter de ces derniers leurs réjouissances périodiques à l'époque de la Saint-Jean, on cessera dès-lors d'être surpris, et même on sera tenté de croire que le but religieux de

était le vaillant Sarracino. Il ne lui pardonnait point d'avoir interrompu sa touchante

---

cette fête aura été vraisemblablement célébré par les Maures, mais sous un nom différent de celui qui est aujourd'hui usité dans la chrétienté.

Voici ce que dit à ce sujet Chénier dans ses *Recherches hist. sur les Maures*, tom. III, p. 224.

« Les Maures, dit-il, sont dans l'usage de faire des feux à la Saint-Jean, et sont encore moins en état que nous d'en donner la raison. Je me suis trouvé à Fez le jour de la Saint-Jean, vieux style, que les Maures observent dans les usages qui leur sont communs avec nous. Un Maure un peu instruit, à qui je demandai le motif des feux qu'on avait allumés, me dit que c'était *El. Anserà ;* ce qui signifie en arabe le *compagnon* ou le *défenseur,* et semble désigner St.-Jean, précurseur et compagnon de Jésus-Christ, sans donner d'autre raison des feux qu'on faisait ce jour-là. L'origine de ces feux paraît être de la plus haute antiquité ; il est vraisemblable que, dans les anciens tems, ce n'aura été qu'un signe pour annoncer aux peuples la plus haute élévation du soleil, la saison de l'été, la maturité des grains, ou le tems où l'on pouvait aller se baigner sans craindre pour la santé. L'usage où l'on est dans quelques-unes de nos provinces méridionales de jeter de l'eau sur les pas-

sérénade ; il se rappelait encore avec amertume que, quand il leva les yeux vers les

---

sans, le jour du feu, semble justifier cette dernière conjecture. J'ai vu à Selé, où la récolte est déjà faite à la Saint-Jean, qui, chez les Maures, répond au cinq juillet, les jeunes gens faire un pavillon en roseaux et en paille, qu'ils font flotter sur la rivière, et y mettent le feu en nageant et folâtrant tout autour ; ce qui me paraît réunir les deux motifs auxquels je crois cet usage consacré, qui sont d'annoncer le solstice d'été et le tems propre à se baigner. La fête de Saint-Jean que, par événement, l'Eglise a placée dans le même tems, a effacé insensiblement chez les Chrétiens ces premières idées ; et les peuples ont attaché à une institution de police des idées de dévotion qui ne sont ni fondées, ni conséquentes. »

Rapportons maintenant l'opinion d'un savant anglais, nommé John Brand, qui a écrit sur les antiquités populaires.

« On the eve of St. John Baptist, commonly called mid summer-eve, it is usual in the most of country places, and also here and these in towers and cities, for both old and young to meet together, and be meny over a large fire, which is made in the open street. Over this they freqnently leap and play at various games, such as running, wrestling, dancing, etc.

balcons de Galiana, celle-ci prêtait une oreille complaisante aux accens séducteurs de son

---

But this is generally the exercise of the younger sort; for the old ones, for the most part, sit by as spectators, and enjoy themselves and their bottle. And thus they spend the time till mid-night, and sometimes till cock-crow.

» *Belithus* tell us that is was a custom to carry lighted torches on mid summer-eve, as an emblem of St. John Baptist, who was a burning and a shining light, and the preparer of the way of Christ. But if this was the reason of this custom formerly, as it's probable it was, (it having been a common thing) to shadow out times and seasons by emblems; yet the custom still continued among us, originally instituted upon another bottom. »

En voici la traduction :

« La veille de la Saint-Jean-Baptiste, communément appelée la mi-été, il est ordinairement d'usage que, dans la plupart des villes, les jeunes gens et les vieillards se rassemblent et se divertissent autour d'un grand feu, allumé dans une vaste rue. Ils sautent souvent à l'entour, et s'exercent à différens jeux, tels que la course, la lutte, la danse, etc. Ces derniers jeux sont ordinairement l'apanage de la jeunesse; pour les vieillards, ils se contentent d'être

rival. Comme tous ces souvenirs douloureux lui déchiraient le cœur, il prit le parti d'oublier l'ingrate Galiana, puis qu'elle avait oublié tout ce qu'il avait fait tant à Almérie qu'à Grenade. C'est pourquoi il fixa son choix

---

spectateurs, où ils s'amusent à boire. C'est ainsi que les uns et les autres se réjouissent, et font durer la fête fort avant dans la nuit, et même jusqu'au chant matinal du coq.

« Belithus prétend que la coutume de porter des torches allumées, la veille de la mi-été, faisait allusion à Saint-Jean-Baptiste qui, comme le précurseur de J.-C., était une lampe ardente et radieuse. Si c'est-là, comme il est probable, le motif de cette institution, car n'a-t-on pas presque toujours représenté les saisons sous un voile allégorique, il est à croire néanmoins que cet usage qui s'est transmis à nous jusqu'à ce jour, aura été originairement établi sur un autre pied. »

Les Chrétiens Orientaux célèbrent la fête de Saint-Jean le 21 du mois, appelée dans le calendrier syrien *Haziran*, qui correspond à notre mois de juin. Cette fête est marquée dans les éphémérides des Mahométans sous le nom de *Milad Iahia*, c'est-à-dire, naissance de Jean. (*Bibliothèque Orientale de d'Herbelot.*)

nouveau sur Fatima, pressentant bien que cette belle ne serait point ingrate, vu qu'elle avait cessé d'aimer Muça dont les intrigues avec Daraxa ne lui étaient que trop connues, Abénamar se mit donc à lui faire assidument la cour. Fatima, voyant qu'il l'aimait réellement, loin de résister à sa flamme, s'empressa d'y condescendre. En effet le mérite d'Abénamar avait beaucoup de prix à ses yeux : ce Maure était autant recommandable par sa bravoure que par la culture de son esprit; car, pour peu qu'un chevalier fût distingué des autres par ses qualités personnelles, il se faisait une gloire de se choisir pour maîtresse quelque dame de la cour: ce qui donnait lieu chaque jour à de nouvelles fêtes et à de nouvelles réjouissances.

Abénamar, pour se venger autant de Galiana que de Sarracino son amant, supplia le roi d'ordonner pour la St.-Jean un carrousel dont il se proposait d'être le tenant. Le roi, qui aimait beaucoup les fêtes publiques, et qui, en les accordant remplissait le double but de divertir sa cour et d'entretenir parmi la classe des chevaliers une noble

émulation, acquiesça volontiers à la demande d'Abénamar. Il ordonna donc la célébration des jeux avec l'appareil le plus magnifique ; ce qui convenait sur tout dans la circonstance actuelle où tout le peuple félicitait Malique Alabès d'avoir échappé à la honte d'une défaite, et se réjouissait de la guérison de ses blessures.

Dès qu'Abénamar eût obtenu cette faveur du roi, il fit annoncer dans toute la ville, au son des anafins, la célébration d'un carrousel et d'un jeu de bagues, auquel, en sa qualité de tenant, il invitait tout chevalier à courir avec lui trois lances. Mais, pour être admis à cet honneur, il exigeait que tout concurrent apportât avec lui le portrait de sa dame, qu'il devait perdre, s'il était vaincu ; tandis qu'il gagnerait celui de Fatima ainsi qu'une chaîne d'or du prix de mille doublons, s'il venait à être vainqueur. Tous les chevaliers, aiguillonnés par l'amour, étaient extrêmement flattés de cette circonstance ; les uns se promettaient de faire éclater leur bravoure, les autres d'étaler la beauté de leurs maîtresses et de réaliser l'espoir qu'il avaient de gagner le portrait et la chaîne du tenant.

Le valeureux Sarracino, quoique devinant le motif d'Abénamar, ne fut pas le dernier à saisir cette occasion de prouver sa valeur à Galiana son amante. Ce Maure, et tous les chevaliers, désireux de courir la bague, firent donc tirer le portrait de leurs maîtresses en recommandant aux peintres de les représenter avec leurs parures ordinaires, pour qu'elles fussent plus facilement reconnues.

Enfin arrive la St.-Jean, cette fête si désirée que presque tous les peuples ont consacrée à l'allégresse. Ce jour-là, les chevaliers de Grénade s'habillèrent très-magnifiquement ; ceux qui devaient participer aux différens jeux du carrousel, n'étaient distingués des autres que par leurs livrées. Ils sortirent de la ville ainsi parés ; et, arrivés sur les bords fleuris du Xénil, ils disposèrent leurs brillantes quadrilles. Les Zégris étaient opposés aux Abencerrages, les Almoradis aux Vanégas, et les Gomèles aux Maças. Au concert harmonieux d'une foule d'instrumens sonores, ils se mirent à jouer de leurs roseaux. La quadrille Abencerrage avait une livrée jaune, couverte de broderie d'or.

Elle portait des panaches rouges et avait des soleils pour devises. Les Zégris, tout chamarrés d'étoiles d'or, n'avaient point d'autres emblèmes que des croissans. Les Almoradis étaient vêtus de rouge et de brun; les couleurs des Maças et des Gomèles étaient le brun et le serin. Ces quadrilles, si brillantes et si diverses, courant dans l'immense plaine de Grenade, et faisant voler la poussière, offraient à l'œil un spectacle vraiment pittoresque. Cette course avait plutôt l'air d'un combat que d'un tournoi. Le roi Boadillin, richement habillé, se trouvait parmi eux; il avait cru sa présence nécessaire, pour étouffer les moindres rixes qui auraient pu s'élever. La reine et toutes les dames de la cour étaient aux tours de l'Alhambra. Ce qui charmait le plus les yeux, était autant le grand ordre que tous ces chevaliers observaient, que l'adresse avec laquelle ils joûtaient. Les Abencerrages et les Almoradis se distinguèrent le plus dans ce carrousel. Muça, Abénamar et Sarracino s'y couvrirent de gloire. Quand le roi vit que le jeu devenait très-échauffé entre les Abencerrages et les Zégris, il ordonna qu'on y

mit fin, parti extrêmement sage pour éviter le retour des scènes affligeantes qui naguères avaient eu lieu entre les deux tribus.

Les chevaliers obéirent sur le champ à l'ordre royal; ils se mirent dès lors à exécuter une caracole bien ordonnée, qu'ils entremêlèrent de courses différentes. Ce fut ainsi qu'ils terminèrent cette fête charmante. Le valeureux Abenderraez s'acquit un grand honneur dans cette célèbre journée. La belle Xarifa sa maîtresse se complaisait à le regarder. La reine lui dit alors : « Tu es une heureuse femme d'avoir un amant aussi brave et aussi beau ». Xarifa rougit à ces paroles flatteuses qu'elle venait d'entendre de la bouche d'une reine. Fatima ne levait pas les yeux de dessus son Abenamar; ce qui donna lieu à Xarifa de croire qu'elle regardait son cher Abenderraez. (car les deux Maures se promenaient ensemble). Elle en conçut donc de la jalousie et dit à Fatima : « Ma chère Fatima, avoue que l'amour a des armes bien puissantes; par tout le cruel se montre : au défaut de la langue, il parle dans les yeux. Tu ne saurais, douce compagne! déguiser l'impression amoureuse

qui agit en ce moment sur ton cœur ; car ton joli visage en est le fidèle interprète. Naguères tu ressemblais à une rose fraîche qui brille au milieu des roses solitaires ; et maintenant je te vois triste, abattue et abreuvée de mélancolie ! ces changemens subits ne sont-ils pas des preuves frappantes du feu secret qui te consume ? Et si tu veux te confier à moi, je suis sûre que c'est le valeureux Abenderraez qui en est la cause. Ainsi ne me déguise pas ta flamme mystérieuse ; tu sais tout l'intérêt que je prends à ta personne, et je te promets sincèrement de me prêter à tout ce qui pourrait faciliter le succès de tes desseins. »

Fatima, aussi fine que discrète, s'apperçut aisément du motif de Xarifa dont les amours avec Abenderraez lui étaient connues. Néanmoins dissimulant autant qu'elle put, elle lui répondit ainsi :

« Tel puissant que soit l'amour, il ne m'a pas encore conquise. Si je n'ai pas le teint aussi vermeil qu'auparavant, si une mélancolie douce est répandue sur tous mes traits, en peux-tu méconnaître la cause ? Ces fêtes, ce lieu même ne me rappellent-ils pas la mort funeste

de mon malheureux père ? Ne sais-tu pas que la mésintelligence règne encore entre les Zégris et les Abencerrages, et que leur haine est loin d'être tout-à-fait assoupie ? En supposant que j'aimasse, je t'assure que mon cœur ne pencherait jamais pour Abenderraez ; car il s'est trouvé au carrousel des chevaliers qui le valaient bien en bravoure et en mérite : et, pour te prouver ce que j'avance, tu verras à la course de bagues, quand ils ameneront avec eux les portraits de leurs maîtresses, si je t'en impose ».

Là se termina l'entretien de ces deux dames que la jalousie animait déjà l'une contre l'autre. Fatima leva les yeux pour regarder la fête, et apperçut parmi les chevaliers son cher Abénamar qui se signalait par son adresse ; la belle Maure le reconnut à son pennon brun où était brodée une F d'argent sur une demi-lune d'or. C'était le chiffre de la superbe Fatima.

Le roi et les autres chevaliers, après avoir joué aux cannes, depuis le lever du soleil jusqu'à la moitié de sa carrière, quittèrent

l'arène et se retirèrent dans la ville pour se préparer à la course de bagues.

A l'occasion de cette fête de St.-Jean, dont les réjouissances firent époque dans les annales moresques, l'on chanta la romance suivante (1).

---

(1) Le jour de Saint-Jean luit à peine, qu'aux premiers rayons du soleil les Maures se répandent en troupes joyeuses dans les plaines de Grenade. Montés sur de superbes coursiers qu'ils font caracoler, ils combattent les uns contre les autres avec des lances ornées de riches pennons brodés par leurs maîtresses : leurs carquois de soie sont parsemés d'or. Ici un chevalier qui se signale pour sa belle ; là un autre brave, animé de la plus vive ardeur, s'efforcent de conquérir une amante rebelle. Toutes les dames de la cour sont aux tours de l'Alhambra pour jouir de ce spectacle. Deux d'entr'elles brûlent des feux de l'amour. L'une s'appelle *Xarifa*, et l'autre *Fatima*. Naguères unies par l'amitié, maintenant une sombre jalousie empoisonne leurs beaux jours. Xarifa, le cœur ulcéré, parle ainsi à Fatima : « Ah ! Fatima, ma sœur ! je vois que tu te laisses énivrer d'amour. Ton teint était empourpré de roses ; ces roses se décolorent sur ton visage. Tu aimais à parler d'amour, et maintenant tu gardes un sombre silence. Si tu veux

Le roi et toute sa cour se mirent aux balcons de la *Plaça Nueva* où devait avoir lieu

---

voir l'objet de tes amours, mets-toi à ce balcon; c'est de là que tu verras Abenderraez, dont l'adresse et les graces te raviront en extase. »

Fatima, aussi spirituelle que jolie, lui répond : « L'amour ne m'a pas encore blessée de ses flèches. Si mes traits ont changé de couleur, ne l'attribue qu'à ce lieu même ; il me rappelle que c'est ici que mon père a succombé sous les coups de Malique Alabès. Si je voulais aimer, crois-tu, ma sœur, que je ne trouverai pas ici d'aussi courageux chevaliers que cet Abenderraez dont tu fais tant l'éloge ? »

Ainsi finit la conversation de ces dames moresques.

*Voici la traduction anglaise de cette romance.*

I.

At the pleasant dawn of morning
 Moorissh kuights in numbers sally,
To maintain a solemn turney
 In Grenada's verdant valley.

le jeu de bagues : là, ils virent s'élever à côté de la Fontaine des Lions, une superbe

---

2.

Justing they wheel their fleet horses;
On his lance each warrior steady
Bears a rich and beauteous penon,
Wrought wit art by his fair lady.

3.

The bright sun they dazzle, shewing
Jupes of bilk and golden tissue;
Each young hero hopes to soften
His proud dame by that day's issue.

4.

From the towers of prond Alhambra
Moorish ladies view the trial;
End among them two the fairest
Of the court, without denial.

5.

Fatima they and Xarifa;
Love on both has play'd his quiver:
Thee, Xarifa! oh! that Alla
Would from jealousy deliver!

tente de brocard vert, auprès de laquelle était dressé un buffet qu'ombrageait un dais

---

6.

Tho' friends they, for this has silence
O'er them spread his sullen pinion;
Fatima the heart has stolen
Of Xarifa's faithless minion.

7.

Abenderraez call the rover;
Guiltless she of his defection;
For of Fatima's firm passion
Abenamar was th' election.

8.

Spoke at lenght the wrong'd Xarifa,
As with scorn her rage to cover;
For she thought her friend with favour
Heard the suit of false lover.

9.

« Love cannot be hid, my sister!
But him self he still discloses;
Of thy tongue where is the prattle?
Of thy cheeks were are the roses?

de velours de même couleur. Ce buffet était couvert de bijoux d'or au milieu desquels

---

10.

» Thou art not in love, j know it!
See the cause of thy condition;
Thy knight, Abendarraez tilting,
Hopes the prize with fond ambition. »

11.

Beauteous Fatima her silence
In wise answer thus has broken;
» Never yet did love, Xarifa!
Of my heart receive a token.

12.

» Il my speech and colour leave me
It is not without a reason;
Short time since my gracious father
Died by Alabez's treason.

13.

» And if ever love, my sister!
To his law could bring me over,
Abendarrez should not win me,
From thy charms a cruel rover. »

brillait une chaîne superbe de la valeur de cent doublons. Ce joyau ainsi que le portrait de la maîtresse du Tenant, étaient le prix que celui-ci destinait au chevalier vainqueur. Une foule de Maures accourut tant de Grenade que des environs pour assister à cette fête magnifique.

Tout-à-coup on entendit des musiciens qui s'avançaient par la rue du Zacatin : leur symphonie délicieuse annonçait le valeureux Abénamar qui, en sa qualité de tenant, faisait son entrée et venait prendre sa place dans l'enceinte. Il était précédé de quatre chevaux qui portaient des faisceaux de lances pour le jeu de bagues : leurs housses étaient de

---

14.

Thus lhe moorish dames have spoken;
 Then in silence clos'd their prattle,
To remark each gallant chieftain
 Who maintain'd the seeming battle.

(*Extr. from the select scotish ballads' by Pinkerton.*)

damas vert, parsemé d'étoiles d'or, leurs grelots d'argent et leurs brides de soie verte. Montés par un cavalier, ils étaient encore conduits à la main par un homme de pied, qui les mena sans s'arrêter jusqu'à la tente du Tenant. Près de cette tente, s'en élevait une autre de soie verte sous laquelle on rangea toutes les lances. Après les quatre chevaux, paraissaient trente chevaliers magnifiquement vêtus de livrées rouges et vertes, et surchargées de broderies d'argent; leurs panaches étaient jaunes et blancs; ils marchaient sur deux files, composées chacune de quinze hommes. Au milieu d'eux se trouvait le brave Abénamar, habillé de brocart vert : sa marlotte et son manteau étaient d'un prix inestimable. Il montait un coursier dont les harnois étaient aussi de brocart vert; sa têtière et son panache très-riches étaient de couleur rouge et verte. Le Tenant avait plusieurs étoiles d'or parsemées sur tout son habillement. Au côté gauche de son riche manteau brillait un Soleil avec ces mots :

*Rien n'est si beau que ce que j'aime, rien n'est si fidèle que moi.*

Après le vaillant Abénamar, suivait un superbe char orné de six degrés. Sur le plus élevé s'ouvrait un arc triomphe d'un goût exquis, au dessous duquel on voyait un fauteuil magnifique où reposait le portrait de la belle Fatima. Cette Maure était si ressemblante, que, si elle ne se fût pas trouvée avec la reine, on eût pris la copie pour l'original. La vue de ce portrait dont la richesse et l'élégance augmentaient encore le charme, excitait l'admiration universelle. Toutes les dames semblaient lui porter envie. Fatima était habillée à la turque, de la manière la plus élégante, moitié brun et moitié serin: sa robe parsemée d'étoiles d'or était surchargée de broderies. Un drap d'argent, d'une nuance bleuâtre, lui servait de doublure : sa coëffure était très-pittoresque : ses cheveux blonds comme l'or d'Arabie, et que parait en outre une guirlande de roses, ondoyaient sur ses épaules d'albâtre. Le génie de l'Amour, représenté sous les traits délicats de l'enfance, planait sur la tête de Fatima. Il était nu ; ses aîles déployées brillaient d'une infinité de nuances ; il couronnait le portrait de la belle

Maure. Fatima tenait à sa main un bouquet de violettes si fidèlement imitées, qu'on eût dit que ces fleurs venaient d'être cueillies. Le char d'Abénamar s'avançait avec cette pompe imposante : il était traîné par quatre chevaux plus blancs que la cime de la Sierra Nevada. Marchaient ensuite trente chevaliers avec des livrées rouges et vertes et des panaches de mêmes couleurs.

Abénamar entra ainsi avec son cortège, au son des trompettes et d'autres instrumens belliqueux : il fit le tour de la Plaça Nueva et passa sous les balcons du roi et de la reine qui ne se lassaient point d'admirer et l'invention ingénieuse du char, et l'éclat du portrait de la belle Fatima. Celle-ci se trouvait à côté de la reine, avec Daraxa, Sarracina, Galiana, Zélima, Cohaïda, Alboraya et une foule d'autres dames plus belles les unes que les autres. « En vérité, belle Fatima! lui dirent-elles, si Abénamar, ce galant chevalier qui ne le cède à aucun autre dans la manière de composer artistement des chiffres et d'embellir des fêtes, remporte la palme à la course

de la bague, tu pourras te regarder comme la femme la plus heureuse de l'univers. »

Fatima, dissimulant toujours, répondit à ses compagnes : « J'ignore le motif qui fait agir Abénamar ; mais considérez que c'est-là une ruse de chevalier. Peut-être veut-il m'obtenir par ce stratagême. Ah ! S'il me connaissait bien, il verrait que tout cet appareil ne me touche point, et que je me soucie fort peu qu'il soit mon champion dans cette circonstance. »

XARIFA.

« Ce n'est pas sans quelque raison secrète qu'Abénamar a défié tous les chevaliers, et qu'il a étalé ton portrait aux yeux du peuple. »

FATIMA.

« Lui seul en connaît la raison ; c'est perdre son tems que de chercher à l'approfondir. Mais vois Abenderraez qui pour toi, ou pour celle qu'il aime, s'est signalé tant de fois ! »

XARIFA.

« Toute la cour et même le peuple savent,

qu'il est mon chevalier. Je serais désespérée qu'Abenderraez et Abénamar fussent rivaux».

FATIMA.

« Que t'importe? »

XARIFA.

« Ce qui m'affecterait le plus, ce serait de voir tomber entre mes mains ton portrait qu'on étale aujourd'hui avec tant d'appareil. »

FATIMA.

« Qui t'a donc rendue assez sûre de la victoire de ton Abenderraez, pour me considérer déjà comme en ton pouvoir? Ah! n'aie pas tant de confiance en ce chevalier; car le provocateur du défi, l'auteur de cette fête brillante, en un mot le Maure qui s'est plu à faire peindre mes traits, saura bien défendre ma cause. Au reste, rapportons-nous-en à la fortune; c'est elle qui va décider. »

La reine, qui avait prêté l'oreille à la conversation animée de ces deux dames, leur

dit: « Pourquoi cette querelle ? Vous êtes toutes deux égales en beauté ; dans un instant nous verrons qui de vous remportera la victoire. Cessez vos discours et attendez l'événement. »

Elles se turent et tournèrent leurs regards vers la place. Elles y virent Abénamar qui s'approchait lentement de sa tente superbe. Il arrêta son char près du buffet où étaient déposés les bijoux, et y plaça le portrait de la belle Fatima au son bruyant des anafins et des doucines (1). Il descendit de son cheval; et, le remettant à ses pages, il alla s'asseoir, à l'entrée de sa tente, sur un fauteuil très-riche, et attendit le premier concurrent. Le cortège du tenant, après s'être exercé à une course brillante, se rangea sur une seule file. Les juges se placèrent sur une estrade assez élevée pour pouvoir décider des coups et juger. C'étaient deux Zégris, deux Gomèles et un Abencerrage, appellé *Abencarcax*,

---

(1) Espèce de trompettes de bois, de trois quarts de long, dont les Maures se servaient ordinairement dans leurs danses.

commandant de Grenade, charge qui ne se donnait qu'à des chevaliers de la plus haute considération.

On entendit tout-à-coup un bruit éclatant d'anafins et de trompettes. Les spectateurs jetèrent les yeux vers l'endroit d'où partait cette musique guerrière, et ils virent que c'était une nouvelle quadrille de chevaliers qui arrivait par la rue des Gomèles. Leurs livrées étaient de damas rouge et blanc, avec des galons d'or et d'argent. Les mêmes couleurs brillaient aussi à leurs panaches flottans. Derrière la quadrille marchait un chevalier monté sur un superbe coursier. Il était vêtu à la turque; ses paremens ainsi que ses cimiers étaient de brocart rouge à franges d'or. Il portait un panache pareil. On voyait étinceller sur sa marlotte et son manteau une foule de pierres précieuses. C'etait l'intrépide Sarracino. Après lui s'avançait un char aussi élégant que riche, sur lequel on avait élevé quatre arcs triomphaux de la plus belle exécution : on y avait représenté tous les combats qui avaient été livrés dans la plaine de Grenade entre les Mau-

res et les Chrétiens, et sur tout ce démêlé sanglant qui avait eu lieu entre le jeune chrétien Garcilasso de la Vega et le maure Audalla, au sujet de *l'Ave-Maria* que ce dernier portait écrit à la queue de son cheval (1). Toutes les figures étaient d'un travail achevé. Au dessous des quatre arcs de triomphe, s'élevait un trône d'albâtre d'une forme circulaire, sur lequel on avait sculpté divers sujets allégoriques. Sur ce trône reposait le superbe portrait d'une Maure, richement habillée de brocart bleu, brodé en or: à ses pieds étaient étalées de riches dépouilles et des trophées militaires. Cupidon vaincu se tenait agenouillé devant elle avec son arc et son carquois brisés. Les flèches que la belle décochait de toutes parts indiquaient le pouvoir irrésistible qu'elle exerçait sur les cœurs. Le brave Sarracino portait pour devise une *Mer* au milieu de laquelle s'élevait un *Rocher* battu des vagues, avec ces mots: *Ma fidélité est aussi inébranlable que*

(1) Voyez les détails de cet événement au chapitre XVII.

*ce rocher que tourmentent à la fois et les vents et les ondes.*

Ce fut ainsi que Sarracino fit son entrée dans l'enceinte avec son char qui ne le cédait pas à celui d'Abénamar en richesse et en élégance. Il était tiré par quatre chevaux noirs richement caparaçonnés. Derrière le char, suivait une brillante quadrille à livrée rouge. Tandis que sarracino faisait le tour de l'arène, une Symphonie délicieuse retentissait dans les airs. Tous les spectateurs ne tardèrent pas à reconnaître dans le portrait celui de la belle Galiana, et chacun disait : « Le tenant a pour concurrent un chevalier redoutable. » La reine, surprise de l'expression fidèle du tableau, dit à Galiana : « Jusqu'à présent j'avais ignoré tes amours : mais tu ne pourras plus les désavouer ; car le chevalier que tu as choisi est d'une taille avantageuse et d'une valeur éprouvée. Abénamar réunit toutes ces qualités ; mais en fait de goût, il ne peut l'emporter sur Sarracino. »

Galiana dissimula et garda le silence. Le roi dit aux chevaliers : « Il est impossible qu'il ne se passe pas aujourd'hui quelqu'évé-

nement mémorable ; car le tenant et tous les chevaliers qui se présentent dans la lice, paraissent brûler de la plus noble ardeur. Chacun d'eux, jaloux de défendre l'honneur de sa maîtresse, va se surpasser en bravoure pour obtenir le portrait de son adversaire. »

Sarracino, après avoir fait le tour de l'enceinte, descendit de son char, alla directement à la tente du tenant, et lui parla ainsi :

« Chevalier, tu dois savoir le motif qui m'amène. Je brûle d'impatience de courir avec toi les trois lances, car je me flatte de faire don à mon adorable maîtresse du portrait de la tienne et de la chaîne précieuse qui l'accompagne. Si, par une fatalité du sort, je venais à perdre le divin portrait de ma Galiana, je m'engage à te remettre cette manche précieuse qu'elle m'a brodée, et dont la valeur peut monter à quatre cents doublons. » En effet elle valait cette somme à cause des perles et des pierreries dont elle était surchargée. Aussi cette manche a-t-elle fourni le sujet de la romance suivante. »

« Dans son appartement de Gomarès, la belle Galiana s'occupait à broder artiste-

ment une manche des plus riches pour le preux Sarracino, qui pour elle devait combattre dans un carrousel. Cette manche d'un prix inestimable était liserée de perles et couverte de broderies d'or avec des lacs d'argent incrustés d'émeraudes et de rubis. Le Maure s'estimait heureux de cette faveur insigne, et sa maîtresse était la seule idole à qui il offrait son encens; mais il était bien payé de retour; Galiana l'aimait au-delà de toute expression, et Sarracino le méritait. Il était d'une famille très-célèbre dans le royaume de Grenade; peu de chevaliers pouvaient se flatter d'avoir autant de courage que lui. Tant de qualités pouvaient balancer celles de Galiana. Cette Maure était d'une beauté accomplie; plusieurs chevaliers lui avaient fait la cour; mais aucun n'avait pu faire sa conquête que le vaillant Sarracino. Elle avait quitté Abénamar pour s'attacher à ce Maure. Ces deux amans sont sur le point de se marier; on doit même à cette occasion célébrer des réjouissances et donner des Zambras. Tout est disposé pour cet hymen, Galiana a le consentement de l'alcaïde d'Almérie son père. Aussi

toute la ville de Grenade sait-elle que son mariage ne tardera pas à se conclure (1) ».

(1) Dans le *Romancero general*, se trouve une pareille romance sur le même sujet, mais différente de celle de Ginès Pérez; elle commence par ce vers : *Galiana esta en Toledo*. Nous allons la donner traduite.

« Galiana s'occupait dans Tolède à broder une riche manche pour le brave Sarracino, qui devait jouer aux cannes en son honneur. La devise que ses belles mains avaient tissue en soie brune et jaune pour son bouclier, représentait une flèche d'amour, *qui faisait jaillir d'un caillou plusieurs étincelles*. Au-dessous était écrit en arabe: *Peu d'étincelles suffisent*. Galiana avait auprès d'elle une captive chrétienne qui, déchirée par des souvenirs amers et n'ayant plus d'espérance, fondait en larmes. — D'où provient ta vive douleur? lui demande Galiana. — *Peu d'étincelles suffisent*, lui répond la belle esclave, en fixant ses yeux sur la flèche. Libre autrefois, je n'ai joui de ma liberté qu'en femme, me montrant tantôt dure comme un caillou, et tantôt flexible comme de la cire. A cette époque, un chevalier de Calatrava m'aimait passionnément; je fus sourde à ses instances amoureuses. Il réussit enfin à faire sortir des étincelles de mon cœur dur et glacé. Je commençais à l'aimer, quand la mort, d'accord avec la fortune traîtresse, essaya sur lui sa faulx cruelle. En me défendant, il est tombé percé de mille

Le brave Sarracino, qui comptait beaucoup sur sa dextérité et fort peu sur celle de son rival, ne balança pas à aventurer le présent de sa maîtresse. Abénamar sachant que la manche de Sarracino, ainsi que le portrait de sa maîtresse, étaient le prix que celui-ci destinait à son vainqueur, demanda sur le champ un cheval des plus richement caparaçonnés et prit ensuite une forte lance propre au jeu de bagues. Il se promena ainsi dans l'enceinte avec tant de grace et d'aisance, que sa vue seule enchantait les spectateurs. Le roi charmé de la belle prestance d'Abénamar, dit aux autres chevaliers. « Avouez avec moi qu'il se tient merveilleusement à cheval et que la richesse de son costume lui sied à ravir. Quant à Sarracino, c'est un excellent chevalier, et nous allons voir qui de lui ou du tenant remportera la palme. »

---

lances moresques, et m'a laissée prisonnière de ton parent Abénamar. Mon cœur est le monument où sont déposées ses cendres. Ainsi puisse Allah te sourire et te protéger! Qu'il te préserve sur tout du poison de l'amour! Tu vois mes yeux baignés de larmes mais il me reste encore beaucoup à pleurer. »

Cependant Abénamar, parvenu au bout de la carrière, fit faire un mouvement rapide à son cheval et s'élança comme la foudre. Arrivé presqu'au milieu de sa course, il tint sa lance en arrêt; et, quand il fut près de la bague, il dirigea son coup et passa par dessus. Peu s'en fallut qu'il n'emportât un anneau. Le coup n'en était pas moins manqué; car il fallait que l'anneau restât attaché au fer de sa lance. Abénamar s'arrêta pour regarder le coup de Sarracino que la faute de son adversaire semblait déjà rendre triomphant. Sarracino, plein de confiance dans son adresse, prit une lance; et, se plaçant au but, il partit avec la vélocité d'un globe d'airain, lorsqu'il s'échappe d'une bouche à feu par l'explosion du salpêtre. Il pointe si bien sa lance qu'il la passe au milieu de l'anneau et l'emporte. Tous les spectateurs criaient à haute voix; « Abénamar a perdu le portrait de sa maitresse, ainsi que sa chaîne d'or; c'est Sarracino qui a remporté le prix! il est vainqueur! » On ne saurait peindre le contentement qu'éprouva le glorieux Sarracino au milieu de ces acclamations. Se

croyant déjà possesseur de la récompense promise, il demanda au tenant la remise du portrait et de la chaîne qu'il venait de gagner. Mais le valeureux Muça, qui était le parrain (1) d'Abénamar, c'est-à-dire, le témoin qu'il avait choisi pour prendre ses intérêts dans le jeu, répondit à Sarracino qu'il n'avait pas tout-à-fait gagné, et qu'Abénamar et lui étant convenus de courir trois lances, il en restait encore deux à fournir. Le parrain de Sarracino, qui était un chevalier Azarque (2), soutenait qu'il avait remporté le prix par ce seul coup, et il insistait d'autant plus qu'il se trouvait appuyé par la majorité des spectateurs. Les juges firent faire silence, et décidèrent qu'il y avait encore deux lances à courir. Cette décision excita vivement l'indignation de Sarracino. Abénamar était humilié d'avoir perdu la première lance, et de voir que le peuple

(1) On donnait le nom de *parrains* aux seconds qui assistaient aux tournois ou qui accompagnaient les chevaliers aux combats singuliers.

(2) Les Azarques descendaient des rois de Fez.

avait, en quelque sorte, par ses acclamations, décerné la palme à son rival.

Le visage de Galiana s'altérait graduellement par le passage subit de la joie à la douleur. Autant elle s'applaudissait de l'humiliation d'Abénamar, autant elle fut vivement affectée de la décision que les juges prononcèrent au désavantage de son amant. Fatima, quoique fâchée de la chance heureuse de Sarracino, sut néanmoins dissimuler son chagrin profond; elle le laissa cependant percer malgré ses efforts. Xarifa, qui était très-spirituelle, dit à Fatima :

« Je crains, Fatima, pour ton chevalier Abénamar; car si la fortune ne change pas à son égard, c'en est fait et de lui et de toi. »

FATIMA.

« Ce succès éphémère ne m'alarme point; s'il n'a pas été heureux cette fois-ci, il le sera peut-être davantage, et assez pour te tourmenter. Voyons jusqu'à la fin. »

XARIFA.

« Tu as raison; il faut attendre : mais

crois néanmoins que, quand on prélude si bien, on doit finir de même.

FATIMA.

« Je ne puis penser comme toi. Voici une comparaison à l'appui de ce que j'avance. Quand un chevalier commence à jouer le rôle de galant, il est aux petits soins pour sa maîtresse, il fait tout ce qu'il peut pour lui plaire, il lui donne tantôt des banquets, tantôt des sérénades sous ses fenêtres, et parvient enfin à en faire sa conquête. Promesses, prières, protestations, rien ne lui coûte. Il lui dira, par exemple, qu'il lui serait aussi impossible de ne pas l'aimer, qu'au soleil de ne pas échauffer la terre pendant l'été ; il lui dira encore qu'il déplacerait plutôt l'astre brillant des nuits que de passer ses jours loin d'elle. Ce langage imposteur n'est qu'un piège de plus pour parvenir à son but désiré. La belle, séduite par ces dehors trompeurs, et par des promesses si captieuses, fait le sacrifice de sa liberté ; son vainqueur triomphe, il est au comble de ses vœux, il jouit de sa victime.

Un pareil début ne semble-t-il pas présager un bonheur éternel et sans nuages » ?

XARIFA, *l'interrompant.*

« Oui ».

FATIMA.

« A peine l'amant souverain a-t-il regné sur sa faible conquête, que la sombre jalousie survient et flétrit son cœur de son souffle impur. Voit-il un chevalier devant la maison de sa maîtresse la saluer avec urbanité, il n'est plus à ses yeux qu'un dangereux rival, et celle dont il croyait posséder le cœur, une infidèle qui le donne à un autre. Le perfide! il ne réfléchit pas que c'est sur ses promesses, sur ses sermens que l'infortunée lui cède la victoire! Te donnerai-je une preuve plus convaincante encore? vois, Xarifa! vois combien est grande la noirceur de ceux qui se font une gloire d'en agir ainsi envers leurs belles. Pour un rien, pour un rayon de soleil qui se glisse au travers des balcons, ils cessent tout à-coup d'aimer la dame (1) dont la

---

(1) Les Espagnols et les Portugais ont un terme

sagesse avait reçu leurs hommages, et ne lui laissent en partage que l'opprobre et les regrets. Tels sont les dénouemens de leur fausse galanterie. »

XARIFA.

« L'expérience ne justifie que trop la vérité de tes paroles. Je connais plusieurs filles d'une beauté rare qui ont éprouvé un sort semblable. Aussi ces exemples doivent-ils nous rendre plus que jamais circonspectes. Loin de croire légèrement ce qu'on nous dit, nous devons au contraire nous en rapporter aux conseils sages de nos parens. Mais regardons, s'il te plaît, Abénamar qui vient de changer et de cheval et de lance. »

En effet ce chevalier, qui dissimulait le dépit d'avoir échoué la première fois, s'élança plein de fureur et pointa sa lance avec tant de justesse que, malgré la rapidité de son essor,

---

commun pour exprimer *cesser d'aimer*. Ce charmant terme est *desamar* ( *désaimer* ), s'il était possible de le rendre ainsi en français.

il emporta l'anneau. Le peuple se mit à crier de toutes parts : « Le tenant est vainqueur ! » Sarracino recommença sa course avec l'air le plus aisé et le maintien le plus noble : sa lance quoique bien dirigée, ne toucha l'anneau que de côté et ne le détacha point. Abénamar dit à Sarracino : « Il nous reste encore une lance, courons-la sur-le-champ pour terminer notre lutte ». A ces mots, il demande une autre lance et part comme l'éclair. Il eut encore l'adresse de viser si bien qu'il emporta l'anneau. Un cri universel s'éleva alors de l'enceinte : » La victoire est au tenant ! Le portrait et la manche de la belle Galiana sont à lui ! » Le visage abattu de cette Maure intéressante indiquait assez qu'elle n'espérait plus de voir Sarracino victorieux. Celui-ci entra de nouveau dans l'arène, et, arrivé à la bague, il la frappa du fer de sa lance et la fit tomber à terre. Quand Sarracino eût arrêté son coursier, les juges l'appellèrent et lui dirent qu'il avait perdu le portrait de sa maîtresse ainsi que sa manche précieuse. Le Maure repondit: « Si j'ai perdu actuellement au jeu, ce n'est pas une raison pour que je me

laisse vaincre sur un champ de bataille ». Abénamar, piqué de cette réponse hautaine, lui répliqua fièrement que, s'il entendait réparer par un combat réel cette perte malheureuse, il pourrait lui indiquer le jour et le lieu, et qu'il serait toujours prêt. » Les juges et les parrains parvinrent cependant à mettre fin à cette altercation.

Sarracino sortit de la place avec les chevaliers qui l'avaient accompagné. Abénamar fit alors placer au son d'une musique éclatante les riches dépouilles de son adversaire au pied du portrait de Fatima sa maîtresse. On ne saurait peindre la joie que ressentit cette belle Maure, en voyant son image décorée de trophées aussi magnifiques. Cependant elle n'en fit pas trop éclater l'impression, afin de cacher au moins l'amour dont elle brûlait pour Abénamar. Elle n'avait alors d'autre intention que d'en faire supçonner la réalité, et, dans cette manière d'agir, elle différait beaucoup des autres dames de la cour qui n'étaient satisfaites que quand leurs amours étaient devenues célèbres.

## CHAPITRE X.

*Fin du jeu de bague. Défi du Maure Albayaldos au Grand-Maître de Calatrava.*

SARRACINO sortit donc de l'arène, plein de dépit d'avoir perdu le portrait de sa maîtresse. Arrivé chez lui, il commande à son escorte de se retirer. Il est à peine descendu de cheval, que, dans sa fureur, il arrache les plumes de son turban, les jette à terre ainsi que son casque et tout ce qui composé sa livrée. Il monte dans son appartement ; et là étendu sur un sopha de damas, il exhale ainsi ses plaintes impuissantes et les imprécations qu'il fulmine contre lui-même :

« Chevalier lâche et vil! quel compte rendras-tu à Galiana, ta maîtresse, de son portrait et de cette manche magnifique que tu viens de perdre par ta faute ? De quel front

oseras-tu maintenant paraître devant elle ? Traître et fourbe Mahomet ! au moment où je touchais au port du bonheur, tu me trahis et me repousses cruellement du rivage ! Dis, barbare ! ne te souviens-tu plus des promesses religieuses que je t'ai faites ? Ne t'avais-je pas juré que, si tu m'accordais la victoire de cette journée mémorable, je te consacrerais une statue d'or, et brûlerais de l'encens d'Arabie dans ton antique Mosquée ? Eh bien ! pour me venger de ton prétendu culte, je veux dès ce moment abjurer les erreurs de ton Coran, pour suivre désormais les dogmes lumineux de l'Evangile. »

C'était ainsi que Sarracino s'entretenait tout seul avec lui-même, et cherchait à se consoler de sa défaite par le désir de passer sous les enseignes d'une autre religion.

Galiana laissait entrevoir le chagrin que lui causait le revers inattendu de son amant ; mais, comme elle était douée de beaucoup d'esprit, elle sut dissimuler sa peine, et n'en continua pas moins de causer avec la reine et les autres dames de la cour. Celles-ci, pour la consoler, lui répétaient souvent : « Galiana ! si

ton cavalier a perdu ton portrait, il ne faut pas, pour le caprice du sort, te croire dans l'esclavage et au pouvoir du vainqueur ; tu dois au contraire t'armer de fermeté et te montrer supérieure à cette disgrace. »

« C'est, répondit Galiana, une aventure de chevalier; elle est malheureuse, il est vrai, mais elle n'a pas dequoi affecter un cœur tel que le mien. » Cependant elle couvait dans son cœur une jalousie mortelle, et elle se disait intérieurement : « Victorieux Abénamar ! c'est maintenant que tu vas trouver dans la jouissance de mon portrait un moyen de te venger de l'ingratitude dont j'ai payé ta flamme. Il me semble déjà voir ta maîtresse, fière de mes riches dépouilles, partager l'insolence de ton triomphe. Comme elle va se pavaner de son bonheur ! Fallait-il tant m'empresser de brocher cette riche manche de brocart, objet de mes regrets ? Que j'étais loin de croire alors qu'elle deviendrait la proie de ma rivale ! »

Zélima la consolait à demi-voix et l'engageait, par bienséance pour la cour, à ne pas trop laisser apercevoir son chagrin.

Tout-à-coup un grand bruit se fait entendre dans toute la place. On regarde, et l'on voit arriver par la rue d'Elvire un énorme serpent qui vomissait du feu. Il était suivi de trente chevaliers vêtus d'une livrée blanche et brune. Leurs panaches, ainsi que les housses de leurs chevaux, étaient de même couleur. Au milieu de cette quadrille, s'avançait un coursier sans maître, et dont les panaches, les têtières et les harnois étaient aussi pareils aux livrées. Une troupe de musiciens, qui jouaient de leurs anafins et de leurs doucines, terminait ce brillant cortége. Le serpent fit le tour de la place; et, quand il fut sous les balcons royaux, il s'arrêta en lançant par la bouche des gerbes de feu qui faisaient mugir l'air. Tel qu'un volcan, le reptile se consumait lui-même, quand tout-à-coup il s'entr'ouvrit par le milieu du corps. On vit alors jaillir de ses flancs sulphureux un chevalier dont l'habillement de brocart brun et bleu était surchargé de broderie d'or et d'argent. Les mêmes couleurs brillaient à son panache. A côté de lui paraissaient 4 Sauvages qui portaient un superbe fauteuil de velours brun attaché avec des clous

d'or. Sur ce fauteuil était placé le portrait de la belle Xarifa, dont la vue seule rappelle que son chevalier se nommait *Abinderraez* (1).

---

(1) Ce nom d'Abinderraez rappelle ici une petite aventure qui excita beaucoup la jalousie de Xarifa sa maîtresse; aventure qui se trouve consacrée dans une romance extraite du *Romancero general*, et dont nous allons donner la traduction.

« Abinderraez, Muça et Boadillin, roi de Grenade, amoureux de Xarifa, de Zayda et de Zara, projettent un jour de leur donner à minuit une *zambra*. Ils commandent donc pour le bal les parures les plus somptueuses. Boadillin sait, quand il le faut, se dérober au joug de la froide étiquette; ce qui n'est pas ordinaire aux rois. Muça, son soutien, ne se plaît qu'avec son armure; son épée redoutable ne le quitte ni le jour ni la nuit; pour dormir, il se repose sur des tronçons de lances. Néanmoins son cœur était blessé du dédain qu'il avait remarqué dans les yeux de Zayda et des faveurs que Zara avait accordées à son Abencerrage. Abinderraez est un jeune chevalier qui ne parle que d'amour, et pour lequel soupirent Fatima et Xarifa. La fête projetée devait causer du trouble parmi ces amies; car en amour la jalousie est un écueil contre lequel échoue souvent la sagesse la plus austère. Pour cacher leurs desseins aux yeux de

Cette Maure était vêtue de brocart blanc et brun, parsemé d'étoiles d'or et liseré de bro-

---

la cour, ils répandent dans Grenade la nouvelle qu'Antequéra est prise par les Espagnols. Cependant la fête a lieu dans le mois d'août. Le roi entre dans le sallon, vêtu d'une marlotte jaune, chargée de broderies d'argent, qui imitent des flocons de neige. On lit cette devise : *Sur moi le feu n'a aucune prise.* Il était suivi du brave Muça dont l'habillement de couleur verte était parsemé de petits bâillons, brodés en or, avec ces mots : *Je viendrai à bout de les enlever.* Abinderraez portait une marlotte bleue, sur laquelle était représenté un ciel avec des nuages en broderies. Une branche de lierre, emblême de l'espérance, serpentait autour de son turban. La devise était ainsi conçue : *Il verdit à mesure qu'il s'élève.* Les trois amans invitent leurs maîtresses à danser. Leur beauté charmait tous les regards ; elles étaient la parure la plus brillante du salon royal. Le vaillant Abinderraez, en dansant, foule par mégarde le pied de Fatima. Xarifa soudain en prend ombrage. Courroucée, elle quitte tout-à-coup la main de son chevalier ! en lui disant d'un ton amer : « Pourquoi, traître, viens-tu ici m'abuser avec ton air trompeur ? Tu n'as pas besoin de masque, ton visage seul te suffit, et c'est pour mon malheur et le tien. Abin-

deries d'argent. Le portrait ressemblait parfaitement à l'original. Le roi, la reine et toute la cour regardaient Xarifa dont le visage se voila soudain d'une rougeur modeste. « Belle Xarifa, lui dit la reine, le moment approche où nous allons juger si ton chevalier est brave et capable de vaincre Abénamar. » — Peu m'importe, répondit Xarifa, que la fortune me

---

derraez cherche par mille manières gracieuses à prendre la main d'albâtre de sa maîtresse. — « Non, répond-elle ; elle serait souillée dans la tienne. » Abinderraez sort déconcerté de l'Alhambra ; il quitte son habillement de bal, et paraît dans le salon, revêtu de noir. Dans ce moment, le roi et Muça, fatigués de danser avec Zayda et Zara, finissaient leur *zambra*. A la faveur de leur déguisement, ils allèrent s'asseoir à leurs pieds. Les deux belles se taisaient, quand ils parlaient, et elles conversaient quand ils gardaient le silence. A la fin, elles se lassèrent de leur galanterie importune, et repoussèrent avec indignation leurs mains pressantes. Une grande rumeur se fait alors entendre dans le salon ; on apprend que la reine s'évanouit. C'est ainsi que la jalousie a été le dénouement de cette fête ; l'amour ne peut finir que de cette manière...

sourie où qu'elle me soit défavorable : je verrai tout avec sang-froid. »

Là se termina leur entretien, et tous les regards se portèrent sur l'Abencerrage sorti, par un art si merveilleux, des torrens de flammes que vomissait le serpent. Abinderraez monte son coursier et fait le tour de la place, accompagné de ses chevaliers et des quatre Sauvages qui portaient le portrait de la belle Xarifa. Lorsque ceux-ci s'approchèrent du redoutable Abénamar, ils dirigèrent leurs pas vers son char de triomphe, placé près du buffet couvert de bijoux; et là, élevant le fauteuil, ils le posèrent sur leurs épaules, pour que le portrait de Xarifa pût être vu de tout le monde.

Le vaillant Abinderraez s'approcha du tenant, et lui parla ainsi : « Voudriez-vous, chevalier, courir avec moi 3 lances aux conditions que vous avez fixées ? — Je ne suis venu ici que dans cette intention, répondit Abénamar. » Il dit, et s'armant de sa lance redoutable, il prit son essor dans la carrière, et pointa si juste qu'il emporta l'anneau. Ce succès, loin de décourager Abinderraez, l'anima au con-

traire davantage. Il partit donc tel que l'éclair, et dans sa course il fut aussi adroit que l'heureux Abénamar. Il s'éleva alors une grande rumeur parmi les assistans ; néanmoins l'ordre ne tarda pas à se rétablir, et l'on observa le silence le plus profond pour juger de l'issue des deux autres lances. Le tenant, jaloux du succès de son adversaire, recommença la course, et ajusta si bien sa lance qu'il emporta encore une fois l'anneau. Abinderraez déploia encore la même adresse à cette seconde lance. Tous les spectateurs crièrent : « Le tenant n'a aucun avantage sur son adversaire ; ils sont jusqu'à présent égaux en succès. » Fatima et Xarifa tremblaient dans l'attente de la dernière lance. Chacune d'elles néanmoins comptait sur l'adresse et le courage de son amant. Le vaillant Abénamar pique son cheval, et remporte l'anneau pour la troisième fois. Cette victoire le transporta de joie, ainsi que Fatima sa maîtresse, dont les incertitudes se trouvaient tout-à-fait dissipées. Cette Maure regarda Xarifa ; et voyant que son teint vermeil se décolorait, elle lui dit en riant : « Xarifa, ma sœur, tu manques à la parole que tu avais

donnée à la reine ma maîtresse; elle te disait (tu dois t'en ressouvenir): *le moment approche, Xarifa! où nous allons juger de la valeur de ton chevalier;* tu répondis que tu verrais de même œil sa défaite comme sa victoire. Pourquoi pâlis-tu? console-toi; ton amant peut encore obtenir une chance heureuse.

« J'en doute, repartit la reine; ce serait bien un miracle, si Abinderraez venait pour la troisième fois à remporter la bague ».

Soudain elles virent ce chevalier s'élancer dans le cirque avec la plus grande impétuosité. Malgré ses nobles efforts, il eut le malheur de n'effleurer que l'anneau. Tout-à-coup la musique belliqueuse du tenant se fit entendre pour célébrer son triomphe. Les juges appelèrent Abinderraez, et lui ordonnèrent de remettre au vainqueur le portrait qu'il venait de perdre. « J'y consens, répondit celui-ci: qu'il le prenne; la fortune lui sourit aujourd'hui. Ce qui me console, c'est que je n'ai fait cette perte qu'au jeu, et non pas sur un champ de bataille ». Quoi qu'il en soit, Abinderraez n'en avait pas moins le cœur gros

de tristesse d'avoir perdu le portrait de Xarifa.

Cette nouvelle dépouille fut déposée près du portrait de Fatima, au son de la musique éclatante d'Abénamar. La reine dit à la belle Xarifa : « Espère-tu encore triompher de Fatima ? Ne te disais-je pas qu'il y avait de l'inconséquence à parler avec autant de sécurité ? Regarde ; voilà ton portrait au pied de celui de Fatima. Sois convaincue qu'Abénamar est un des meilleurs chevaliers de la cour, et que ni Abinderraez ni tout autre ne sont en état de lutter contre lui. Attends, et tu verras que ton portrait ainsi que celui de Galiana ne seront pas les seules conquêtes qu'il fera dans cette journée ».

« Quoiqu'Abinderraez, dit Xarifa, n'ait pas eu tout le succès qu'il pouvait attendre de son adresse dans cette occasion, je me console par les victoires qu'il a obtenues dans d'autres ».

Abinderraez sortit de l'enceinte avec les quatre Sauvages et tous les chevaliers qui composaient son cortége. Mais les juges le rappelèrent et lui donnèrent un bijou d'or,

comme une récompense due à sa galante et ingénieuse invention. Un des juges (c'était un Abencerrage) lui offrit des bracelets d'or. Abinderraez les accepta avec beaucoup de joie ; et les mettant au bout de sa lance, il s'avança au son de sa musique jusqu'au balcon de la reine où il fit une profonde révérence ; puis tendant sa lance vers Xarifa, il lui dit : Belle maîtresse ! puisque j'ai devant mes yeux l'original, peu m'importe la perte de la copie ; j'ai fait mon devoir, la fortune m'a été contraire. Le mal n'est pas encore si grand, puisque c'est au jeu et non pas au combat que j'ai perdu l'avantage. Pour prix de ma galanterie, on m'a donné ces bracelets ; accepte-les comme un gage de mon zèle et de mon attachement pour toi ».

Xarifa prit en riant les bracelets et lui dit : « Ces bijoux que ta galanterie et ton ingénieuse invention t'ont mérités, me consolent de la perte de mon portrait, et je me félicite de ce qu'il est tombé entre les mains d'une dame qui aura pour moi tous les égards que j'ai droit d'attendre d'elle ».

Fatima se disposait à lui répondre, quand

on vit entrer dans l'enceinte un vaste Rocher, si bien représenté, qu'on eût dit qu'il venait d'être arraché des flancs d'une montagne. Il était couvert de plantes et émaillé de fleurs diverses, toutes artificielles. Dans sa concavité sonore retentissait une musique harmonieuse. Douze cavaliers entouraient ce roc mobile. Leurs livrées étaient de brocart gris tailladé, dont les coupures laissaient voir une riche doublure de velours vert. Les taillades étaient prises aux deux extrémités par des lacets d'or, et le dessin des broderies représentait de flexibles rameaux entrelacés. Des plumes vertes et grises composaient leurs aigrettes et les têtières de leurs chevaux. Tout le monde avait les yeux attachés sur le rocher. En passant sous le balcon du roi et de la reine, cette masse énorme s'arrêta, et soudain l'on vit mettre pied à terre un des douze chevaliers. Son noble et grave maintien fit aisément reconnaître l'illustre Réduan : sa taille aisée, son port majestueux, tout plaisait dans ce Maure altier. Il descend de cheval, s'arme d'un superbe damas et attaque le rocher. Les coups violens qu'il lui porte lui

font une large brèche, d'où s'échappe un torrent de flammes qui forcent les chevaliers de reculer. Mais l'éruption cesse, et l'on voit sortir de la brèche quatre démons épouvantables. Une torche sépulcrale à la main, ils attaquent l'intrépide Réduan qui les chasse et les fait rentrer dans le rocher. A ces esprits infernaux succèdent quatre Sauvages armés de leurs massues. Ces nouveaux athlètes commencent une seconde attaque avec Réduan qui, après les avoir long-tems harcelés, les poussa de force dans le rocher où il disparut avec eux. La brêche se referma, et on entendit dans l'intérieur du rocher le choc et le cliquetis des armes. A ce bruit terrible succéda une musique suave et délicieuse qui produisit un ravissement général. Quand elle eut cessé de retentir, le rocher s'ouvrit par le milieu, et soudain s'élança le victorieux Réduan, accompagné des quatre Sauvages. On vit ensuite s'élever un arc de triomphe doré, dont l'exécution parfaite offrait le plus beau spectacle. On y avait sculpté plusieurs sujets historiques, tant anciens que modernes; et sous cet arc était placé un fauteuil d'ivoire, sur le-

quel reposait le portrait d'une Maure vêtue de brocart bleu, doublé de drap d'or : son habillement était à grandes coupures. Les extrémités de chaque taillade étaient relevées avec des agraffes d'or. Elle portait une coëffure africaine. On ne se lassait point d'admirer l'extrême beauté du portrait que l'on reconnut aisément pour être celui de Lindaraxa. Cette dame Abencerrage aurait pu rivaliser de beauté avec une de ces vierges de la Géorgie, l'orgueil et la gloire de l'Orient.

A la suite du portrait marchaient les musiciens dont la voix enchanteresse se mariait à une foule d'instrumens, et les quatre démons attachés à une même chaîne. Lorsque ce cortège eût défilé, le feu prit tout-à-coup au rocher et ne tarda pas à le dévorer entièrement. Cet incendie amusa beaucoup le peuple. C'était en effet un spectacle attachant, que ces tourbillons de fumée épaisse qui s'échappaient en longues pyramides de cette masse informe, et ces torrens de flammes qui mugissaient sourdement dans ses flancs caverneux. Quand elle fut réduite en cendres, on présenta à Réduan un cheval richement

enharnaché, qu'il monta avec la plus grande légèreté. Il parcourut l'enceinte; et, après avoir salué la cour, il s'approcha du tenant, et lui parla ainsi :

« Quoique vous ayiez proposé de courir trois lances, s'il vous plaît, chevalier! n'en courons qu'une seule, et convenons qu'elle aura autant de prix à nos yeux que toutes les trois ensemble. Si c'est votre plaisir, lui répondit Abénamar, j'y consens volontiers ».

A ces mots, il prit une lance, et, arrivé au point du départ, il partit comme une flèche et toucha du bout de sa lance l'extrémité supérieure de la bague. Ce coup, quoique manqué, était encore digne d'éloges. Abénamar revint tranquillement à sa tente pour examiner le coup de son adversaire. Muni d'une forte lance, ce dernier partit de l'air le plus gracieux; mais il fut plus galant qu'heureux. Il manqua l'anneau, et sa lance glissa dessus ». Le malheur me poursuit par tout, s'écria-t-il en se retirant! »

« Chevalier! lui dirent les juges, vous avez perdu, il est vrai; mais votre invention est si belle, vos manières sont si gracieuses

que nous vous décernons un prix ». Et ils lui donnèrent des pendants d'oreille d'or.

L'arc triomphal, ainsi que le fautéuil et le portrait de Lindaraxa furent déposés aux pieds de Fatima. Autant celle-ci s'applaudissait du succès de son chevalier, autant Galiana et Xarifa s'affligeaient de voir tant de trophées devenir la proie de leur rival. Réduan prit les pendans d'oreille; et, dissimulant son chagrin, il les plaça à la pointe de sa lance; et, accompagné de sa musique, il alla droit au balcon où se trouvait Lindaraxa. « Daigne agréer, belle Maure, lui dit-il, en la saluant de sa lance, l'hommage de ce faible présent. Si je n'ai pas obtenu la victoire, la fortune seule est coupable, puisqu'elle s'est rangée du côté d'Abénamar. Reçois ce bijou destiné à devenir pour moi un monument d'opprobre, car toutes les fois que je le verrai, il me rappellera ma faute. »

« C'est un usage que nous avons consacré, répondit Lindaraxa, d'agréer par politesse les présens qu'on nous offre; et c'est pour m'y conformer que j'accepte les tiens. Mais apprends, chevalier! que je n'ai pas vu d'un

œil indifférent mon portrait ainsi exposé, sans mon consentement, aux regards du public. Tu ne m'as point consultée ; je ne puis donc partager avec toi le malheur de l'avoir perdu, ni reconnaître dans la Zégrie Fatima aucune prééminence soit pour le sang, soit pour la beauté : car je suis Lindaraxa, et de plus Abencerrage ».

Réduan se disposait à répondre à sa maîtresse ; mais il en fut empêché par un bruit tumultueux qui se fit entendre, à la vue d'une galère qui entrait dans le cirque. Elle semblait naviger à l'aide de sa mizaine. La chiourme, assise sur quatre rangs, élevait et abaissait en cadence leurs avirons diversement colorés. Les premiers rameurs étaient vêtus de vert, les seconds de blanc, les troisièmes de brun, et les derniers de bleu. L'or resplendissait sur les mâts et sur les antennes. La pouppe entière était plaquée d'argent massif, et les galeries ornées de trois fanaux d'or, représentaient une balustrade d'un dessin riche et d'un goût recherché. La proue de la galère était argentée ; des cordons de soie retenaient ses voiles de brocart blanc, et tous

ses pavois brillaient de diverses couleurs. La galère avait pour figure *un Sauvage qui démembre un lion*, ancienne devise des Abencerrages. Les nochers étaient habillés de damas brodé en or. Sur la proue brillait un globe de cristal, traversé par un zodiaque d'or, avec cette inscription fastueuse, vraiment digne du vainqueur d'Arbelles : *C'est peu de chose que le monde entier.* Cette galère portait trente chevaliers, dont les livrées de brocart rouge et blanc étaient richement brodées en or. Ce métal converti en paillettes étincelait encore à leurs panaches rouges et bleus. Le capitaine, Albin Hamet, était vêtu avec la plus grande somptuosité : il s'appuyait sur la dunette qui était d'or.

Ce fut ainsi que la magnifique galère entra dans l'enceinte : arrivée aux balcons du roi, elle fit une salve d'artillerie si retentissante, qu'on eût dit qu'elle abattait tout ce qui était devant elle. La décharge finie, une centaine d'arquebusiers escarmouchèrent ensemble avec une vérité effrayante. L'Alhambra et les Tours Vermeilles répondirent à ce simulacre de guerre par une explosion si

forte, qu'il semblait qu'on assiégeait la ville. Les spectateurs admiraient la merveilleuse invention de cette galère ; elle excitait au contraire la basse jalousie des Zégris et des Gomèles. Un de ces chevaliers, qui ne pouvait se contenir, dit au roi :

« J'ignore ce que méditent les Abencerrages ; mais ils déployent en public tant d'orgueil et tant de faste, qu'ils éclipsent même la magnificence de votre Hautesse et de vos ancêtres ».

LE ROI.

« Chevalier ! tu as tort de penser ainsi : un Monarque est plus considéré et en même tems plus craint, quand il a à son service des chevaliers intrépides, que lorsqu'il commande à des lâches. Les Abencerrages, tous rejettons de rois, sont de preux chevaliers qui tâchent de se rendre recommandables par leurs nobles exploits : ils n'en sont que plus estimables à mes yeux ».

UN CHEVALIER GOMÈLE.

« Oui : Si leurs vues étaient mois ambitieuses et s'ils avaient moins d'audace ».

LE ROI.

« Jusqu'à présent ils n'ont rien fait contre l'honneur ; et il est à présumer qu'ils ne dévieront jamais de ce glorieux sentier, puisque tous leurs efforts n'ont qu'un but, celui de la vertu. »

L'entretien se termina ainsi. Quand la galère eût fait le tour de l'enceinte, elle s'avança vers Abénamar. Arrivée devant lui, les trente chevaliers qu'elle portait, sautèrent à terre et montèrent soudain de superbes coursiers, couverts de riches harnois. Le navire s'en retourna au son des instrumens et au bruit de toute son artillerie, ainsi que de celle de l'Alhambra qui lui répondait.

Revenons à Abinderraez et à Réduan, qui se trouvaient encore sur la place pour être témoins de ce qui se passait. Réduan était attristé des reproches amers que lui avait faits Lindaraxa : il s'aprocha d'Abinderraez et lui dit : « Que j'envie ton sort, Abinderraez ! tu es sûr au moins d'être aimé de Xarifa ta maîtresse ; et moi j'ai la certitude de ne pas l'être de la mienne. »

ABINDERRAEZ.

« Comment s'appelle la dame dont tu es si épris et qui répond si mal à tes amours ? »

RÉDUAN.

« Lindaraxa, ta cousine. »

ABINDERRAEZ.

« Ne sais-tu pas l'attachement qu'elle a voué à Hamet Gazul ? »

RÉDUAN.

« Je le sais trop. »

ABINDERRAEZ.

« Aie le courage de l'oublier. Il est aisé de voir que tu sèmes sur un sol ingrat et stérile. Je te blâme seulement d'avoir fait tant étalage de la passion que tu avais pour elle. Il ne faut pas attacher tant de prix à l'amour des dames ; leurs têtes légères ne se laissent que trop aller aux caprices du vent. »

Abinderraez, quoique souriant, disait néanmoins la vérité ; car Réduan avait pris

ce jour-là une devise qui manifestait bien sa douleur. C'était un *Volcan qui vomissait un torrent de flammes*, avec ces mots : *Mon cœur brûle encore davantage.* Réduan, voyant qu'Abinderraez souriait, lui dit : « Il paraît que tu coules des jours très-heureux. Restons-en là ; il m'est impossible de supporter davantage le chagrin qui m'accable. »

Il dit, et piquant son coursier, il sortit de la place avec son cortége. Abinderraez prit congé de Xarifa sa maîtresse, et partit.

Les trente chevaliers de la Galère s'étant mis sur les rangs pour le jeu de bagues, leur capitaine s'approcha du tenant, et lui parla ainsi : « Chevalier ! nous n'avons point apporté les portraits de nos dames. Chacun de nous ne veut courir avec toi qu'une lance. Abénamar y consentit.

Aussitôt chacun des champions se mit à courir sa lance. Les Abencerrages ne se démentirent pas et gagnèrent au tenant un grand nombre de bijoux, qu'ils s'empressèrent d'offrir aux dames qu'ils courtisaient. Rangés ensuite sur deux lignes, au son des anafins et des trompettes, ils commencèrent une escar-

mouche très-agréable à la vue. Cet exercice fini ; ils se mirent à caracoler dans le plus grand ordre, et sortirent de l'enceinte au milieu des applaudissemens universels.

A peine étaient-ils partis, qu'on vit entrer dans la place une forteresse qui faisait retentir l'air de sa bruyante artillerie ; elle était ornée d'une foule de drapeaux flottans. On entendait en dedans une musique suave. Au faîte de la principale tour, paraissait debout le Génie de la guerre, vêtu à la moresque : il tenait à sa main droite un glaive doré, et dans la gauche un pennon de brocart vert, sur lequel était écrit en caractères d'or :

*L'homme avide de sang et qui aime à en teindre l'acier redoutable, a plus que tout autre des droits à l'immortalité. C'est en déployant cet étendard qu'il remplit de sa vaste renommée et le Gange, et le Nil, et cette mer voisine qui baigne à-la-fois les rives de l'Espagne et celles de la brûlante Afrique.*

Art meurtrier de la guerre, tu n'as voué que trop de noms à cette funeste immortalité !

Les pavillons de la forteresse étaient de brocart de différentes couleurs. Sur une des faces flottaient des pennons verts où brillait cette inscription :

*Loin de regarder comme la mort celle que nous achetons au prix de la gloire, ne l'envisageons au contraire que comme l'aurore d'une belle vie.*

A la face opposée étaient déployés huit autres pennons de damas bleu, dont les houpes et les cordons étaient d'or fin, avec cette devise :

*Que la renommée publie tous les genres de gloire dans lesquels s'est signalée l'invincible Grenade!*

A une autre face de la forteresse, on avait arboré huit autres pennons de brocart rouge, avec des houpes et des cordons d'or. Leur devise portait :

*La seule et véritable noblesse est celle que transmet la vertu. Si elle est appuyée sur la justice, elle est arrivée au faîte de la gloire.*

Sur la dernière face, on voyait huit autres

pennons de brocart aurore, parsemés de croissans d'argent, dont la vue seule éblouissait les regards. Sur chacun des pennons, on lisait la devise suivante :

*Que la trompette de la renommée retentisse d'un bout à l'autre de l'univers, pour publier la pompeuse magnificence de notre forteresse !*

L'entrée de la forteresse ne fut pas moins brillante que celle de la Galère. On ne pouvait comprendre de quelle matière elle était composée; car elle n'étalait que dorures et sculptures, dont les dessins exquis représentaient ou des feuillages ou des sujets de bataille. Son artillerie tonnait de toutes parts au milieu d'une musique sonore, composée d'anafins, de doucines et de trompettes italiennes. Cette forteresse ambulante s'arrêta au milieu de la Plaça Nueva : elle était suivie de plusieurs chevaliers à riches livrées, qui menaient à la main trente-deux chevaux parés avec le luxe le plus recherché.

A l'angle de la forteresse, où flottaient les pennons verts, on vit s'ouvrir une grande porte, d'où sortirent huit chevaliers parés

des mêmes couleurs, auxquels on donna huit chevaux vigoureux, avec des housses de brocart vert, des panaches et des têtières pareils; ou reconnut en eux des chevaliers Zégris. Ils s'avançèrent vers le tenant, et lui dirent: « Victorieux Abénamar! nous voici huit chevaliers qui désirons mettre ta valeur à l'épreuve au jeu de bagues. Voudrais-tu courir une lance avec chacun de nous? » « Si c'est votre plaisir, répondit le tenant, c'est aussi le mien, quoique vous ne vous conformiez pas aux conventions du jeu, en n'apportant pas avec vous le portrait de vos dames. » A ces mots, il prit une lance et commença l'escrime. Sur les huit chevaliers, cinq seulement gagnèrent des bijoux qu'ils allèrent offrir à leurs maîtresses au son d'une musique éclatante. Les huit chevaliers se retirèrent, et furent salués d'une salve d'artillerie.

Une autre porte s'ouvrit; ce fut celle des pennons bleus: il en sortit huit chevaliers de belle prestance, habillés de damas bleu, parsemé d'étoiles d'or, avec des panaches à paillettes. C'étaient les Gomèles: ils montèrent des chevaux qui portaient des housses, des plumes

et des têtières bleues. Ces huit chevaliers coururent à la tente du tenant; et après s'être mesurés avec lui, trois seulement remportèrent des prix qu'ils donnèrent à leurs dames, et reprirent le chemin par lequel ils étaient venus.

Il sortit ensuite huit autres chevaliers par la porte des pennons rouges; ils avaient une livrée et des panaches de la même couleur. On leur présenta, comme aux autres, des chevaux dont les housses étaient rouges, et chacun d'eux courut sa lance avec le tenant. Sept furent vainqueurs. Après avoir remis leurs bijoux à leurs amantes, ils s'en retournèrent dans leur forteresse. Ces chevaliers étaient des Vanégas, maison qui jouissait à Grenade d'une grande considération.

Par la dernière porte, celle des pennons aurore, sortirent aussi huit chevaliers, avec des livrées et des panaches de cette couleur; c'étaient des Maças. Chacun d'eux courut sa lance, et tous gagnèrent des prix. Les spectateurs furent enchantés de leurs succès, et particulièrement le roi, qui aimait beaucoup cette illustre maison. Quand ils eurent distribué leurs joyaux aux dames qu'ils aimaient,

ils entrèrent dans la forteresse au bruit de l'artillerie. Tout-à-coup on entendit résonner une musique nombreuse, et les trente-deux chevaliers sortirent montés sur leurs chevaux, et armés de lances et de boucliers. Ils se mêlèrent ensemble et commencèrent une escarmouche très-brillante. Ce combat fini, ils s'armèrent de roseaux, et se partagèrent en quatre quadrilles. Ce fut à qui déploierait la plus grande adresse dans ce genre de carrousel. Ils le terminèrent par un caracol très-bien exécuté, et chaque quadrille sortit deux à deux de la Plaça Nueva.

Parmi les chevaliers qui se trouvèrent avec le roi, les uns vantaient l'invention de la galère, les autres celle de la forteresse (1). Un

(1) Cette forteresse rappelle ici la fête du siége du château de l'Amour, qui naguères se célébrait à Madrid tous les ans, et dont M. Delangle, dans son Voyage en Espagne, fait la description, ainsi qu'il suit : « On élevait, au centre de la Plaça Mayor, une espèce de forteresse, ornée d'emblêmes ingénieux, de guirlandes de fleurs, de chiffres entrelacés et de devises galantes. Le château était défendu par les plus jolies femmes de Madrid. La jeunesse et la beauté

des Zégris prit la parole. « Par Mahomet ! dit-il, je soutiens que l'invention des Zégris et des Gomèles peut bien rivaliser celle des Abencerrages ; car si notre forteresse ne surpassait pas leur galère, ces chevaliers, enflés d'orgueil, ne nous regarderaient plus qu'avec un mépris insultant.

UN ABENCERRAGE.

» Chevalier Zégri ! ce que tu avances n'est pas juste. Les Abencerrages sont si peu ambitieux, qu'ils conservent la même égalité d'ame

---

accouraient des environs. On se séparait en quadrilles. Les femmes paraissaient au haut du donjon, se rangeaient sur la plate-forme ; des bouquets leur servaient d'armes ; les assaillans étaient armés de même. La musique, les airs les plus tendres sonnaient la charge et donnaient le signal du combat. Les fleurs volaient de toutes parts ; le château se rendait ; un baiser était le prix du vainqueur. Une cavalcade nombreuse parcourait la ville ; les rues était décorées d'arcs de triomphe ; toutes les femmes parées étaient aux fenêtres, et jetaient sur les passans des parfums et des fleurs. Vers, chansons, bals, illuminations terminaient cette délicieuse journée. »

dans la position la plus brillante, comme dans l'adversité la plus dure : ils sont affables et doux envers tout le monde ; les pauvres trouvent en eux de puissans soutiens. Amis généreux, ils ne connaissent aucun détour ; et si jamais un chevalier Abencerrage ouvre son cœur à la haine, ce ne peut être que pour vous autres, Zégris et Gomèles, qui vouez aux Abencerrages l'animosité la plus injuste.

LE ZÉGRI.

» La plus injuste ! Eh ! quel motif plus légitime de les haïr jusqu'à la mort, que d'avoir dans le carrousel dernier trempé leurs mains dans le sang de Mahomet Zégri, chef de notre auguste maison !

L'ABENCERRAGE.

» Eh ! crois-tu que nous n'étions pas excusables, quand nous avons vu tous les Zégris déterminés à massacrer les Abencerrages dans une fête où, par la plus lâche trahison, ils sont venus couverts de cuirasses et armés de lances aiguës au lieu de simples roseaux ? Ma-

lique Alabès en soutint les atteintes, puisqu'il eut le bras percé d'outre en outre. Le tort est aux seuls Zégris, et vous ne devez pas l'ignorer ; car vous nous haïssez jusqu'à la mort, et, pour nous ravaler, à combien de basses calomnies n'avez-vous pas recours ?

LE ZÉGRI.

» Puisque tu nous accuses, puisque tu nous regardes comme les aggresseurs et les chefs d'une faction, dis-nous le motif pour lequel Malique Alabès se présentait ainsi devant nous tout armé ?

L'ABENCERRAGE.

» Je vais te satisfaire. Sache qu'un des vôtres eut le courage de prévenir Malique Alabès de la trahison qui s'ourdissait, et c'est ce qui l'engagea à se couvrir de ses armes ; mais comme il ne pouvait se persuader que des chevaliers fussent capables de descendre à une pareille lâcheté, il n'eut pas la prévoyance d'en avertir les Abencerrages. Car sois sûr que, s'il nous eût prévenus, non-seulement Mahomet aurait mordu la poussière, mais la

fête se fût changée en un combat sanglant. Au reste vous avez mérité ce traitement, et Malique Alabès avait à venger sa blessure.

LE ZÉGRI.

« Il ne s'est que trop vengé : mais, par Allah ! j'espère qu'il le paiera tôt ou tard. »

Les chevaliers, témoins de cette conversation du Zégri et de l'Abencerrage, voulurent répondre au premier ; mais le roi Boadillin, craignant de voir s'allumer une nouvelle rixe, leur ordonna, sous peine de mort, de garder le silence. Les chevaliers obéirent ; mais ils n'en étaient pas moins irrités les uns contre les autres, et ne soupiraient qu'après le moment d'assouvir leur vengeance.

A peine cet entretien finissait, qu'on vit rouler dans la place un char de triomphe doré : sur les côtés et dans les angles étaient représentés tous les événemens arrivés depuis la fondation de Grenade jusqu'à ce jour, ainsi que les rois et les califes qui avaient gouverné cette ville célèbre. On entendait résonner dans le char une symphonie touchante : on

voyait au sommet une statue colossale, dont la main lançait des foudres. Ce météore factice dont les roulemens épouvantaient les spectateurs, était momentanément remplacé par une pluie de neige ; et cette neige était composée de non-pareille anisée, qui produisait une illusion complète. Le char se promena ainsi dans toute l'enceinte : quand il fut arrivé devant les balcons du roi, il s'ouvrit et laissa voir tout-à-coup un beau ciel azuré, parsemé d'étoiles scintillantes. On y avait artistement placé une statue d'or de Mahomet, assise sur un riche fauteuil, et tenant dans ses mains une couronne d'or, qu'il posait sur la tête d'une belle dame : portrait charmant, où l'on admirait sur-tout la blonde chevelure qui ondoyait sur des épaules d'ivoire. Cette figure était habillée de brocart brun : sa robe tailladée était doublée de satin blanc : sur ses vêtemens brillait une infinité de diamans et d'émeraudes. On reconnut bientôt dans ce portrait celui de la belle Cohaïda. A ses côtés était assis un chevalier, habillé des mêmes couleurs : attaché par une chaîne d'or qui tenait au portrait, il paraissait en être le prisonnier.

C'était le galant Malique Alabès : déjà guéri des blessures qu'il avait reçues de D. Manoel Ponce de Léon, il avait voulu participer aux fêtes de Grenade ; car il comptait beaucoup sur son adresse.

Au son d'une musique guerrière, on vint détacher la chaîne de son cou, et il descendit du char : le cheval qu'il monta était celui de Ponce de Léon : sa housse de brocart, sa têtière et ses panaches étaient aux couleurs de son maître. L'aspect de ce guerrier causa aux spectateurs la sensation la plus vive. Sa maîtresse Cohaïda ne pouvait se lasser d'admirer l'art avec lequel son portrait avait été exécuté. On s'attendait que Malique Alabès allait commencer la joûte ; mais il alla se placer en avant du char, et, étant arrivé à la tente du tenant, il s'arrêta et lui dit : « Veux-tu, chevalier ! que nous courions ensemble trois lances aux conditions que tu as proposées ? voici le portrait de ma maîtresse que je porte avec moi. »

« Volontiers, répondit Abénamar. » Aussitôt il prit une lance, et, courant avec beaucoup de grâce, il emporta l'anneau. Malique Alabès, qui lui succéda, fut aussi heureux

que lui. Dans les deux autres lances, tous deux obtinrent un avantage égal. Tout-à-coup une acclamation unanime s'éleva de l'enceinte. « Malique Alabès est un preux chevalier, puisqu'il n'a pas perdu une seule lance : il mérite une récompense magnifique. » Les juges décidèrent que l'on réunirait ensemble les deux portraits de Fatima et de Cohaïda, et que, pour récompenser Malique Alabès de son adresse et de l'invention de son char, on lui donnerait un bijou de prix : ils l'appellèrent et lui demandèrent le portrait de sa maîtresse. Il le remit, et reçut un petit navire avec tous ses agrès en or : il fit le tour de la place au son de la musique. Arrivé au balcon de la reine, où se trouvait la belle Cohaïda, il attacha le petit vaisseau au bout de sa lance, et le présenta ainsi à sa maîtresse, en lui disant : « Daignez, ô vierge charmante ! faire usage de ce joli navire : sa marche n'est pas difficile à régler. » Cohaïda le prit en rougissant, et parut encore plus belle. La reine lui dit en souriant : « Si le chef qui doit commander ce vaisseau, est aussi excellent pilote que celui qui vient de le gagner, tu ne

peux manquer d'être heureuse en voyage ; ta main dût-elle être destinée à celle d'un Monarque. » Cohaïda, sensible à un compliment aussi flatteur, salua respectueusement la reine.

Après cet acte de galanterie, Malique Alabès monta sur son char ; et, assis à la même place, il passa la chaîne du portrait autour de son cou. Le nuage factice qui planait sur sa tête, disparut tout-à-coup, au milieu d'une foule d'éclairs et de foudre qui semblaient incendier la place. Tout le peuple ne pouvait assez admirer l'illusion complète du nuage, et applaudir au succès de Malique Alabès. Le roi dit aux chevaliers de sa suite : « Pour le mérite de l'invention, Malique Alabès a remporté la palme ; c'est selon moi la plus belle que j'aie jamais vue. » Les chevaliers lui répondirent qu'il n'y avait en effet rien de si ingénieux.

Quand le nuage fut dissipé, on vit entrer quatre quadrilles, composées chacune de six chevaliers, dont la première avait une livrée rose et jaune ; les chevaux étaient enharnachés de même. La seconde portait un

habillement de brocart vert et rouge et des panaches pareils. La troisième était bleue et blanche avec des broderies d'or et d'argent. La livrée de la dernière était orange et brune. Ces vingt-quatre chevaliers, armés de boucliers et de lances, se mirent à exécuter entr'eux un superbe caracol. Cet exercice fini, ils commencèrent une très-belle lutte douze contre douze. Cette escarmouche, qui ressemblait plutôt à un combat qu'à un jeu, fut remplacée par un tournoi. La quadrille se partagea en quatre bandes et déploya de nouveau ses grâces et son adresse. Les chevaliers, après ces différentes courses, demandèrent au tenant s'il voulait courir une lance avec chacun d'eux. Abenamar y consentit et courut une lance avec les vingt-quatre assaillans. Quinze d'entr'eux gagnèrent des prix qu'ils offrirent galamment à leurs maîtresses: ils sortirent enfin de la place, après avoir laissé tous les spectateurs enchantés de la manière dont ils s'étaient montrés dans l'arène.

Ces quatre quadrilles étaient composées d'Azarques, de Sarracinos, d'Alarifes et d'Aliatares, tous chevaliers du plus grand

mérite : leurs illustres ancêtres habitaient les environs de Tolède, et florissaient du tems de Galasius, roi de cette ville. Ce prince avait un frère, nommé Zayde, qui régnait sur une portion de l'Arragon, appellée Belchin. L'un et l'autre eurent de grands démêlés avec un valeureux Maure, nommé Atarfe, proche parent du roi de Grenade. Après avoir réconcilié Atarfe et Zayde, le roi de Tolède, pour en manifester sa joie, fit célébrer une fête solennelle, dans laquelle il donna des combats de taureaux, des jeux de bagues et des carrousels. Les joueurs étaient tous Sarracinos, Alarifes, Azarques et Aliatares, ancêtres des chevaliers qui venaient de joûter avec Abénamar. D'autres prétendent que le roi de Tolède, en ordonnant ces fêtes, n'avait eu d'autres motifs que de plaire à une très-belle Maure, nommée Celindaxa, dont il était éperdument amoureux ; et qu'afin de cacher son but, il prit pour prétexte de ces réjouissances, la réconciliation de son frère Zayde avec Atarfe, Maure de Grenade. Les chevaliers qui figurèrent dans ces fêtes, appartenaient à ces quatre tribus qui, après

la perte de Tolède, s'étaient retirés à Grenade, où l'on en voyait encore les rejettons. On composa la romance suivante, pour transmettre à la postérité cette époque glorieuse (1).

« Les Sarracinos et les Aliatares, les Ala-

---

(1) Cette romance a été traduite en vers anglais.

1.

Eight to eight, and ten to ten
   Knights of valour and renown,
Turney in Toledo fair
   The glad day of peace to crown.

2.

An high festival the king
   Gives his pleasure to evince;
Concord reigns between his brother
   And Granada's warlike prince.

3.

Others say the feast is given
   Zelindaxa bright to please;
Mistress of the king's affection,
   She ordains him pain or ease.

rifes et les Azarques célébraient à Tolède un carrousel huit contre huit, dix contre

4.

The Sarrazins and Aliatares
There in gallant union ride;
The Alarifes and Azarques
Them oppose with equal pride.

5.

The Sarrazins, a noble band,
On sorrel horses there were seen;
Their mantles and their jupes distinguish'd
By the orange, hue and green.

6.

On their shields a cimiter
Bent as Cupid's bow, they wore;
And the words *Fuego y sangre* (1),
As the chosen motto bore.

(1) Fire and blood.

dix. Cette fête avait été ordonnée par le roi, en mémoire de la paix conclue entre Zayde, roi de Belchin, et Atarfe, Maure de Grénade. D'autres disent qu'elle servit de pré-

---

7.

Equals in the gallant show
Next the Aliatares shone;
In Carnation gerbs array'd
With white foliages bestrown.

8.

For device, upon the strength
Of Atlas stood a stable heaven;
*Tendrelo hasta que canse* (1)
For the motto there was given.

9.

Them ensued the Alarifès
In most costly manner clad;
Their sleeves right curiously were purfled
On the yellow cloth and red.

---

(1) He will support it till he is weary.

texte au roi pour complaire à Celindaxa sa maîtresse. Les Sarracinos montaient des chevaux alezans, et portaient des marlottes et

---

10.

A naked Hercules they gave,
Who a savage monster tore;
And above *Fuercas valen* (1)
As the valiant word they wore.

11.

Them the eight Azarquès follow'd,
And in pride exceeded all;
Straw's pale dye and brownish grey
Were their hues of festival.

12.

On each chieftain's verdant shield
Held two daring hands a sphere;
*En lo verde todo cabe* (2)
As the words of honour were.

---

(1) Strenght is powerful.

(2) In the green every king comprehended.

des manteaux oranges et verts. Leur devise était un *Sabre courbé en arc d'amour*, avec ces mots, *feu et sang.*

---

13.

Among this band the king beheld
The rival of his lady's love,
And jealousy his cruel heart
To thoughts of utmost fury drove.

14.

To Selin thus, high constable;
The sovereign spoke in frantic mood:
« The sun that dazzles now mine eyes,
Ere long, I trust shall set in blood. »

15.

The graceful knight so strongly threw (1)
His rods, they vanish'd in the air;

---

(1) It was anciently the custom for the spanish-gentry to amuse them selves while on horseback with throwing small rods, or canes, into the air; on darting of which with such force and skill as to delude the eye, they much valued themselves.

« Venait ensuite la quadrille des Aliatares : leurs livrées rouges étaient couvertes d'un feuillage blanc, et ils avaient pour devise *un Atlas portant l'Univers sur ses épaules*, avec

---

Nor could the power of keenest eye,
Their progress or their fall declare.

16.

Each lady, from the windows high,
Or scaffolds, that enjoy'd the sight,
With anxious looks of fond desire
Bent forwards to behold the knight.

17.

As he advances or retires,
« May heaven thee save! » the vulgar cry.
While, burnt with jealousy's fierce flames,
The king still answers, « Let, him die! »

18.

Bold Zelindaxa, sovereign fair,
As near the royal tower he drew,
Tho' » hold! hold! « cried the angry king,
Sprinkled the chief with fragrant dew.

ces mots : *Je le soutiendrai jusqu'à ce que je sois las.*

---

19.

The turney stopp'd: in silence deep,
As expectation, stood the ring;
While giving reason's rein to rage,
« Arrest the traitor ! » cried the king.

20.

The two first troops their lances seize
The princely mandate to fulfill.
Alas ! what barrier can be set
Against an amorous monarch's will !

21.

The other two defence prepar'd,
Had not the Azarque to them said:
« Friends! to the king's love has no laws,
» Remember laws for your's were made.

22.

» Lower your lances, tho my foes
Ye reger see my blood to spill,
Alas! what barrier can be set
Against an amorous monarch's will! »

Après les Aliatares marchaient les Alarifes, portant des livrées rouges et jaunes avec des

---

23.

They took the noble moor. His friends
Drop'd tears of rage his fate to see,
In wild disorder rush'd the croud,
By force the captive knight to free.

24.

They had no chief to guide their ire,
And fled before superior skill.
Alas! what barrier can be set
Against an amorous monarch's will!

25.

Fair Zelindaxa cried aloud,
« Rescue, ye moors! your warrior brave! »
And rose as if she meant to leap
From the high tower her knight to save.

26.

Her mother her embrac'd, and cried,
« Ah, are you mad yourself to kill!
Alas! what barrier can be set
Against an amorous monarch's will!

manches ornées de festons de gaze rayée, appellés *Almayzares* : leur devise était un *Nœud défait par un Sauvage*, et sur sa massue on lisait ces mots : *La force vient à bout de tout.*

Aux Alfaries succédaient une vingtaine d'Azarques, vêtus de livrées bleues, brunes et serin : ils portaient des boucliers verts sur lesquels était représenté un *Ciel azuré avec deux mains qui se serraient l'une dans*

---

27.

The furious King a message sent
The mournful damsel to convey
To alone mansion of her friends,
In lasting durance there to stay.

28.

« Tell him, she said, where'er j go,
My firm love shall attend me still.
Alas! what barrier can be set
Against an amorous monarch's will! »

(*Ext. from. scotish Ballads, by Pinkerton.*)

l'autre. Le mot était ainsi conçu : *Dans le vert tout réussit.*

« Le roi piqué du sens de cette dernière devise qui lui donnait à entendre que ses amours étaient frustrées, dit à Célin son alcade, en regardant la quadrille : « Je ferai disparaître ce soleil-là, puisque son aurore est pour moi d'un aussi mauvais présage. » Il parlait ainsi, lorsqu'un Azarque prit un faisceau de *Bohordos* (1) et les lança dans l'air avec tant de vigueur qu'à peine reconnut-on l'endroit d'où partaient et où se perdaient ces baguettes. Toutes les dames se mirent à leurs balcons pour voir si le Maure prendrait son bouclier ou s'il se retirerait. Une voix s'échappa de l'enceinte : *Qu'Allah soit son guide !* et le roi de crier : *Donnez-lui la mort !*

« Celindaxa, sans égard aux ordres du roi, prit son flacon au moment où l'Azarque passa sous ses fenêtres et laissa tomber sur lui quel-

(1) Bohordo, espèce de jonc fort droit et délié, qui porte une fleur au bout, et dont les Maures se servaient dans leurs courses de baguettes ou cannes.

ques gouttes d'essence. Le roi courroucé ne cessait de crier : *arrêtez ! arrêtez !* Tous les spectateurs croyaient qu'il ne s'agissait que de la fin de la fête ; car il se faisait déjà tard. Mais le Monarque jaloux répétait sans-cesse : *Qu'on arrête le traître Azarque !* »

« Les deux premières quadrilles, quittant leurs cannes, demandent des lances et vont arrêter le Maure ; car est-il rien qui puisse résister à la volonté d'un Monarque amoureux ? »

« Les deux autres quadrilles eussent résisté, si Azarque ne leur eût dit : « Quoique l'amour ne connaisse point de lois, il est juste qu'il les observe aujourd'hui. Que mes amis rendent leurs lances et que mes adversaires lèvent les leurs ; que les uns pleurent et que les autres se taisent ; car est-il rien qui puisse résister à la volonté d'un Monarque amoureux ? »

« On arrête enfin le Maure. Le peuple irrité accourt pour le délivrer : mais comme il était sans chef, il ne tarda pas à être dissipé : car est-il rien qui puisse résister à la volonté d'un Monarque amoureux ? »

« Cependant Celindaxa criait dans sa douleur : *Sauvez-le, Maures ! sauvez-le !* et, pour l'arracher du danger, elle allait se précipiter de son balcon, lorsque sa mère la retint avec violence, en disant : « Insensée ! que fais-tu ? si tu cherches ta perte, meurs du moins dans le silence ; car tu dois savoir pour ton malheur que rien ne peut résister à la volonté d'un Monarque amoureux.

« Aussitot arrive un ordre du roi qui lui enjoint de rester sous le toît paternel. « Qu'on dise au roi, répond Celindaxa, que, pour ne point changer de prison, je choisis pour la mienne le cœur de mon Azarque ; ce qui me prouvera du moins qu'on peut encore résister à la volonté d'un monarque amoureux. » (1).

---

(1) Par suite de cet événement, Azarque fut exilé à Ocana, ville de la Nouvelle-Castille. Voici la romance qui a été faite à ce sujet. Elle est extraite du *Romancero general.*

« C'est pour la belle Celindaxa de Maroc que le Maure Azarque vit exilé à Ocana. Réfléchissant sur la cause de son funeste sort, il s'emporte contre son

Les quatre quadrilles sortaient de la place dans le plus grand ordre ; lorsqu'on vit arriver par la porte d'Elvire, à bride abattue, un alcade chargé d'une dépêche pour le roi. Il salua ce prince et lui dit : « Un chevalier

---

roi jaloux, et, plein de fureur, il s'écrie : « Monarque cruel ! pour enlever ma maîtresse, tu dis à ton peuple que j'ai demandé aux Maures de *la Sagra* (un des quartiers de Tolède) ton sceptre et ta couronne ; tu lui dis que je n'ai hérité de mes ancêtres que de leur perfidie, et que sous mes riches vêtemens, je cache une ame vile. Si tu veux, roi barbare ! faisons un échange, prends ma ville d'Ocana, et relègue-moi dans une tour de Tolède, d'où je puisse au moins contempler ma bien-aimée, confiée à la garde de tes Maures. Il est vrai, malheureux Azarque ! le chagrin de la voir dans les fers sans pouvoir la délivrer, pourrait bien abréger tes jours. Que t'importe, pourvu que tu la voies ? Maudit soit l'amour cruel, dont les traits décochés d'une main sûre percent le cœur des rois comme ceux des sujets ! Celindaxa ! miroir de mes yeux, si, pour te racheter, mon cœur peut te servir de rançon, je le dépose à tes pieds. Puisque l'amour m'a donné un roi pour rival, il me donnera bien la force de le détrôner. »

chrétien demande à votre Hautesse la permission de courir trois lances avec le tenant. » Je la lui accorde, dit le roi, qu'il entre ; car c'est en mon nom que ces fêtes sont données au peuple. « L'Alcade s'en retourna et alla ouvrir la porte au chevalier chrétien. A peine ce dernier parut-il dans l'enceinte, que tous les yeux s'attachèrent avidement sur sa personne. On ne pouvait se lasser d'admirer et sa noble démarche et son maintien gracieux, ainsi que son habillement de brocart blanc brodé en or : cet Espagnol était monté sur un coursier magnifique, dont les harnois répondaient à la richesse de son costume. Il semblait qu'il était déjà vainqueur, et on eût dit qu'il traînait après lui les trophées d'Abénamar. L'allégresse rayonnait sur tous les visages à la vue de cet étranger. Sur le côté gauche de son manteau, il portait une croix brillante qui relevait encore sa bonne mine : il parcourut l'enceinte ; et, arrivé sous les balcons du roi et de la reine, il leur fit une révérence profonde à laquelle leurs Hautesses répondirent courtoisement en se levant de leurs siéges. Tous les spectateurs reconnurent dans

ce chevalier Espagnol le grand-maître de Calatrava, dont les exploits étaient si célèbres. Le roi lui-même se réjouissait en secret de le voir concourir à l'embellissement de la fête.

Après avoir fait le tour de l'enceinte, D. Rodrigue s'approcha du tenant, et lui dit: « A l'aspect de tant de riches dépouilles que je vois au pied de ce beau portrait dont tu défends, dit-on, l'honneur, je m'apperçois bien; noble chevalier! que ta valeur éprouvée t'a mérité l'estime et la considération de ton pays. Voudrais-tu courir avec moi plusieurs lances, comme le font de preux chevaliers, sans aucun gage de portraits? »

Abénamar, après l'avoir regardé attentivement, dit à Muça son parrain: « Ce chevalier, si je ne me trompe, est le grand maître de Calatrava, avec lequel tu t'es lié si étroitement; je crois le reconnaître à la croix vermeille qu'il porte sur son manteau. » Muça l'examine de près; et, lorsqu'il eut reconnu que c'était réellement D. Rodrigue, il se jetta dans ses bras et s'écria: « Sois le bien venu, toi qui seul honores toute la Chrétienté, et rends les Maures jaloux de ta gloire!

Malgré toi ; ta renommée te trahit et publie tes exploits non-seulement dans la Castille, mais encore dans tout l'univers. » Le grand-maître l'embrassa en le remerciant de son compliment flatteur.

Abénamar s'approcha et lui dit qu'il serait satisfait de courir deux ou trois lances avec un aussi preux chevalier. Il en fournit une avec beaucoup d'adresse ; mais celle du grand-maître de Calatrava surpassa la sienne. Dans les trois courses, ce fut D. Rodrigue qui remporta les trois bagues. Les juges l'appelèrent et lui donnèrent pour prix la chaîne du tenant qui valait deux mille doubles d'or ; et si ce chevalier eût apporté avec lui un portrait de dame, il eût eu en partage le restant des bijoux et tous les portraits qu'Abénamar avait gagnés. D. Rodrigue accepta la chaîne, et, au son d'une musique guerrière, accompagné d'une foule de chevaliers, il fit le tour de la place. Arrivé au balcon de la reine, il salua cette princesse, et, s'élevant sur ses étriers, il baisa la chaîne et la lui présenta, en disant : « Reine de Grenade ! agréez ce faible présent, vous êtes la seule

personne qui en soit digne. Excusez la hardiesse que j'ai prise de me présenter devant vous ; c'est dans de pareilles circonstances qu'il est permis de recevoir un hommage. » La reine se leva, reçut la chaîne ; et, après l'avoir baisée, elle la passa à son cou et se rassit. Le grand-maître salua ensuite le roi et s'en retourna avec Muça et les autres chevaliers qui l'avaient accompagné.

Tout-à-coup le vaillant Albayaldos, qui brûlait d'envie de se mesurer avec D. Rodrigue pour venger la mort d'un de ses parens que ce dernier avait tué, quitta mystérieusement la société du roi, monta un cheval magnifiquement enharnaché ; et, escorté de ses amis, il joignit le grand-maître et Muça. Après avoir mesuré de l'œil l'imposant et gracieux maintien de D. Rodrigue, il lui dit : « je ressens encore le plaisir que l'on éprouve à ta vue, valeureux et invincible chevalier ! mais j'aimerais mieux te voir couvert de tes armes rayonnantes, tel que tu t'es montré quelquefois dans la plaine de Grenade, pour te proposer un combat après lequel je soupire depuis plusieurs jours. Deux motifs

m'y engagent, la noble ambition de te vaincre et le désir de venger la mort de mon cousin Mahomet Bey. Je sais bien qu'il ne l'a reçue que dans un combat loyal ; mais l'amitié que j'ai toujours portée à ce chevalier, me fait un devoir impérieux de venger ses mânes. Ainsi dès aujourd'hui tiens-toi prêt au défi. Je sortirai à cheval avec mes armes et j'aurai pour parrain Malique Alabès. »

Le grand maître de Calatrava écouta attentivement la proposition hardie d'Albayaldos et lui répondit avec sang froid : « Puisque tu as du plaisir à me voir revêtu de mes armes, j'accepte ton cartel : je suis seulement fâché de ne pas avoir prévenu tes vœux, et dès aujourd'hui nous aurions vidé notre différend. Les Chrétiens qui font des excursions dans la plaine de Grenade, vantent singulièrement ta bravoure ; et le défi que tu provoques en ce moment, ne fait que me le confirmer encore davantage. Malgré l'opinion flatteuse que tu peux avoir de ma valeur, et qui t'engage à rompre une lance avec moi, je ne suis cependant pas le seul des chevaliers

Espagnols qui se soient distingués ; il y en a beaucoup d'autres qui éclipsent mes exploits, et aux dépens desquels tu pourrais te signaler ; mais puisqu'un autre motif te fait agir ; celui de venger la mort de ton cousin Mahomet Bey, je ne m'y refuse pas. Mahomet Bey est mort en brave. Pour répondre à ton cartel, demain matin tu te rendras à la Fontaine du Pin où je me trouverai avec mon parrain D. Manoel Ponce de Léon ; et, pour sûreté de ma promesse, reçois de mes mains ce gage du combat. » A ces mots, il lui remit le gand de sa main droite que le Maure reçut en lui donnant en retour une bague d'or qui lui servait de cachet. Muça et les autres chevaliers auraient bien voulu que ce duel n'eût pas eu lieu ; mais aucun des deux chevaliers ne voulut manquer à sa parole ; et le défi fut arrêté entr'eux pour le jour suivant.

---

## CHAPITRE XI.

*Combat d'Albayaldos et du Grand-Maître de Calatrava. Défaite et mort du premier. Autre combat de Réduan et de Gazul.*

LE soleil avait déjà disparu de l'horison, lorsque les juges, voyant qu'il ne se présentait plus de chevaliers pour la bague, annoncèrent à Abénamar la fin du jeu et lui dirent qu'il avait dignement répondu à la haute opinion qu'on avoit conçue de sa personne, et que, dans cette occasion solennelle, il s'était distingué en véritable amant de Fatima. Le victorieux Abénamar fit alors enlever le buffet surchargé d'une foule de bijoux. Les juges descendirent de leur estrade et montèrent à cheval : ils placèrent au milieu d'eux Abénamar et Muça son parrain, et

marchèrent escortés de la cavalerie moresque. La musique délicieuse qui retentissait, était souvent interrompue par les applaudissemens prodigués au chevalier vainqueur. Quand ce cortège passa sous les balcons du roi, on entendit tout-à-coup un concert harmonieux de trompettes, de doucines, de cimbales et d'autres instrumens sonores. Abénamar fit présent à Fatima de tous les portraits qu'il avait obtenus au jeu de bagues ; il dit en les lui offrant : « Jeune et belle maîtresse ! accepte ces trophées magnifiques, monumens de ta gloire ; c'est à ta beauté seule que tu les dois. Tu peux en disposer en souveraine, puisqu'ils t'appartiennent par droit de conquêtes. » Fatima reçut en silence tous les trophées de son amant. Malgré la rougeur qui colorait son teint, ses yeux, interprêtes fidèles de son ame, laissaient entrevoir combien elle était sensible à cette faveur éclatante : son triomphe fut à la fois un coup de foudre et pour Galiana et pour Xarifa. Ces deux belles n'avaient pas vu sans une jalousie inquiète leurs portraits tomber au pouvoir de Fatima. La première paraissait absorbée dans

un chagrin amer ; mille pensées se pressaient en foule dans son imagination troublée ; elle se persuadait qu'Abénamar n'avait concerté ces fêtes que pour tirer vengeance de son ingratitude. Ce qui l'affectait encore davantage, c'était la longue absence de Sarracino son amant qui, depuis sa défaite à la course de bagues, n'avait plus reparu dans l'arène. Le roi, voyant que la nuit commençait à jeter son voile funèbre sur la nature, quitta ses balcons dorés et retourna au palais de l'Alhambra.

Cette nuit, tous les chevaliers assaillans, à l'exception de Sarracino, soupèrent avec le roi. Les dames les plus distinguées de la cour assistèrent à la table de la reine. Ce banquet nocturne fut suivi de la Zambra, qui fut exécutée au son d'une musique enchanteresse. Les dames dansèrent avec les chevaliers, revêtus encore de leurs brillantes livrées. Galiana, désolée de la disparition de son amant, ne voulut pas danser. Zélima sa sœur essaya vainement de la consoler. Galiana resta inébranlable comme un rocher et se livra à tout le délire de sa douleur. Le

valeureux Gazul fut un des chevaliers qui étalèrent à la danse le plus de grace et de souplesse : il mariait ses pas avec ceux de la belle Lindaraxa sa maîtresse. Réduan qui l'aimait aussi, conçut contre son rival une si grande jalousie, qu'il forma le projet odieux de lui ôter la vie. Mais il en arriva autrement, comme nous le verrons par la suite, dans un combat que ces deux Maures se livrèrent au sujet de la belle Abencerrage. La nuit s'étant ainsi passée en plaisirs, le roi se retira dans son appartement : chacun imita son exemple, et alla se livrer aux douceurs du sommeil. Fatima rendit les portraits qui appartenaient aux dames vaincues. Cet acte de générosité occasionna beaucoup de complimens de part et d'autre ; car les rivales de Fatima étaient loin de s'imaginer qu'elle eût fait un si noble usage de sa victoire. Aussi s'empressèrent-elles de lui en témoigner leur reconnaissance.

Albayaldos qui brûlait d'envie de se mesurer avec D. Rodrigue, n'avait pu reposer de la nuit. L'aurore commençait à peine à colorer la Sierra Nevada, qu'il partit de l'Al-

hambra, pour aller attendre Malique Alabès, qui ne tarda pas à arriver. Il lui dit en l'abordant : « La fête a duré bien long-tems » !

MALIQUE ALABÈS.

« Il est vrai ; mais j'espère bien aujourd'hui prendre du repos et me délasser des fatigues de la veille. »

ALBAYALDOS.

« Désabuse-toi Malique Alabès, au lieu de t'habiller aussi richement qu'hier, il faut que tu te revêtes aujourd'hui de tes armes redoutables. »

MALIQUE ALABÈS.

« Eh! pour quelle raison ? »

ALBAYALDOS.

« Parce que j'ai proposé pour aujourd'hui un cartel au grand maître de Calatrava, dans la plaine de Grenade; je t'ai choisi pour mon parrain. »

MALIQUE ALABÈS.

« Quoi ! tu prétends te mesurer avec un

pareil chevalier ! veuille Allah que tu reviennes vainqueur ! Mais j'en doute : car cet Espagnol est d'une valeur inouïe et connaît parfaitement le métier de la guerre. Puisque tu m'as choisi pour ton parrain, j'accepte cette qualité et fais des vœux pour le succès de tes armes. Le roi le sait-il ? »

ALBAYALDOS.

« Je ne le sais pas, à moins que Muça son frère qui a été témoin de mon défi, ne lui en ait fait part. »

MALIQUE ALABÈS.

« Que le roi le sache ou l'ignore, partons de bonne heure, afin que ni lui ni personne ne s'en aperçoive. Le grand-maître de Calatrava a-t-il choisi son parrain ? »

ALBAYALDOS.

« Oui ; c'est D. Manoel Ponce de Léon. »

MALIQUE ALABÈS.

« S'il est ainsi, vive Allah ! C'est une occa-

sion pour lui et pour moi de nous mesurer ensemble ; car tu te rappelles le combat que nous nous sommes livré naguère, où, après l'échange de nos propres chevaux, nous convînmes de terminer cette querelle à la première rencontre. »

ALBAYALDOS.

« Réjouis-toi, Malique Alabès ! j'ai un pressentiment flatteur de la victoire. »

MALIQUE ALABÈS.

« Ne différons plus, allons prendre nos armes ; car il y va de notre intérêt comme de notre honneur. »

Les deux Maures se séparent et vont préparer leurs armes. L'aube commençait à peine à blanchir, qu'ils partent secrètement de Grenade sans être reconnus de personne. Ils prennent le chemin d'Arbolète qui conduisait à la Fontaine du Pin, rendez-vous convenu entre Albayaldos et le grand-maître de Calatrava.

Déjà le soleil commençait à éclairer le monde, et donnait un nouveau lustre aux plantes

encore humides de rosée, quand les deux Maures arrivent à la Fontaine du Pin. Cette source limpide était en effet ombragée par le feuillage hospitalier d'un vaste et antique pin, et c'était de cet arbre vénérable qu'elle empruntait son nom. Ils descendent de cheval; et après avoir suspendu leurs boucliers luisans aux arçons de leurs selles, ils se jettent sur la pelouse émaillée de fleurs, et se reposent au murmure de l'onde diaphane qui répandait à l'entour une fraîcheur délicieuse. Là ils se mettent à converser ensemble sur le retard du grand-maître de Calatrava. « Si cet Espagnol m'avait trompé, disait Albayaldos. — Ne le crois pas, répond Malique Alabès; car D. Rodrigue est un brave chevalier qui ne manquera pas à sa parole : elle est sacrée. Mais il est encore trop matin. »

Ils parlaient ainsi, lorsqu'ils apperçurent de loin deux chevaliers armés de lances et couverts de leurs boucliers: montés sur de superbes coursiers, ils avaient un habillement gris et vert. La croix rouge qui brillait sur le bouclier de l'un et celle de Saint-Jacques que portait l'autre, les firent aisément reconnaître. « Ne te

disais-je pas, reprit Malique Alabès, que le grand-maître de Calatrava ne tarderait pas à paraître. Vois si j'ai mal auguré de ce chevalier. »

Ces deux Espagnols, l'élite de la chevalerie chrétienne, arrivent à la Fontaine du Pin, et saluent les Maures : « Nous méritons des reproches, dit D. Rodrigue, de n'être pas venus ici les premiers. — Peu nous importe ce retard, répond Albayaldos; ce n'est pas là ce qui décide de la victoire. » Ils s'entretenaient ainsi quand un bruit imprévu fait soudain hennir le coursier du grand-maître. Les quatre guerriers regardent sur la route de Grenade, et voyent venir à eux un chevalier qui, dans sa course rapide, faisait voler la poussière. Il portait une marlotte et un manteau orange, avec un bouclier d'azur sur lequel était représenté un *Soleil parmi des nuages*. La devise était ainsi conçue : « *Donne-moi de la lumière, ou cache-toi.* » Ils le regardent cependant avec attention, et reconnaissent Muça. Ce chevalier avait à peine su que Malique Alabès et Albayaldos étaient sortis de Grenade pour se rendre à la Fontaine du

Pin, qu'il partit à la hâte de l'Alhambra dans l'espoir d'empêcher le duel, ou d'y assister comme témoin. Il leur dit en arrivant : « Chevaliers! sachant que vous deviez vider aujourd'hui votre querelle, je suis accouru pour vous réconcilier. Quel puissant motif avez-vous donc de vous acharner ainsi l'un contre l'autre? Quel avantage pouvez-vous retirer de votre mort réciproque? Allons, chevaliers! ne privez pas votre patrie des services importans qu'elle a droit d'attendre encore de vous. Tous les deux, vous êtes mes amis; je serais au désespoir qu'il vous arrivât le moindre mal. Non, non, vous ne consentirez pas que je sois venu en vain vous prier, vous supplier de mettre bas les armes. Je vous en conjure, n'entreprenez pas un combat qui ne peut que vous être fatal. »

D. Rodrigue lui répond : « Noble chevalier! en considération de l'amitié qui nous unit, je me rends à tes instances généreuses; je retire ma parole; qu'Albayaldos retire la sienne, et tout sera terminé. — A cette faveur insigne, réplique Muça, je reconnais aisément D. Rodrigue. Cette modération qu'il mani-

feste envers son adversaire, ne peut appartenir qu'à un chevalier tel que lui. Ainsi, brave Albayaldos! fais également à cause de moi le sacrifice de ta haine; réconcilie-toi avec D. Rodrigue. — Généreux Muça, reprend Albayaldos, le sang de mon cousin, répandu par la main du grand-maître de Calatrava, crie vengeance; je ne puis faire ce que tu exiges de moi, quand bien même j'aurais la certitude de perdre la vie. Si je succombe, ma mort ne peut que m'être honorable ; si, au contraire, D. Rodrigue périt de ma main, vois quelle gloire va rejaillir sur ma vie. Mon parti est pris; il faut vaincre ou mourir. »

Ponce de Léon, pour mettre fin à tous ces vains discours, leur dit. « Chevaliers, puisque c'est le plaisir d'Albayaldos de venger la mort de son cousin, qu'il le satisfasse. Malique Alabès et moi, nous sommes convenus aussi de terminer le combat que nous avions commencé; et, puisque l'occasion se présente, rien ne doit nous arrêter. Muça pourra nous servir à tous de parrain. »

« Cela est juste, répond Malique Alabès ; ne perdons plus de tems à discourir, que

nos bras agissent ; car toute observation devient en ce moment superflue. Ainsi, chevalier castillan, reprends ton cheval, rends-moi le mien, et commençons notre combat. »

A ces mots, ils échangent leurs chevaux, et chacun d'eux se trouve content. Muça, ne pouvant parvenir à concilier les deux partis, accepte la charge de parrain proposée par D. Manoel. Sur le bouclier de D. Rodrigue, où brillait une croix rouge, on lisait en gros caractères de même couleur la devise suivante : *Pour Elle et pour la Foi*. Malique Alabès et Albayaldos étaient vêtus de damas bleu ; leurs marlottes et leurs manteaux étaient galonnés en or. Malique Alabès portait sur le champ rouge de son bouclier sa devise ordinaire qui consistait en un *large ruban brun*, au-dessus duquel paraissait une *demi-lune*, dont la corne supérieure était surmontée d'une *couronne d'or*. On y lisait ces mots : *De mon sang*. Albayaldos portait sur son bouclier vert un *Dragon d'or*, avec ces mots : *Malheur à qui me touche !* Les livrées de ces chevaliers étaient si riches, leurs devises si pompeuses, qu'on ne les aurait ja-

mais pris pour des guerriers qui allaient se battre : mais ils avaient par-dessus leur habillement une excellente armure. Albayaldos qu'enflammait une noble ardeur, fait caracoler son cheval, et se prépare au combat. Le grand-maître de Calatrava, après avoir fait le signe religieux de la croix, s'élance sur son adversaire. Malique Alabès, monté sur son excellent coursier, prend aussi son essor dans la plaine. A le voir, on l'eût pris pour Saladin lui-même. D. Manoel s'élance aussi dans la carrière. Il s'engage alors entre les quatre chevaliers un combat acharné. Les deux Espagnols étaient l'élite de la Cour castillane, comme les deux Maures l'étaient de celle de Grenade. Albayaldos, à ce mouvement impétueux du grand-maître, fond sur lui et lui porte un coup terrible; mais le succès ne répond pas à son attente : car, dès que D. Rodrigue le voit venir à lui, il s'arrête et feint de l'attendre. Au moment du choc, il pique subitement son cheval, et parvient à éviter la lance du Maure. Aussi prompt que l'éclair, il revient à la charge; et dirigeant son arme sur la partie du corps que le bouclier

laissait à découvert, il frappe rudement Albayaldos, perce la forte épaisseur de sa cotte d'armes, et lui fait dans le flanc une large blessure. Un serpent, foulé par mégarde sous les pieds d'un pâtre, ne se redresserait pas plus vîte sur sa queue pour se venger, que ne le fit le brave Albayaldos. Tel qu'un lion furieux mordu par une panthère, ce Maure se retourne précipitamment pour frapper le grand-maître. Ecumant de rage, il s'élance sur lui avec tant de vélocité, qu'il ne lui laisse pas le tems de recourir à son premier stratagême. L'Espagnol se sent déjà blessé, malgré son bouclier et sa fine cuirasse. De ce coup violent, Albayaldos en avait rompu sa lance : il jette à terre le tronçon qui lui reste dans la main, et soudain fait éloigner son cheval pour tirer son cimeterre : mais son mouvement n'est point encore assez prompt ; le Chrétien a déjà dardé sa lance. Poussée avec trop de précipitation, elle effleure le poitrail du cheval d'Albayaldos, et va s'arrêter dans le sable avec toute la rapidité d'une flèche. Sa tige brandissait encore, lorsque le Maure arrive auprès d'elle. Son cheval, épuisé de fatigues,

commençait à chanceler ; mais son maître dont la vie n'est plus en sûreté, lui donne de grands coups d'éperon, pour l'abattre tout-à-fait à terre : malheureusement il ne le fait pas avec assez de promptitude. Le vaillant D. Rodrigue s'élance sur lui l'épée nue ; et, avant que son adversaire ne fût relevé de cheval, il lui avait déjà fait une blessure profonde.

Malique Alabès tourne ses regards vers l'endroit où se battaient Albayaldos et le grand-maître de Calatrava. A peine vit-il son compatriote prêt à tomber, qu'il tourne la bride à son cheval, et vole à son secours. D. Manoel et lui se trouvaient alors dans la chaleur du combat. Il arrive, comme un aigle, vers D. Rodrigue, dont le bras était déjà levé pour frapper une seconde fois Albayaldos ; il lui porte en travers une botte de lance, qui l'eût jeté à terre, s'il n'eût pas saisi les crins de son cheval. La lance de Malique Alabès se brise. Ce Maure avait déjà pris son sabre pour revenir sur le grand-maître, quand D. Manoel accourt à toute bride pour sauver son ami de ce danger éminent. Transporté de fureur, il porte à

Malique Alabès un si grand coup d'épée, qu'il lui fait perdre connaissance. Quoique la blessure soit légère, le Maure n'en tombe pas moins de cheval. Malgré sa chûte, il revient à lui-même, et reconnaît le danger qui le menace. Soutenu encore par un reste de courage, il veut se relever; mais D. Manoel ne lui en donne pas le tems. Car à peine a-t-il sauté de cheval, qu'il vole à lui et le blesse dangereusement à l'épaule. Malique Alabès retombe encore une fois; mais au moment où D. Manoel se disposait à lui trancher la tête, il tire un poignard qu'il portait sur lui, et en frappe l'Espagnol qu'il blesse en deux endroits. Irrité par la douleur, celui-ci met la main à sa dague; et, levant son bras vigoureux, il allait trancher la tête à Malique Alabès, quand l'intrépide Muça accourt pour arrêter le coup fatal. Il se jette en bas de son coursier, retient le bras redoutable de D. Manoel, et lui dit: « Brave Espagnol! épargne, je t'en conjure, ce chevalier vaincu. » D. Manoel, surpris d'entendre une voix suppliante, lève les yeux et reconnaît le généreux Muça. Comme il était grièvement

blessé, et qu'il craignait d'avoir encore un combat à soutenir, s'il ne se rendait pas aux vives instances de ce Maure, il lui répond : « J'accorde volontiers la vie à Malique Alabès. » Aussitôt se relevant, quoiqu'avec beaucoup de peine, vu l'affaiblissement qu'il éprouvait par la perte de son sang, il quitte son adversaire et se retire.

Malique Alabès, dont la vie se trouvait en danger, n'avait plus la force de se relever ; car le sang coulait à grands flots de ses plaies. Le compatissant Muça le transporte au pied de la fontaine. Il observe ensuite le combat de D. Rodrigue et d'Albayaldos. Ce Maure perdait déjà beaucoup de ses forces, et il était près de succomber ; car il avait reçu trois blessures mortelles, une de lance et deux d'épée. Le grand-maître, voyant que D. Manoel avait triomphé de Malique Alabès, se sent électrisé d'un nouveau courage ; et, honteux de l'indécision d'un combat aussi opiniâtre, il assène un coup si rude sur la tête du Maure, que celui-ci en tombe pâle et sans connaissance. Il n'avait pu le parer, tant ses blessures l'avaient affaibli. Muça, témoin

de la chûte d'Albayaldos, va trouver D. Rodrigue et le supplie de cesser le combat, puisque son adversaire était mourant. D. Rodrigue lui accorde sa demande et présente sa main à Albayaldos pour le relever de terre; mais celui-ci était trop affaibli pour lui donner la sienne. Cependant à son nom qu'il entend proférer, il ouvre les yeux; et, tel qu'un malade aux prises avec la mort, il s'écrie d'une voix débile et éteinte : « Je veux être Chrétien ! » Ces dernières paroles font tressaillir de joie les chevaliers Espagnols. Ils l'enlèvent dans leurs bras et le transportent auprès de la fontaine. Là D. Rodrigue puise de l'eau avec son casque et baptise Albayaldos sous le nom de D. Juan. Après cette ablution religieuse, ils se séparent des deux Maures et chargent Muça du pansement de blessures d'Albayaldos. « Qu'Allah vous conduise, leur dit Muça, et qu'il vous récompense un jour des graces dont vous m'avez comblé ! » Les deux chevaliers chrétiens ne tardent pas à gagner le *Soto de Roma* (le Bois de Rome), où étaient campées les troupes castillannes. Ils arrivent, et aussitôt tous les

gens de l'art s'empressent de leur prodiguer leurs soins, afin d'opérer la prompte guérison de leurs blessures.

Revenons à Muça qui était resté à la Fontaine du Pin avec les deux Maures blessés. Malique Alabès avait repris connaissance ; ses blessures n'étaient pas aussi considérables qu'on les croyait ; il lui demanda ce qu'il méditait. « Je veux, lui répond Muça, voir ce que deviendra le brave Albayaldos dans l'état déplorable où il se trouve. Il y a longtems que je l'aurais pansé, si j'avais eu l'appareil nécessaire ; je me verrai forcé de le conduire à Arbolète (1) pour le faire soigner. — Regarde dans ma *mochila* (2), lui dit Malique Alabès ; tu y trouveras tout ce qui te sera nécessaire pour la guérison de ton ami. » Muça se transporte auprès du cheval de Malique Alabès ; il cherche dans sa mochila, y trouve du linge et un baume précieux pour les plaies, et panse les blessures de Malique

(1) Bourg à une petite distance de Grenade.

(2) Espèce de valise.

Alabès. Cette opération finie, ce dernier monte à cheval, et prend le chemin de Grenade. La valeur de D. Manoel et de D. Rodrigue lui avait fait une telle impression, qu'il ne se sentait pas très-éloigné d'adorer le Dieu des Chrétiens, le Dieu de ses vainqueurs. C'était une grande faveur à ses yeux que de posséder l'amitié de ces deux Espagnols dont la renommée retentissait par tout. Arrivé à Arbolète, il descend chez un de ses amis, qui le confie sur-le-champ aux soins d'un excellent médecin.

Muça, par amitié, n'avait pas voulu abandonner Albayaldos, quoiqu'il eût reçu le baptême. Après lui avoir ôté tous ses vêtemens pour le panser, il lui trouva trois blessures profondes, et une quatrième à la tête qu'il regarda comme mortelle. « Que je suis affligé, lui dit-il, de te voir dans cet état! Oh! que n'as-tu suivi mes conseils? ».

D. Juan levait au ciel des yeux languissans, et s'écriait dans les angoisses de la mort: « Dieu des Chrétiens! daigne jeter sur moi un regard favorable, et me pardonner toutes les erreurs que je puis avoir commises comme Maho-

métan. Malgré l'énormité de mes fautes, je me repose avec confiance sur ta bonté inépuisable ; d'ailleurs c'est sur l'oubli des fautes que roule ta céleste morale. » D. Juan voulait poursuivre ;mais il lui fut impossible d'en dire davantage : il sentit tout-à-coup sa langue se glacer. La vue de ce brave baigné dans son sang, et luttant contre la mort, aurait arraché des larmes à l'être le plus farouche. Aussi composa-t-on la romance suivante sur cet événement.

« Le brave Albayaldos avait reçu trois blessures mortelles, dont il sortait des flots de sang. Le grand-maître de Calatrava l'avait blessé dans un combat acharné : la douleur qu'il ressentait était extrême : les yeux fixés au ciel, il s'écriait : « Permets, ô Christ! que, dans ce moment funeste, je m'accuse à toi de mes fautes innombrables, pour pouvoir jouir de ta vue céleste ! que ton auguste Mère dirige ma faible langue et détourne mon cœur des insinuations perfides de Satan ! Destinée cruelle ! Si j'avais, ô Muça ! cru tes conseils, je ne serais pas livré à de telles angoisses ; je ne craindrais pas de mourir. Eh ! pourquoi

craindrais-je la mort ? C'est mon corps seul qui périt ; mon ame est immortelle, elle ne brise ses liens que pour voler au sein de l'Éternité. Si, dans ces derniers momens, j'ai un ami, un protecteur à reconnaître, c'est sans doute toi, Muça, qui veux bien compâtir à mon sort. La seule grâce que j'exige de toi, ami vertueux, c'est de déposer mes restes à l'ombre sacrée de ce pin vénérable, et de graver sur ma tombe une inscription qui retrace ma mort glorieuse. Dis au roi Boadillin ton frère que si, aux derniers instans de ma vie, j'ai embrassé le Christianisme, je n'ai eu d'autre motif que d'abjurer le perfide Coran qui ne m'avait que trop séduit. »

Le valeureux Muça prêtait une oreille attentive aux dernières paroles du néophyte ; il ne put s'empêcher de verser des larmes à la vue de ce brave chevalier, qui naguères avait remporté sur les Castillans les victoires les plus éclatantes. Il lui était impossible de prévoir qu'un guerrier aussi beau, qui possédait de grandes richesses et jouissait de l'estime générale, serait étendu pâle et sans vie sur le sable, où son sang fumait encore. Il s'ap-

proche de lui pour le consoler ; mais, ô douleur ! c'était pour recevoir son dernier soupir. Sa mort lui déchira le cœur ; il se mit alors à fondre en larmes et à déplorer la perte d'Albayaldos. Réfléchissant enfin que sa douleur était superflue, il cherche tous les moyens de donner la sépulture à son ami. Pendant quelque tems il ne sut quel parti prendre ; mais la Providence, qui voulait que le corps de D. Juan fût inhumé, vint à son secours ; elle permit que quatre bûcherons, qui allaient couper du bois sur le mont Elvire, passassent près de la Fontaine du Pin : ils portaient avec eux tous les outils nécessaires au déracinement des souches. Leur présence inespérée réjouit Muça. Arrivés près de lui, il leur cria : « Amis charitables ! une bonne action vous appelle ici ; aidez-moi à enterrer le chevalier que vous voyez devant vous ; Allah vous en récompensera. — Volontiers, lui répondirent les villageois. » Et ceux-ci s'empressèrent de creuser la terre au pied même du pin. La fosse faite, ils allèrent chercher le cadavre d'Albayaldos. Après l'avoir dépouillé de ses vêtemens et de ses armes, ils le portèrent

silencieusement en terre, et s'en retournèrent effrayés des blessures profondes qu'il avait reçues. Muça grava sur le tronc du pin l'inscription suivante :

*Epitaphe d'Albayaldos.*

« Ci-gît Albayaldos qui, plus brave que Renaud et que Roland-le-Paladin, a rempli l'univers de sa renommée. Poursuivi par une fatalité cruelle, il a succombé sous le fer redoutable d'un Chrétien; mais, avant de mourir, il a voulu se convertir et recevoir le baptême. »

Muça prit ensuite la jazérine d'Albayaldos, ainsi que son casque, son turban, son aigrette et son bouclier de Fez; et, après en avoir fait un trophée avec son sabre et le tronçon de sa lance qu'il passa au milieu, il le suspendit à une des branches du pin, au-dessous de laquelle il écrivit ces mots :

« Ce trophée est celui d'Albayaldos Sarracino, un des plus valeureux Maures de

Grenade. Si Abdérame (1), rappelé tout-à-coup à la lumière, venait visiter ce lieu fu-

---

(1) C'est Abdérame III dont il s'agit. « Ce prince monta sur le trône de Cordoue, après la mort d'Abdérame II son oncle, et prit le titre d'*Emir-al Mumé-nin*, qui signifie *Prince des vrais Croyans*. Il commença son règne par des victimes. Les rebelles, que ses prédécesseurs n'avaient pu réduire, furent défaits, les factions dissipées, l'ordre et le calme rétablis. Attaqué bientôt par les Chrétiens, Abdérame implora le secours des Maures d'Afrique, et soutint de longues guerres contre les rois de Léon et les comtes de Castille, qui lui enlevèrent la ville de Madrid, si considérable alors. Battu souvent, quelquefois vainqueur, mais toujours grand et redouté, il sut réparer ses pertes et profiter de sa fortune. Politique profond, habile capitaine, il entretint les divisions parmi les princes espagnols, porta douze fois les armes jusques dans le centre de leurs états, et, créateur d'une marine, il s'empara, sur les côtes d'Afrique, du sol de Jumesse et de Conta.

» Les arts, enfans du commerce, et qui nourrissent leur père, ajoutèrent un nouvel éclat au règne brillant d'Abdérame. Les palais, les jardins qu'il construisait, les fêtes magnifiques de la cour, attiraient de toutes parts les architectes, les artistes

nèbre, il ne pourrait s'empêcher d'arroser de ses pleurs la tombe de ce guerrier. »

Muça, après avoir rendu ces hommages à la mémoire glorieuse d'un aussi preux chevalier et rempli à son égard tous les devoirs de l'amitié, monta à cheval et partit avec celui d'Albayaldos; il n'avait pas fait trois milles, qu'il vit arriver deux chevaliers Maures. L'un portait une marlotte et un manteau jaunes avec un turban et une aigrette de même couleur; son bouclier était bleu et jaune; sur la partie jaune brillait un *Soleil parmi de sombres nuages*; et au-dessus de cet astre était représentée une *Lune qui s'éclipsait*,

---

Cordoue était le centre de l'industrie et l'asile des sciences. La géométrie, l'astronomie, la chimie, la médecine, avaient des écoles célèbres qui produisirent, un siècle après, Averroès et Abenzoar.

» Tel fut l'état de Cordoue sous le règne d'Abdérame. Il occupa le trône plus de 30 ans, et eut pour successeur son fils aîné Aboulablas el Hakkam, qui prit aussi le titre d'*Emir-al-Mumènin*. (*Précis hist. sur les Maures*, par Florian.) »

et ornée de la devise suivante : « *Je souffre à mesure que mon espérance s'éclipse. Puis-je être content, quand j'ai perdu tout espoir de voir changer mon sort ?* La lance de ce chevalier était jaune, ainsi que le harnois de son cheval ; en un mot, tout son extérieur décelait le désespoir qui agitait son cœur jaloux.

Le costume de l'autre chevalier était rouge et vert ; il tenait à sa main un pennon qui brillait des mêmes couleurs. Sur la partie de son bouclier, on lisait en gros caractères d'or la devise suivante : *Mon éclat est inaltérable ; il reste toujours pur ; j'en suis d'autant plus fier que ma gloire y gagne davantage.* Sur cette devise était une *Gloire en or*, dont les rayons divergeaient de tous côtés ; et, quand le soleil y dardait ; sa vive splendeur éblouissait tous les yeux. Ce chevalier indiquait assez qu'il avait le cœur rayonnant de joie.

Les deux Maures étaient montés sur des chevaux andaloux : ils conversaient et marchaient très-vîte : Muça les regardait sans pouvoir les reconnaître. A la fin, quand ils

furent assez près pour être distingués, il vit que le premier était Réduan, et le second Gazul. L'un avait pris le bleu et le jaune, parce qu'il ne se trouvait plus aimé de Lindaraxa, et l'autre le rouge et le vert, comme étant son amant favorisé.

Ces deux chevaliers, jaloux l'un de l'autre, s'étaient défiés à qui posséderait la belle Abencerrage. Ils furent surpris non-seulement de rencontrer Muça, mais encore de le voir conduire par la bride un autre cheval que le sien. Ils s'abordent et se saluent suivant l'usage oriental. Muça porte le premier la parole : « Chevaliers ! par Mahomet ! je ne puis revenir de mon étonnement de vous voir tous deux dans ces chemins écartés. ¡Quel motif vous y amène ? »

« Notre surprise n'est pas moins grande que la tienne, répond Réduan. Pourquoi reviens-tu seul avec ce cheval que tu mènes par la bride ? Te serais-tu mesuré avec quelques chevaliers espagnols ? Serait-ce le cheval de de l'un d'eux ? »

« Plût au Ciel qu'il en fût ainsi, répartit

Muça, en soupirant ! Dis-moi, Réduan, ne connais-tu pas ce cheval ? »

Réduan le regarde et lui dit : « C'est le cheval d'Albayaldos, si je ne me trompe. »

MUÇA.

« Oui, c'est le sien. »

RÉDUAN.

« Où est Albayaldos son maitre ? »

MUÇA.

« Tu sauras qu'hier, au moment où le jeu de bague finissait, Albayaldos, qui ne pouvait pardonner au grand-maître de Calatrava la mort de son cousin Mahomet, alla le trouver, comme il venait de triompher d'Abénamar, et lui proposa un cartel en ma présence ; ils se donnèrent rendez-vous pour aujourd'hui à la Fontaine du Pin. Albayaldos choisit Malique Alabès pour son parrain et le grand-maître de Calatrava D. Manoel Ponce de Léon pour le sien. Comme j'allais le matin à la cour, je fus surpris de n'y voir ni Malique Alabès ni Albayaldos ; mais m'étant rappelé

leur cartel, je me rendis en secret à fa Fontaine du Pin, où j'ai trouvé les quatre chevaliers. Là j'employai tous mes efforts pour les détourner de leurs projets, et même le grand-maitre de Calatrava s'était rendu à leurs instances; mais Albayaldos, qui voulait assouvir son ressentiment, persista avec opiniâtreté, et le combat eut lieu. Malique Alabès et Ponce de Léon, qui naguères avaient déjà combattu l'un contre l'autre, voulurent profiter aussi de l'occasion pour vider leur querelle. Ils se battirent tous avec un acharnement inouï. Albayaldos, grièvement blessé, rendait les derniers soupirs, lorsqu'il demanda à être baptisé. Malique Alabès fut aussi dangereusement blessé, et forcé de céder la victoire à Ponce de Léon. C'est moi qui ai demandé au chevalier espagnol, comme par faveur insigne, de lui accorder la vie. Loin d'abuser de la victoire, le Castillan se fit un plaisir d'épargner Malique Alabès, et me le remit généreusement. J'ai pansé ses blessures, et l'ai ensuite envoyé à Arbolete pour y être guéri. D. Rodrigue baptisa Albayaldos, et lui donna le nom de D. Juan. Au bout de quel-

ques instans, il expire en prononçant le nom de Christ. Avant d'exhaler son dernier soupir, il me pria de lui donner la sépulture à l'ombre de ce pin. Après avoir ponctuellement exécuté ses dernières volontés, j'ai formé de ses armes un magnifique trophée, que j'ai suspendu à une des branches de l'arbre au-dessous de sa tombe. Tel est le récit fidèle de ce qui s'est passé. Dites-moi maintenant, Chrétien! où vous allez, et si je puis vous rendre quelque service? »

GAZUL.

« Il est juste, Muça, que je te rende compte des motifs qui nous amènent ici. Réduan, irrité de ce que je suis aimé de Lindaraxa, m'a proposé un cartel, et c'est pour vider notre différend que nous nous rendons à la Fontaine du Pin. »

MUÇA, *regardant Réduan avec surprise.*

« Est-il possible que tu veuilles forcer ta maîtresse à t'aimer? L'amour ne connaît pas de contrainte. Parce que cette belle en aime un

autre, tu veux te battre avec ton rival, et exposer tes précieux jours! Si elle ne t'aime point, adresse tes vœux à une autre; il ne manque pas de dames à Grenade, et tu es un chevalier trop estimé dans le royaume par ta naissance et ta valeur, pour ne pas trouver une maîtresse. En vérité, ce serait un beau spectacle de voir journellement les chevaliers les plus distingués venir s'entretuer pour de pareilles bagatelles, quand les escadrons chrétiens nous pressent de toutes parts. Qu'aurons-nous à leur opposer, quand on sonnera l'alarme et l'heure du combat? Prends pour exemple la fin malheureuse d'Albayaldos, qui n'a pas voulu suivre mes conseils; ne va pas plus avant, revenons à Grenade. Tu sais bien, Réduan, que j'aimais Daraxa; qu'elle m'a comblé dans l'aurore de nos amours de toutes les faveurs qu'il est permis d'accorder à un chevalier; et cependant, sans autre motif que son inconstance, elle m'a abandonné et jeté ses vues sur l'Abencerrage Zuléma. Sûr qu'elle ne m'aimait plus (d'abord je m'en suis affligé), j'ai tâché de l'oublier et de chercher une consolation dans les preuves même de sa lé-

gèreté. Alors eût-il été glorieux pour moi de me venger sur Zuléma de l'ingratitude dont Daraxa payait mon amour, et de plus de lui donner la mort pour le punir de son innocence. Ce serait le plus grand déshonneur dont on pourrait se couvrir. La seule vengeance que je tire de Daraxa, c'est de ne plus la regarder, et de faire en sa présence mille cadeaux à une autre maîtresse. Voilà comme je la punis. Je te prie, Réduan, pour ton honneur, de mettre fin à ton ressentiment, et de te réconcilier avec Gazul. »

RÉDUAN.

« Muça, le feu qui brûle dans mes veines est si violent, qu'il ne me laisse de repos ni le jour ni la nuit. Il n'y a pas d'autre remède, pour éteindre ce volcan qui me consume, que la mort, soit que je la donne ou je la reçoive. ».

MUÇA.

« Je voudrais, Réduan, savoir quel palliatif tu peux apporter à tes maux avec le

remède de la mort, et ce que tu peux en retirer? »

RÉDUAN.

« Le repos »!

MUÇA.

« Soit : mais si, dans le combat que tu vas entreprendre, tu viens à tuer Gazul, sois bien persuadé que sa maîtresse ne t'en haïra que davantage et que, pour se venger de toi, elle ira même se choisir un autre amant. La tueras-tu aussi » ?

RÉDUAN.

« Je suis décidé à combattre. Le tems fera le reste. »

Muça, voyant les deux chevaliers inexorables, prend le parti de continuer la route avec eux; car il avait toujours l'espoir de les détourner du duel qu'ils allaient entreprendre. Arrivé à la Fontaine du Pin, Muça attache à l'arbre funèbre le cheval d'Albayaldos et montre ensuite aux deux Maures la sépulture récente de leur compagnon. Il

supplie de nouveau Réduan de mettre bas les armes. Vaines prières ! Réduan, sans répondre à Muça, dit à Gazul : « Allons, lâche ! toi qui as su t'emparer de mon bien et de ma gloire, c'est ici que je vais te montrer que je n'ai pas encore perdu toute espérance. »

Il dit, et soudain provoque Gazul au combat. Celui-ci choqué de l'arrogance de son adversaire, qui prétendait déjà lui ravir sa Lindaraxa, s'élance sur lui et l'attaque avec fureur. Réduan résiste, brise le bouclier de son rival, perce sa cuirasse et lui fait une blessure qui, quoique légère, laissait échapper beaucoup de sang. Gazul, se voyant blessé du premier choc, attend, pour se venger, que Réduan lui présente son flanc. Le succès égale son attente. Réduan veut encore lui porter un second coup ; il s'approche de Gazul. Gazul frappe et Réduan est blessé. Malgré la trempe excellente de son bouclier et la finesse de sa jazérine, le fer de la lance avait pénétré fort avant. Gazul, en se retirant, revient encore sur Réduan. Il tenait sa lance en arrêt ; tous deux se

heurtent si violemment qu'ils brisent leurs lances et se meurtrissent la poitrine. Se trouvant très-près l'un de l'autre, ils se prennent au corps et tâchent ainsi de s'arracher de la selle : ils luttent long-tems sans pouvoir venir à bout de se terrasser. A la fin, Réduan tombe et entraîne Gazul avec lui dans sa chute retentissante.

Réduan effrayé du danger qu'il court, fait tant avec ses armes et par sa dextérité qu'il renverse Gazul dessous lui. Celui-ci se relève soudain ; le bouclier d'une main et le sabre de l'autre, tous deux font retentir l'air du cliquetis de leurs armes : leurs boucliers ne pouvant résister à la violence des coups, volent tout-à-coup en éclats. Tous deux sont dangereusement blessés ; mais Réduan l'est davantage, et cependant la victoire reste indécise. Ils poursuivent leur combat avec le même acharnement. Leurs damas étaient d'une trempe si fine qu'ils ne déchargeaient pas un coup, que leurs armures n'en fussent brisées.

Il y avait déjà deux heures que Réduan et Gazul déployaient leurs forces athlétiques.

Quoique le premier fût plus vigoureux que le second, il n'en était pas moins maltraité. Gazul plus léger que son adversaire, revient à la charge, évite le coup de Réduan et dirige avec assurance celui qu'il lui porte. Réduan au contraire, dont les mouvemens ne sont pas si prompts, en reçoit des blessures profondes. Muça, ému de pitié, descend de cheval et se jette entre les deux combattans. « Chevaliers ! dit-il, de grace mettez fin à votre lutte sanglante; car je prévois que les suites vont devenir funestes à l'un comme à l'autre. »

Gazul se sépare sur le champ du valeureux Réduan; il aurait bien désiré continuer de combattre; mais, en considération de Muça qui était frère du roi, il met bas les armes. Muça panse leurs plaies et se retire avec le cheval d'Albayaldos. Réduan et Gazul montent à cheval et vont avec Muça à Arbolète où ils arrivent au crépuscule. Après s'y être informés où était descendu Malique Alabès, ils le trouvèrent grièvement blessé, étendu sur un lit et confié aux soins d'un médecin. Celui-ci ne perd pas de tems; il

acceuille les deux nouveaux hôtes et panse leurs blessures. Laissons-les à Arbolète jusqu'à leur rétablissement, pour retracer quelques événemens qui eurent lieu à Grenade, le lendemain de ces deux combats.

*Fin du Tome premier.*

